

Directeur - Fondateur : O.-L. AUBERT



BRETAGNE

NOUVELLE SÉRIE

DE

LA BRETAGNE TOURISTIQUE ILLUSTRÉE

TOME I



SAINT-BRIEUC
TI-BREIZ — AVENUE DU PALAIS

1929

BRETAGNE

BRETAGNE

La transformation que nous avons annoncée de la *Bretagne Touristique* est maintenant chose faite.

Bretagne est née avec le présent numéro. Nous avons, tout d'abord, songé à prendre un autre titre et même indiqué celui-ci.

Ce titre est revendiqué par un confrère, qui invoque un droit de priorité. Il eut été inélegant et discourtois de ne pas nous incliner.

Le titre, au surplus, ne fait rien à la chose. L'œuvre importe seule.

Bretagne sera, conformément au programme que nous suivons depuis huit années, l'organe de propagande et de défense des intérêts intellectuels et moraux de la Bretagne tout entière.

Dans des pages d'une haute tenue littéraire, somptueusement illustrées de documents précieux et de reproductions d'œuvres des meilleurs artistes, nous continuerons d'exalter l'âme et de révéler le visage magnifique du pays breton. Nous puiserons dans son passé, dans son histoire, dans ses traditions, dans tout ce qui fut sa vie propre ; nous dirons son originalité, son charme prenant et nous montrerons la toute puissance de son inspiration, tant dans les lettres que dans les arts.

C'est en encourageant les dons particuliers qui sont le patrimoine d'une race, en s'inspirant de la sensibilité régionale et des nécessités modernes que l'on peut encore, dans le domaine qui est nôtre, exercer une action utile, tout en conservant dans la réalisation matérielle une large part d'idéal.

Bretagne exercera cette action auprès des Bretons demeurés chez eux, auprès des Bretons qui ont dû s'exiler, auprès également des étrangers qui, chaque année, toujours plus nombreux — mieux qu'une influence passagère — subissent la forte emprise d'une nature grave et tourmentée, d'un sol demeuré depuis des siècles semblable à lui-même, d'une mer tour à tour calme et battue par les orages, d'une atmosphère douce entre toutes, parce que propice à l'éclosion des plus hautes manifestations de la pensée humaine.

Nous n'avons pas l'intention de développer ici le plan d'ensemble de notre action.

Nous l'avons fait maintes fois déjà, aussi bien dans la *Bretagne Touristique* que dans les Congrès régionalistes, les conférences prononcées un peu partout, en France et à l'Étranger.

Ce plan n'a pas changé.

Seule, la façade de l'édifice est légèrement modifiée.

Celui-ci n'en sera que plus parfait, plus vaste, plus fort, plus solide.

Sur le premier terrain où nous nous étions placés, ainsi que nous l'avons dit, nous nous trouvions souvent gênés pour concilier des intérêts, qui, par divers côtés, donnaient l'impression de se contrecarrer.

Nous allons nous sentir plus libres désormais et nous profiterons de cette liberté pour essayer, par des moyens séparés, de satisfaire pleinement les uns et les autres.

Bretagne défendra surtout la beauté bretonne ; elle s'élèvera au-dessus des questions de partis, au-dessus des intérêts individuels, au-dessus des égoïsmes étroits pour grouper les volontés, les talents, les forces vives des amis et admirateurs de la Bretagne, en vue de la toujours mieux faire comprendre et toujours mieux faire aimer.

A ceux qui goûtent les arts et les lettres, les monographies vivantes, les études, les essais, les pages d'histoire, les belles images, tout ce qui, en un mot, répond au besoin de l'élite ;

A ceux qui nous connaissent, qui ont jusqu'ici suivi notre effort avec sympathie ; qui savent combien notre enthousiasme est sincère, combien ardente est notre foi dans l'épanouissement toujours plus grand de l'idéalisme breton ;

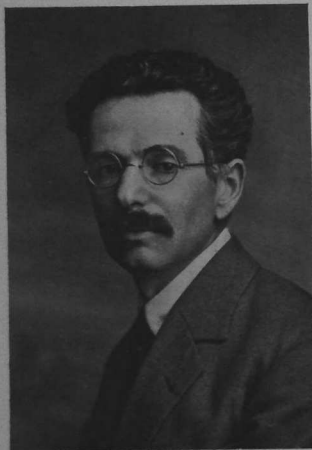
Nous demandons de nous faire pleine et entière confiance, en renouvelant ici l'assurance que notre passé est caution de ce que nous pouvons réaliser dans l'avenir.

D'avance nous leur disons merci pour la Bretagne et pour nous-même.

O.-L. AUBERT.

MARC ELDER et la Bretagne

Marc Elder est l'un des écrivains d'aujourd'hui dont les noms apportent le plus de lustre à notre province. L'Armorique lui doit une vive reconnaissance, ne fût-ce que pour lui avoir permis en 1913 d'ajouter



Marc ELDER.

un Prix Goncourt à tant de glorieux parchemins. J'ajouterai que, non seulement il est né en Bretagne, mais que c'est en Bretagne qu'il habite encore actuellement; et c'est à la Bretagne ou à la limite de la Bretagne que se déroule l'action de ses livres. Comme disait Gustave Téry, lors des fêtes Lemordant à Quimper, les Bretons sont parfois très lents à célébrer des personnalités dont d'autres régions se targueraient bien bruyamment si le moindre prétexte leur était fourni pour les revendiquer.

Marc Elder est honoré, il est vrai, dans Nantes, sa ville natale qui n'a, d'ailleurs jamais eu la réputation de tirer mauvais parti des avantages, quels qu'ils soient, que la nature lui a conférés. Nantes a si bien com-

pris tout le bénéfice moral et par conséquent matériel retiré par elle de la présence en son sein d'un pareil romancier qu'elle l'a sans barguigner élevé à la dignité ducale et lui a donné un palais pour habitation; M. Marc Elder, depuis plusieurs années, remplace comme conservateur, les ducs de Bretagne dans leur magnifique château (1). Et pour bien montrer encore qu'elle appréciait également en lui le tempérament d'homme de lettres et la compétence du critique, Nantes (sous les espèces d'un groupe de Mécènes) l'a chargé d'acheter pour la ville telles œuvres de peinture moderne que le musée aurait intérêt à s'annexer mais n'est pas assez riche pour se procurer par les moyens ordinaires.

Avec Vannes, Marc Elder a gardé moins de contacts; c'est à Vannes cependant qu'il a fait ses études, au Collège Saint-François-Xavier qui pourrait se vanter (mais s'en vante-t-il?) d'avoir vu grandir, outre Marc Elder des écrivains de superbe envergure comme Octave Mirbeau dont le *Sébastien Roch* dit la rancune contre ses anciens maîtres et aussi André Savignon, l'auteur des *Filles de la Pluie*. O Collège de Saint-François-Xavier, est-il un établissement scolaire qui, comme le vôtre, a donné deux prix Goncourt à la France et qui, comme le vôtre, cache son triomphe avec tant d'humilité! Et n'est-ce pas de cette maison encore que, fruit plus avouable, a surgi M. Martin-Chauffier? Je ne crois pas me tromper en disant que celui-ci est le neveu du préfet des études, le Père Chauffier, dont je revois encore la longue et fine silhouette s'agitant dans le vent avec des gestes d'archange au moment où il renvoyait énergiquement chez eux des bambins qui s'attardaient à bavarder au coin de la maison du xv^e siècle, près de l'entrée de la Rabine.

J'ai longuement cherché dans les romans de Marc Elder des souvenirs de Vannes; je

(1) Pour s'exercer auprès de ses prédécesseurs de la liberté grande, car, comme disait Henri IV « Ventre Saint-Gris! les ducs de Bretagne n'étaient pas de petits compagnons », il a écrit sur « le Château » une monographie somptueusement illustrée et qui donne envie de partir tout de go lui rendre visite en ses domaines. (Editions de l'Imprimerie du Commerce de Nantes.)

n'avais rencontré et dans son tout premier roman que des indications très vagues sur la ville et sur ce golfe du Morbihan dont Charles Géniaux a plusieurs fois évoqué très heureusement les lignes molles; j'allais même conclure qu'il n'avait pas été, comme Mirbeau

séduit par ce Penboch où les Jésuites possédaient de si beaux jardins près de la mer. Mais voilà que j'ai ouvert son *Pays de Retz*, tout récemment publié par Emile-Paul dans la collection: Portrait de la France; c'est un livre dont je conseille vivement la lecture à ceux qui veulent pénétrer dans l'âme même de notre écrivain car, c'est sûrement son ouvrage le plus personnel, celui où il se dévoile le plus librement.

Or, il y parle de Vannes, tout en confessant que, depuis ses années d'école, il n'y est pas retourné et qu'il se plaît à se représenter la ville et le collège tels qu'il les a contemplés avec des yeux naïfs; encore est-ce peut-être trop que de parler des yeux car ce sont surtout des souvenirs d'odorat qui sont demeurés en lui. « Je sens l'aigreur du cidre vert dans les ruelles de la ville où vaguent des cochons boueux. »

C'est là d'ailleurs le seul passage du volume sur la ville que, pensionnaire, il a dû bien rarement visiter. Sur le collège même,

ses souvenirs sont plus précis, s'ils ne sont pas non plus très visuels: « Je sens l'odeur blanche, l'odeur de cire, de renfermé, de cotonnade, l'odeur pâle du parloir à demi-obscure de Saint-François-Xavier que je traversais en hâte, la gorge étreinte, les soirs de

rentrée après avoir laissé ma joie dans le baiser de ma mère ». Quand j'étais enfant, je suis entré moi aussi au Collège Saint-François-Xavier mais en étranger, passant très rapidement par les couloirs pour aller assister à des représentations théâtrales ou à des défilés costumés que les Pères organisaient sur invitations dans leur immense parc. Comme Elder, j'avais été très frappé par ces « couloirs immenses, dallés noir et blanc, où le gaz chantonait dans le silence, comme un égaré qui se donne

courage, éclairant maigrement des gravures... Nelson à Trafalgar, La Mère de Darius aux pieds d'Alexandre et la Révolte des Cipayes réprimée par des Anglais impassibles, aux moustaches claires ».

J'ai aussi connu Larnicol, ce coiffeur de la rue du Mené dont il parle et qui enseignait le hautbois aux élèves du Collège; je n'ai pas oublié non plus le visage poupin de M. Dekker dont il nous dit: « L'organiste, un gros Saxon au crâne d'ivoire, père d'une ribamb-



Illustration de Fouquieray pour Jacques Bonhomme et Jean Le Blanc.

belle de petits Saxons en filasse, relevait ses manches au-dessus des claviers comme s'il allait se laver les mains. » Et voici « Penboch où nous dinions après le bain, pour revenir à la douce dans le crépuscule laiteux. Maintes fois, en nageant, j'allais dérober aux parcs des huitres que nous grugions, toutes ruisse-lantes de mer. Les sinagots aux voiles carrées filaient dans les courants glacés et les îles, paisibles sous leurs pins, édifiaient sur l'horizon le monument harmonieux des silences calmes ».

« Aux grandes sorties — dit-il encore — des vapeurs nous menaient au large. Arradon, Séné marqués d'amers blancs dans la falaise échevelue, l'île aux Moines tracée dans le paysage d'un pinceau japonais, Gavrinis la tumulaire et le perthuis bouillonnant de Port-Navalo s'effaçaient tour à tour dans notre sillage. L'Océan était là, porte émouvante de



Illustration de Belot, pour *Cœurs Fragiles*.

l'aventure, et Belle-Île, héroïque et câline, et Houat et Hoëdic, béguinages de sables blonds confiés aux vagues. »

L'enseignement proprement religieux des Pères ne semble guère avoir eu de prise sur l'imagination de notre écrivain. « Je ne perçus jamais, écrit-il, le souffle du mystère. Les nourritures célestes ne profitaient point à un esprit inondé par les humbles clartés humaines et chaque jour suralimenté par la pro-vende des sens. » Ce dont il est surtout reconnaissant aux Jésuites, c'est de leur gaieté et de leur indulgence au paganisme.

« Ah ! rusés psychologues, jésuites que j'ai honnis avant de vous comprendre, quelle pâte admirable nous devons être dans vos mains ! Au fond, je ne crois pas que vous ayez jamais eu d'autre but que de vous assurer des créatures en déliant, d'une main subtile, la gerbe ignorée des beaux caractères.

Mais il faut vous rendre grâce pour avoir mêlé le soleil à la jeunesse, accepté le rire de la vie, propagé les belles-lettres sous l'invocation de Racine et réveillé les passions de ceux-là mêmes qui vous ont trahis. Je ne m'étonne plus que Port-Royal, chapelle du désespoir solitaire, ait péri sous vos coups et la face crispée du pauvre Pascal, haletant au-dessus des abîmes silencieux, m'apparaît plus douloureuse encore sur le fond aimable de votre religion où j'entrevois passer au loin le sourire cornu du vieux Pan. »

Au paganisme mitigé des jésuites, il ne cache pas qu'il préférerait d'ailleurs le paganisme intégral des paysages du golfe. « La Bretagne, à elle seule, dit-il, n'était-elle point une féerie sans cesse renouvelée pour des yeux avides et n'éprouvais-je point la révélation dans le giron de la terre morbihannaise ? Quelle source plus divine d'émotion que le ciel tendre qui ne s'éclaire, au printemps, que pour s'affiner jusqu'aux tons gorge de tourterelle et dont l'été respecte si bien la délicatesse qu'il ne le dévoile jamais brutalement comme l'azur impudique des vèprees orientales ? »

* * *

Mais c'est Nantes qui apparaît surtout dans son œuvre et non pas tant le pays nantais que la ville elle-même car, il y a dans Marc Elder un fond de violence naturelle et un de ses divertissements favoris est de déchiffrer dans le palimpseste de l'âme nantaise des souvenirs du temps de la traite des nègres, ce temps où les grands commerçants du Quai de la Fosse trafiquaient du bois d'ébène avec le même goût du risque, le même optimisme et le même désir de sensations violentes que leurs contemporains de Saint-Malo.

Ce sont en effet des âmes primitives que Marc Elder excelle à reconstituer, âmes de gain et de course, que ce soit la course à la femme ou la course au nègre, âmes dominées dans tous leurs actes par la volonté de puissance. Parfois, il place ces âmes-là en des corps de simples pêcheurs comme dans *Le Peuple de la Mer*, tantôt sous des pourpoints d'armateurs nantais du XVIII^e siècle mais toujours, ce sont des cœurs de même qualité, dominés par le même désir de conquête.

Marc Elder avait vingt ans quand il publia son premier roman : *Une crise* qu'il a depuis retiré du commerce car il l'estimait, paraît-il, d'un style insuffisant et il se refuse à le compter dans la liste de ses livres. J'ai eu cependant l'indiscrétion professionnelle d'aller le lire à la *Bibliothèque Nationale* et je ne regrette pas mon péché car si la langue du roman est, en effet, par endroits, encore incertaine, c'est à Nantes que se déroule l'action et dans le monde des armateurs d'aujourd'hui. Le quartier de la Fosse déjà y apparaît. « La Fosse grouillait de monde et stridait de bruit. » Ailleurs, c'est Nantes et son transbordeur tels qu'on les distingue de la colline Ste-Anne. Puis c'est l'île Gloriette. « De chaque côté de l'îlot, la Loire précé-



Illustration de Rennefer, pour *Le Peuple de la Mer*.

pitait ses eaux qui se joignaient au pied du Sémaphore et, large, elle continuait sa descente en gros roulements verts. Par instants, la nacelle du transbordeur coupait de son passage l'épanouissement d'onde mouvante sur laquelle les roquios traçaient l'angle de leur sillage. »

Du *Peuple de la Mer* qui lui valut le Prix Goncourt, je ne parlerai pas ici (l'action se passant en dehors des frontières de la Bretagne), quoique j'aie eu beaucoup de peine, par instants à me persuader que tous ces loups de mer, si solidement campés, n'étaient pas des marins d'Armorique et que tous ces parfums de sel et d'iode dont les récits sont imprégnés n'étaient pas des parfums de Bretagne. Ecartons aussi, puisque nous ne parlons aujourd'hui que de la Bretagne *la Vie apostolique de Vincent Vingeame* dont j'ai eu naguère l'occasion de montrer dans le *Mercur*

Illustration de G. BELOT, pour *La Passion de Vincent Vingame*.

de France qu'elle était déjà une biographie remaniée de Vincent Van Gogh ; écartons *Marthe Rouchard*, écartons *la Farce des Tripes* qui m'a fait songer à *Ubu-Roi* ; écartons encore *le Sang des Dieux*.

Thérèse ou la Bonne Education est un roman sarcastique qui se ressent de l'influence de Mirbeau, son ancien du Collège Saint-François-Xavier et qui se déroule tout entier à Nantes. Marc Elder y décrit (et par instants, il semble vouloir donner l'impression qu'il a composé un roman à clefs) les mœurs de cette bourgeoisie nantaise dont il avait dans *Une crise* esquissé un tableau. Qu'est-ce en fait que *Thérèse*, sinon l'histoire d'une nature fine et fière s'usant peu à peu sous la pression de son entourage ? Il existe des industriels au vaste cerveau — M. Marc Elder en conviendra volontiers — mais ce ne sont pas ceux-là qu'il met en scène. Il semblerait, à lire ce livre, que le haut commerce

soit exclusivement entre les mains de quelques étranges dynasties de bambocheurs, âpres au gain pendant le jour et, le soir, ardents à la débauche mais qui ont rarement la tête lucide et le goût des larges desseins.

On ne peut pas dire cependant que, même de ces bambocheurs, il parle avec antipathie ; il admire leur force physique, leur musculature, leur richesse de sang qui leur permet de supporter allègrement les orgies les plus copieuses et de transmettre encore une vigueur intacte à leurs descendants. Voici les jeunes gens au bal : « Ils bostonnaient à grande allure et attaquaient le buffet par escouade. Ils étaient généralement sans beauté mais forts... Les habits barraient la carrure des épaules, des plastrons bombaient sur les poitrines coffrées et les cols encochaient les nervures des cous trapus... On voyait le sang empourprer le visage des hommes qui buvaient dru. »

Maintenant voici le repas familial des gros patrons que sont les Fouquet : « Il avait coutume d'interroger ses fils sur la situation quotidienne en déjeunant. La cloche des fabriques sonnait à midi. Un quart d'heure après, M. Fouquet entrait dans la salle à manger où la famille l'attendait pour s'asseoir. Il expédiait le premier plat, à larges coups de mâchoires, la face contre l'assiette et terminait d'une rasade lampée d'un trait. Après quoi, il demandait en s'essuyant la moustache : « Eh bien ? » Gustave qui faisait les foires à la place de l'oncle Valentin, ruiné par l'alcoolisme, parlait d'abord. Amédée, le cadet, rendait compte ensuite de sa surveillance aux chantiers. Cependant Thérèse, à la droite du père, lui fournissait à mesure du pain et remplissait son verre. On voyait Madame Fouquet lancer par dessus le dialogue, des regards impératifs à la femme de chambre. Ils mangeaient tous copieusement et buvaient sec, leurs fortes charpentes d'aplomb contre la table et broyant des crocs... A une heure, au sabotage des

hommes qui rentraient dans la cour, M. Fouquet se levait et montrait sa silhouette de patron derrière la fenêtre. Puis on servait le café pour ces messieurs. Thérèse passait les cigares et sortait derrière sa mère. »

On comprend mieux cette attitude mi-hostile, mi-admirative de Marc Elder à l'égard de la bourgeoisie nantaise d'aujourd'hui, quand on sait qu'il nourrit une estime envieuse pour les exploits et amoureux et stomachiques des anciens négriers de Nantes qu'il vénère encore à travers leurs petits-fils. Aussi ne fait-il pas grief à ceux-ci d'être moins séduisants que leurs ancêtres ; il s'en prend plutôt aux nécessités économiques de la vie moderne qui ne permettent plus aux assoiffés de puissance de jeter leur gourme d'une façon aussi esthétique que par le passé. Sans cesse, il regrette le Nantes d'autrefois lorsqu'il regarde le Nantes d'aujourd'hui : « La ville fume — dit-il sardoniquement — comme un paquebot en partance, de ses cent cheminées

frais et si pimpant de l'époque, si exempt de ces taches symbolico-naturalistes qui dépassent parfois quelques-unes des meilleures pages de ses autres ouvrages.

A *La Belle Eugénie* (1), il a mis comme épigraphe ces phrases de Paul Valéry : « Le monde au sein duquel nous nous sommes formés à la vie et à la pensée est un monde foudroyé. Nous vivons comme nous pouvons dans le désordre de ses ruines, ruines elles-mêmes inachevées, ruines qui menacent ruine et qui nous entourent de circonstances pesantes et formidables, au milieu desquelles le visage pâissant du passé nous apparaît plus doux et plus délicieux que si le cours indivisible des choses n'eût fait que nous ravir paisiblement quelques dizaines d'années. » Tout le Nantes de jadis ressuscite en ce livre, tel qu'il s'est reflété dans les prunelles de M. de Castouillet, marchand

(1) Férenczy, éditeurs.

en batterie sur les remparts du fleuve. L'éjaculation pestilentielle des usines, où s'élaborent les chimies homicides, empoisonne l'atmosphère et les eaux dont le courant entraîne des masses corrompues et marbrées à la manière des charognes. L'industrie est prospère. » Les riches autrefois étaient beaux, pense Marc Elder, quoique, par instants, il se croie démocrate ; et, malgré lui, il se sent en communion d'idées avec le millionnaire Badereau tournant ses regards vers le portrait de l'élegant négrier auquel il doit l'origine de sa fortune, ce négrier ayant « inventé pour le commerce du bois d'ébène, une méthode d'arrimage qui lui permit de gagner cinq hommes par rang ».

Où Marc Elder est particulièrement à l'aise, c'est quand il fait revivre pour nous, en estompant un peu les côtés horribles, la vie aventureuse de ces chefs de maisons, du XVIII^e siècle. Aussi son plus beau livre est-il peut-être un de ses plus récents, la *Belle Eugénie*, écrit par lui dans le style si

Illustration de Dignimont pour *La Maison du Pus Périlleux*.

BRETAGNE

d'esclaves. « De ses balcons soutenus par des nègres sculptés, dans la pierre des Grisons, il voyait le fleuve rouler ses eaux tumultueuses jusqu'aux plages de Trememout entre des îles verdoyantes et ces quais de la Fosse, ombragés d'ormeaux qui n'ont pas moins de six cents toises de la Bourse des Marchands aux chantiers de la Chézine. Le port tout entier tenait à ses pieds dans la courbe de la rive. Le trafic, les mouvements, les navigations se développaient sous ses yeux au rythme d'un ballet et comme une fête. Le jusant emportait l'espoir avec les barques aux voiles bouffies. Mais le flot, deux fois par jour, les ramenait alourdies jusqu'aux cales où il pouvait voir, en se penchant, les sueurs des épaules mercenaires ruisseler comme de l'or. »

Malgré sa vie fastueuse, M. de Castouillet avait conservé un sens très aigu des affaires, comme en témoigne cette conversation avec sa femme : « Au fait, Monsieur, répliqua vertement Mme Castouillet, je vous prierais de me verser demain les deux cents livres du mois. Nous ne sommes pas au quinze, je sais, mais je paierai l'intérêt. — Un pour cent, Engénié, j'y tiens beaucoup pour l'ordre. Je dois au quinze et non pas au premier. Economisez, que diable ! Même à vous je ne saurais passer l'escompte. »

Il me paraît qu'une des principales causes de la tendresse de Marc Elder pour les armateurs du XVIII^e siècle à Nantes est leur passion pour l'art qu'il ne retrouve pas aussi vive chez leurs petits-fils. Dans ce roman si plein de verve qu'est *La Maison du Pas Périlleux* (1), il raconte la joie qu'il eut à fréquenter à Nantes en compagnie de Pineau-Chaillou, certain boudoir du XVIII^e siècle dont le décor avait été choisi par un négrier amoureux. « Nos pères — dit Marc Elder — mettaient bien du goût à aimer et il faut avouer qu'un démocrate même aurait mauvaise grâce à ne pas être indulgent pour ces négriers qui embellissaient leurs passions avec le gain d'un chargement plaintif. L'argent court aux femmes comme le fleuve à la mer. Heureux si l'art en profite ! »

J'ai beaucoup goûté cette *Maison du Pas Périlleux* qui est l'histoire d'un immeuble

nantais à travers les âges et de ses habitants successifs. Marc Elder est arrivé là à établir une sorte de conciliation entre le Nantes d'autrefois et celui d'aujourd'hui. Tout ce qui date du XVIII^e siècle à Nantes s'empare si vite de son regard et oblitère si bien le reste que, lorsque Marc Elder est demeuré longtemps plongé dans sa rêverie, c'est un Nantes presque tout entier XVIII^e qui s'impose à ses yeux. Est-ce le Nantes de jadis, est-ce celui de maintenant qu'il nous représente quand il dit : « Au flanc du coteau, incliné vers la rivière, la ville accroche ses toits pressés, ses mille fenêtres qui regardent se lever le soleil : « La cathédrale, à la fois pesante et aérienne, érige ses tours dans le nord gris où vont se perdre les nuées montueuses, filles de la mer. Partout, comme le sang met sa jeunesse sur la peau, des jardins laissent triompher la fraîcheur au milieu de la pierre triste. » Bien plus, il est arrivé à donner une physionomie XVIII^e siècle à son César, ce jeune nantais, tout à fait notre contemporain puisqu'il a interrompu ses coutumes de vagabondage spécial pour partir au front pendant la dernière guerre.

Qu'on ne s'y trompe pas ! Marc Elder ne s'est pas démocratisé parce qu'il a représenté cette fois un homme qui appartient à ce qu'on est convenu d'appeler les rangs les plus bas de la société. Ce n'est pas un « humble » ; c'est un irrégulier à qui la société maintenant trop policée ne permet plus d'utiliser son exubérance comme il aurait pu le faire s'il avait vécu à une autre époque ; c'est un chercheur d'aventure qui s'est trompé de siècle en venant au monde et qui, malgré les apparences est le descendant spirituel, peut-être plus authentique que les descendants légaux, de ceux qui ont édifié les hôtels du Quai de la Fosse.

Et puisque nous venons de parler de la dernière guerre, notons que dans son *Jacques Bonhomme et Jean Le Blanc* (1) livre où, pendant les hostilités, Marc Elder étudia la réaction de la grande tourmente sur un paysan, puis sur un marin, on ne relève aucune indication qui nous permette de supposer le lieu d'origine de son paysan ; c'est le paysan-type, sans plus.

MARC ELDER ET LA BRETAGNE

Quant au marin, Jean Le Blanc, il est de Bretagne et probablement du Morbihan car son aimée porte la coiffe vannetaise qui fait pignon « au-dessus du grand front carré et par derrière dégage tous les frisons de la nuque ». Mais vite Marc Elder transporte l'action à Nantes où marins français et soldats anglais fraternisent. Il y a là une belle scène, très sim-

d'une voix splendide : « Mélie ! portez la fine ! et la meilleure ! » A mesure qu'ils boivent, Jean s'échauffe et parle. Quant aux Anglais, ils semblent se pétrifier. « Seulement, la couleur sang de bœuf de leurs joues, envahissait la nuque, et leur pipe se scellait au joint rigide du maxillaire. » Plus tard, Jean part en mer et, à bord d'un chalutier, il ren-



Illustration de Huard, pour *Le Pauvre Pêcheur*.

ple et très touchante : Jean Le Blanc donne aux étrangers une pomme qu'il vient de recevoir de sa mère. « Pour le coup, ils comprirent et leur visage devint grave. Simplement, celui qui avait des cheveux blancs sur les tempes détacha de sa corde le couteau d'ordonnance et il l'offrit sur sa main ouverte à Jean Le Blanc en répétant : « *The knife for you ! The knife for you !* » Le Breton prit le couteau avec respect. Le moment était solennel. Ils ne riaient pas et tenaient des yeux émus sur les présents... Soudain la joie de Jean éclata. Tandis qu'il essayait sur le gras de sa main le couteau marbré par le jus de fruit, il commanda

contre un pays, François Jézéquel, en compagnie duquel il rêve à la Bretagne, tout en jouant aux cartes. « La rivière bretonne sommée de pins, leur village de chaume étaient si bien entre eux dans ces moments intimes qu'ils n'éprouvaient pas le besoin d'en parler. »

Mais malgré toutes ces citations, ai-je le droit de conclure que Marc Elder a été un romancier de la Bretagne ? Je ne le crois pas, tant il a volontairement limité sa vision au pays nantais ; s'il aime ce pays-là, c'est justement comme il le dit, parce que dans le val de Loire, il ne trouve pas les caractéristiques

(1) Férenczi, éd.

(1) Calmann-Lévy.

BRETAGNE

de la Bretagne : « Notre atmosphère est unique — écrit-il dans son avant-propos du *Pas Périlleux*. — Ce n'est pas encore la Bretagne, trop noyée d'eau dont les caps rocheux accrochent les nues océaniques. Ce n'est pas non plus la claire Vendée sablonneuse et bocagère. Le ciel du val de Loire a les clartés de l'une, les vapeurs de l'autre et dans ses gazes légères, la lumière compose chaque jour une nouvelle fantaisie délicate. »

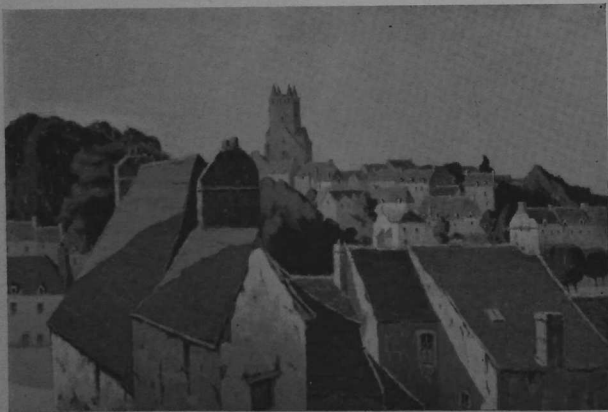
Encore peut-être serait-ce trop dire de le considérer comme un romancier du pays nantais. Dans cette région, c'est la ville de Nantes qui presque exclusivement l'attire et encore non pas tellement parce qu'elle est Nantes que parce qu'elle est un grand port. De même, Eekkhond dont le splendide tempérament est si voisin de celui de Marc Elder, a été envoûté par le charme mystérieux et gigantesque d'Anvers.

A Dieu ne plaise pourtant que je veuille soutenir que Marc Elder n'est d'aucune terre. Il y a un paysage campagnard auquel son cœur est étroitement attaché et auquel il songeait certainement plus qu'au pays nantais proprement dit quand il a écrit les lignes ci-dessus citées sur la douceur du Val-de-Loire ; c'est le petit Pays de Retz auquel il a

consacré la monographie dont j'ai parlé tout à l'heure et qu'il délimite lui-même comme « ce musoir de terres basses, disposé à l'ouest du lac de Grand-Lieu entre l'estuaire de la Loire et la baie de Bourgneuf ». Autrement dit, c'est la terre de transition entre la Vendée et l'Armorique ; car M. Marc Elder inclut aussi dans le pays de Retz ce qu'on nomme le Pays des Monts, bref, « la région où la Bretagne convulsée vient expirer dans la plaine. »

Belle-Isle, Penmarch, la Pointe du Raz sont trop rudes pour lui, il le confesse. A ce sensuel qui aime, je n'en serais pas surpris et qu'il me permette cette supposition ! à caresser les fines attaches et à laisser séjourner sa main sur les douces veines des poignets des femmes, ce qui lui plaît de la Bretagne, c'est le moment où elle se lie à l'ensemble du corps national, où elle vient se fondre dans la France ; ce qui lui plaît, à ce raffiné, ce sont pour employer les termes mêmes dont il se sert dans la dédicace qu'il a mise en m'envoyant son *Pays de Retz* non pas tellement les reflets de la Vendée sur la Bretagne que les « reflets de la Bretagne sur la Vendée ».

Charles CHASSÉ.



SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS — ANDRÉ CHAUVELON : QUIMPERLÉ.



AU BOURG DE BATZ

I

Devant la Chapelle de Notre-Dame du Murier

La Chapelle où pria la misère des foules
n'est plus, sur le chemin, qu'un vestige béant :
l'ogive, en ses bras joints, n'étreint que du néant :
après l'arc, le pilier inutile s'écroule...

En vain, le liseron aux nervures s'enroule
et fleurit le granit descellé du tympan.
Fantasque pèlerin, seul, le vent d'Océan
à travers le chevet chante l'hymne des houles.

— Je serai le dévôt de cette nef sans toit ;
portant l'éternel heurt du doute et de la foi,
mon âme y cherchera la paix de son scandale.

J'écarterai la ronce, et, dans l'isolement,
j'érigerai l'autel de mon recueillement
entre le ciel sans borne et ce parvis sans dalle.

II

Soir, sur la Plage

Le chemin sans clarté que griffent les ramures
des funéraires pins à la dune agrippés,
dévale sur la plage où, vaguement groupés,
on devine des voix, des rires, des murmures...

BRETAGNE

Des odeurs de résine et d'algues, de saumures
s'alanguissent autour d'aveux entrecoupés ;
puis, le silence vient des profils estompés
que les ténébres, peu à peu, cernent et murent...

Etres et choses, sol, tout, insensiblement,
perd son expression dans cet enlissement
qu'accueille la torpeur exquise de nos moëllles.

— Et je pourrais douter d'être toujours vivant
sans mes yeux, obstinés à leur veille devant
les phares en prière au chevet des étoiles !

III

Sur la Jetée, le Baptême du Bateau

— En souvenir du Christ qui de Simon fit Pierre
alors qu'humble pêcheur il jetait ses filets,
je te baptise, au chant des flots sur les galets,
orgue majestueux d'une nef de lumière !

O barque, sous ma main comme un enfantelet,
j'invoquerai pour toi le vieux Saint tutélaire :
porte un heureux destin sur la mer sans colère
où ton pavillon neuf met un mouvant reflet...

— Je suis l'eau transparente ou ta blanche carène
berce les matelots et leur naif orgueil ;
je suis l'eau maléfique où guette la sirène.

Je veux te saluer : la jetée est mon seuil.
Tends ta voile, le vent frôle une heure sereine...
Je suis un cimetière et tu n'es qu'un cercueil !

Paul GUENHAEL.



LES RUINES DU CHATEAU DU GUILDO

Photo Hamonic.

PAGES D'HISTOIRE

GILLES DE BRETAGNE

LE Duc Jean V mourut en l'an 1442, après 43 ans de règne. Le défunt avait été un prince pacifique. L'histoire l'a surnommé le Sage. N'avait-il pas réparé de son mieux les désastres causés par la guerre intestine qui, durant un quart de siècle, de 1341 à 1365, avait divisé et ruiné la Bretagne ? La misère sévissait encore en France, que, grâce à ses efforts, la Bretagne était redevenue prospère.

Jean V, bien que marié à Jeanne de France, fille du roi Charles VI, n'avait jamais cessé de manifester une sympathie particulière pour l'Angleterre, auprès de qui les siens avaient trouvé un appui efficace, lors de leur lutte contre Charles de Blois et Jeanne la Boiteuse. Cependant, en diplomate avisé et sur les conseils de son « compère et féal cousin », Jean de Males-

troit, il avait su garder constamment une équitable neutralité entre les deux pays.

I

François I^{er} succéda à Jean V comme Duc de Bretagne. Il était né en 1410. Ses deux frères : Pierre, marié à Françoise d'Amboise, et Gilles, avaient respectivement vu le jour en 1418 et 1424. Jean V affectionnait Gilles plus vivement que ses autres enfants. Il lui avait donné en apanage les terres confisquées à Gilles de Raiz après sa condamnation.

Au mois de mars 1432, alors qu'il venait d'atteindre sa huitième année, en compagnie de Jean Malesroit, président du Conseil ducal, Gilles fut envoyé par son père comme ambassadeur auprès du Gouverne-

ment Anglais. Le but de Jean V était de resserrer les liens d'amitié entre la Grande et la Petite Bretagne, « de travailler à la paix générale » entre la France, la Bourgogne, l'Angleterre et la Bretagne, tout en assurant l'indépendance de son duché.

Gilles demeura pendant deux ans à la cour de Westminster. Il fut confié à Richard de Beauchamp, comte de Warwick, confident de Henri V, tuteur du jeune Henri VI, petit-fils de Charles VI par sa mère Catherine de France, comme Gilles l'était par la sienne, Jeanne de France.

Gilles apprit surtout de Warwick « la science onduleuse de la politique appliquée à la satisfaction de ses intérêts particuliers, qui étouffera en lui des qualités naturelles de franchise, de spontanéité, de confiance, car il était intelligent, artiste, d'esprit délié. »

La vie fastueuse qu'il mena en Angleterre et qui contrastait avec l'existence plus simple de la cour ducale de Bretagne, exalta son imagination. Quand, en 1434, il remit le pied sur le sol armoricain, sa mentalité était tellement anglaise que, plus tard, il ne considéra pas comme un forfait de sacrifier à son pays d'adoption l'indépendance de son pays natal.

Si l'ambassade de Gilles n'a, en rien, amélioré l'amitié de la France et de l'Angleterre, la cordialité des relations anglo-bretonnes en a été fortifiée. Gilles correspond affectueusement avec son cousin Henri. Pour faciliter, et même resserrer encore ces bons rapports, Jean V nomme Gilles gouverneur de Saint-Malo. L'Angleterre pense que le moment est venu pour elle d'user d'aussi précieuses dispositions, d'en abuser au besoin. La guerre se poursuit toujours entre elle et la France. Elle demande donc à Jean V — qui sans trop se faire tirer l'oreille le lui promet — de ne jamais permettre aux Français de passer par ses États, de se servir de ses ports pour venir l'attaquer.

Le duc meurt sur ses entrefaites. Il laisse à son fils et surtout à Gilles l'enseignement d'une politique de contre-poids. Le père penchait pour l'Angleterre en maintenant

les plateaux de la balance à peu près en équilibre. Le fils, dont le cœur est demeuré à Westminster, ne sera pas aussi réservé.

D'autres raisons ne tarderont pas à précipiter Gilles dans ses entreprises coupables. Il est jaloux de ses frères qu'il estime plus favorisés que lui. François a reçu le trône de Bretagne ; Pierre le Penhièvre, confisqué aux Clisson après l'attentat de Champocéaux, et lui n'a que le pays de Raiz pour apanage. Il demande à François d'améliorer son sort. Le duc, qui ne veut rien aliéner de sa part, lui assure qu'il a le droit de revendiquer, en Grande-Bretagne, le Comté de Richemont. Gilles est tout heureux de retourner en Angleterre. Son frère l'a d'ailleurs chargé d'une mission diplomatique. Il s'en acquitte et réclame ce qu'on lui a dit être son bien. Henri VI, se rangeant à l'avis du grand conseil d'Angleterre, refuse de reconnaître aucun droit à la Bretagne sur le Comté de Richemont.

C'est le moment où l'Angleterre, après les victoires de Jeanne d'Arc, essuie défaite sur défaite, pour être finalement « boutée » hors de France. Le Gouvernement britannique pense qu'il ne faut pas se montrer trop cassant en face de la demande de Gilles. Celui-ci peut être un auxiliaire précieux, surtout si l'on sait exploiter sa jalousie contre son frère. Gilles n'est pas difficile à convaincre que François I^{er}, en faisant miroiter à ses yeux des titres imaginaires, a surtout voulu se débarrasser de lui. Dès lors, à l'instigation de ses amis anglais, il ne va plus songer qu'à devenir duc de Bretagne à son tour, avec, encore, le désir, qu'il ne cherche pas à dissimuler, de s'unir à l'Angleterre contre la France.

Charles VII est mis au courant du complot. Il confisque les biens de Gilles et rend Ingrandes et Chantocé à la fille du Maréchal supplicié.

François montre quelque surprise de la décision du roi, qui le frappe dans sa dignité de prince breton indépendant. Il se prépare à protester, mais le débarquement à Cherbourg d'une troupe anglaise et la prise de la Guerniche par Jean de Beaufort

lui prouve que le véritable ennemi de la Bretagne n'est pas le roi de France, mais le roi d'Angleterre, sans aucun doute conseillé par Gilles.

François envoie à son frère un ordre formel de rentrer. Celui-ci se soumet avec d'autant plus de mauvais gré, qu'il est maintenant sans ressources, en dehors d'une pension, bien inférieure à ses besoins, que lui verse Henri VI.

Son dépit est grand mais il a bien vite fait d'envisager un autre parti... Pour mener le train de vie qu'il rêve, il recourra au moyen qui lui apparaît le plus pratique momentanément : un riche mariage !

II

Françoise de Dinan, unique descendante d'une maison puissante, est alors considérée comme la plus riche héritière de Bretagne.

Elle a sept ans, étant née le 14 novembre 1436, à la Roche-Suhart, en Trémuson. Depuis l'âge de cinq ans, elle est fiancée officiellement à François, fils de Guy XIV de Laval, qui compte un an de plus qu'elle.

Gilles ne s'inquiète pas de cette situation. Il s'empare de l'enfant et du château qu'elle habite. D'accord avec sa mère, Catherine de Rohan, « flattée de voir sa fille épouser son frère du duc régnant » il fait consacrer son union par un prêtre, puis, suivant l'usage établi, met, le jour même, son pied nu dans le petit lit de celle qui sera désormais son épouse.

Gilles devenu riche semble n'avoir plus rien à craindre ou à désirer. Sur le premier chef, il aurait grand tort de s'endormir dans une fausse sécurité. Il s'est fait un mortel ennemi de Guy de Laval et un autre d'Arthur de Montauban, ami intime du duc François qui, lui aussi, convoitait les biens de Françoise de Dinan.

D'autre part, il se reprend à jalouser son frère. Il ne lui pardonne pas de connaître, rien que du fait de son droit d'aînesse, une fortune supérieure à la sienne. Aussi, dès que François se rapproche de Charles VII et de la France, après le traité de Montiliez-Tours, Gilles prête-t-il une oreille en-

core plus complaisante aux offres et promesses, cependant bien nuageuses, que son cousin et ami le roi d'Angleterre lui fait tenir par des serviteurs « sûrs et discrets », qu'il reçoit avec ostentation dans sa résidence du Guildo, dont les ruines dominent toujours le romantique estuaire de l'Arguenon.

François a été tenu au courant des relations et des correspondances clandestines de son frère. Il ne suppose pas pour cela qu'il trahisse. Mais, par le plus malheureux hasard, voici qu'une lettre de Gilles, qui s'est rendu en Guyenne à la demande d'Henri, tombe entre les mains du duc. Elle est adressée au roi d'Angleterre et contient ce passage compromettant pour son auteur : « Je me regarde comme votre loyal serviteur en tous lieux où vous aurez à besogner. *Toujours j'ai tenu et je tiendrai le parti anglais.* Vous êtes mon principal seigneur et je suis prêt, à ce titre, à aller vous exposer, soit en France, soit en Angleterre, la question de mon apanage. *Je me mets à votre disposition.* »

François a cité le coupable devant le conseil ducale. Le comte de Richemont, oncle du duc et de Gilles, engage ce dernier à se soumettre. Un messager anglais intervient et conseille la résistance. Devant le conseil, où siège Arthur de Montauban, qui n'a pas oublié ni pardonné le rapt de Françoise de Dinan, Gilles nie être l'écrivain de la lettre. On lui demande de jurer sur les Écritures ? Il se trouble, il avoue, et les juges semblent décidés à le condamner à la peine de mort et à la confiscation des biens qu'il tient de sa femme. Le coupable implore sa grâce à genoux. Richemont, à son tour, plaide les circonstances atténuantes. Il insiste sur le jeune âge et le repentir de son beau neveu. Le duc s'émeut. Il s'approche de son frère, le relève, l'embrasse après qu'il a solennellement fait serment « de ne plus correspondre avec le roi d'Angleterre, ni avec aucun étranger hors du duché. »

La joie règne à la cour, puisque les deux frères se sont réconciliés. Des fêtes seront organisées à cette occasion. Un fait nouveau se produit qui va détruire les bien-

heureux effets d'un événement que toute la Bretagne attendait et souhaitait.

A l'issue du conseil ducal, une mission anglaise se présente remet à François une lettre, par laquelle Henri VI assure le Duc de Bretagne que Gilles n'est aucunement coupable de ce dont on l'accuse. Cette lettre n'a plus grande importance maintenant que la paix est faite, mais l'un des messagers a glissé clandestinement à Gilles une autre missive, où Henri lui dit : « Soyez certain que nous favoriserons vos affaires de telle manière que vous verrez la bonne amour que nous avons pour vous ».

Gilles, à cette lecture, sent renaitre toutes ses ambitions. Sous prétexte d'aller chercher sa femme afin qu'elle assiste aux fêtes, il gagne le Guildo et ne reparait plus à la cour du Duc.

Pendant plusieurs mois, en attendant l'arrivée des secours promis, il mène une vie dissipée, « court le guilledou », tout en se tenant en communication constante avec Henri, qui l'invite à venir le retrouver, à désertier. Gilles hésite cependant. Il a des sursauts de loyalisme, de crainte aussi, d'autant qu'il sait que son frère est parti pour Chinon, afin de faire hommage de son duché au roi de France. Il croit habile de lui écrire pour affirmer qu'il « demeure son loyal frère et serviteur ». Mais François n'a pas confiance dans cette déclaration. Il demande au roi de France d'envoyer une troupe pour lui prêter main-forte, au cas d'un coup de main possible.

Gilles s'inquiète de plus en plus. Ses bons amis anglais le rassurent, l'excitent même, lui garantissant qu'il trouvera toujours un refuge auprès d'Henri. Il ne prendra cependant aucune décision avant d'avoir eu, avec son frère, une explication définitive. L'entrevue a lieu au château de Kérango, près de Vannes. Gilles dit à François : « Donnez-moi un apanage en Bretagne et je me soumettrai. » Le duc refuse durement. Gilles retourne au Guildo mortifié, et plus que jamais décidé à accueillir les propositions anglaises. Il ne prend aucun ménagement et se compromet irrémédiablement. Ses ennemis, intéressés à

sa perte, signalent régulièrement ses actes coupables. C'est en vain que le comte de Richemont et Pierre, le frère du duc, essaient de calmer celui-ci. François donne l'ordre d'arrêter Gilles et de le déférer devant les Etats de Bretagne, convoqués en Haute Cour de Justice.

III

C'est le 5 août 1446 que les Etats s'ouvrent à Redon. Les débats sont émouvants, bien que Gilles ne soit pas présent. Les juges hésitent à se prononcer. La procédure leur apparaît incomplète. Ils demandent un supplément d'enquête. Cette décision inattendue va faire de Gilles « un prisonnier d'Etat à perpétuité ». Mieux eut valu une condamnation, car le duc, satisfait, aurait sans doute fait grâce. François, au contraire, est froissé dans son amour propre. Il en appelle au roi de France, qui déclare qu'une sanction s'impose. L'enquête est reprise. Le Procureur du Breil, n'ose, lui non plus, réclamer la peine de mort. Il conclut à l'internement. Le duc, redoutant que les Etats fassent preuve une fois encore d'indécision, ne leur demandera pas de jugement. De par sa volonté seule, Gilles demeurera en prison.

L'opinion publique ne tarde pas à s'étonner de la non comparution du prisonnier devant les juges. Elle ne connaît pas les pièces du procès et, du mystère qui a entouré l'arrestation, déduit maintes présomptions d'innocence. Le seul fait qui la frappe et qu'elle retient, c'est que le duc laisse périr son frère, Monseigneur Gilles, entre les murs d'un sombre cachot.

L'arrestation de Gilles a produit en Angleterre une émotion très vive. Henri interviendra à quatre reprises différentes pour essayer de fléchir la volonté du duc. Ses efforts seront inutiles. Il ira jusqu'à solliciter le roi de France qui répondra : « C'est au duc de décider ».

Henri perd patience. A titre de représailles, il fait investir Fougères par un aventurier à sa solde, surnommé l'Aragonais. Quand Charles VII et François I^{er}



Gravure extraite de l'*Histoire Ecclésiastique et Civile de Bretagne*, par Dom Pierre-Hyacinthe Morice (1750.)

demandent les raisons de cet attentat, le roi d'Angleterre fait porter au roi de France, par deux messagers, cette réponse énorme : « Mettre fin au conflit actuellement existant est chose facile. Le duc de Bretagne est vassal du roi d'Angleterre. En tant que vassal il eut tort d'arrêter Monseigneur Gilles ; mais qu'il consente à s'adresser à notre roi, comme à son souverain seigneur, et les torts dont il se plaint seront aussitôt réparés ; Fougères lui sera rendue. »

Et c'est la reprise de la dernière phase de la guerre de cent ans. La Bretagne sort de sa neutralité et se joint à la France pour chasser définitivement les Anglais des provinces qu'ils tiennent encore.

Le roi et le duc signent, le 27 juin 1449, un accord aux termes duquel il est décidé que Gilles ne sera pas libéré et que Fougères sera emportée par la force. Bientôt, les troupes anglaises sont chassées des campagnes normandes et le conflit prend fin par la victoire de Formigny. Ainsi la libération du territoire sera la conséquence du crime de Gilles de Bretagne, qu'il paiera de sa vie.

Arthur de Montauban, par vengeance, ne cessait de desservir auprès du duc le mari de Françoise de Dinan. Quand il apprit que les Etats se refusaient de condamner celui qu'il haïssait, il conçut l'infernal projet d'agir par lui-même. Le jeune prince est successivement enfermé à Chateaubriant, à Moncontour, à Touffou, près de Nantes. Mais ce sont là, sans doute, prisons insuffisamment répressives. Gilles sera finalement transféré à la Hardouinaye, un château perdu à l'orée de la forêt de Merdrignac. Il subira pendant près d'un an le plus affreux martyre. François n'a-t-il pas déclaré aux geoliers, Méel et Hingant, âmes damnées d'Arthur de Montauban : « Je ne veux plus entendre parler de lui, qu'on l'enferme au fond d'une prison où il y a de l'eau. »

Le cachot réservé à Gilles se trouve au pied d'une tour massive. La lumière du jour y pénètre par une sorte de soupirail, placé au ras du sol et garni d'une grille en fer. C'est auprès de cette ouverture que le pri-

sonnier se tient le plus qu'il peut, afin de respirer. Ses bourreaux ont consenti à lui laisser une petite flûte champêtre. Il en tire des sons mélancoliques qui font les gens du voisinage se confier tout bas : « Monseigneur Gilles n'est pas encore défunt. »

François se laisse aller à dire un jour : « Je voudrais bien Gilles en paradis ». Le mot est rapporté à Arthur de Montauban, qui prévient immédiatement Méel que le « duc a décidé que Monseigneur Gilles serait mis à mort ».

Les sicaires n'osent cependant recourir à l'assassinat brutal contre lequel le duc pourrait se rebeller. Une mort lente leur semble mieux répondre à son désir. Tout d'abord ils tentent de laisser Gilles mourir de faim, en ne lui donnant qu'une nourriture insuffisante. Une pauvre femme du pays trompe leur surveillance et soutient le malheureux pendant plusieurs semaines, en partageant avec lui quelques morceaux de pain noir.

Méel et Hingant mêlent alors des substances nocives aux aliments de Gilles. Elles ont pour résultat de provoquer chez lui des malaises, suivis de vomissements qui le sauvent d'une mort certaine.

Le prisonnier s'est rendu compte des tentatives dont il est la victime. Il comprend que sa fin est prochaine et qu'il n'échappera pas à ses ennemis. A travers les grilles de son cachot, il parvient, une nuit, à se confesser à un cordelier de l'abbaye voisine de Boquen, prévenu par la courageuse paysanne qui l'alimentait. Il affirme être innocent des crimes qu'on lui impute et prie le cordelier d'aller de sa part, sitôt son décès, prévenir le duc que, puisqu'il n'a pas voulu lui rendre justice en ce monde, il le cite à comparaître devant le Tribunal de Dieu, dans les cinquante jours qui suivront sa mort.

Les poisons n'ont donné aucun résultat, il faut quand même en finir. Dans la nuit du 24 août 1450, quelques hommes, à la solde d'Arthur de Montauban, grâce à la complicité de Méel, pénètrent auprès du prisonnier. Celui-ci repose sur un grabat.

Ils se jettent sur lui, lui passent au cou une longue serviette et l'un tire « decza et l'autre de là, de toutes leurs forces » pendant que d'autres tiennent le corps. Le prince échappe cependant à leur étreinte. Il se lève, saisit un « pen-bas », assomme l'un des agresseurs. Les assassins le maîtrisent à nouveau, l'étendent sur le sol, le couvrent d'un matelas et se couchent dessus. Ils le pressent tellement que, cette fois, le jeune seigneur rend l'esprit.

Le cadavre est nettoyé du sang qui le couvre, une mise en scène est préparée et des alibis sont établis, de façon à laisser croire à un trépas naturel. La vérité perce dans le peuple, qui accuse nettement François I^{er} d'avoir fait occire son frère. Le corps de Gilles est « ensépulturé » solennellement dans l'église de l'abbaye de Boquen, au pied du maître-autel. Sa tombe est creusée dans un bloc d'ardoise. Une effigie de bois représentant les traits du défunt la recouvre. Cette effigie a été donnée au musée de Saint-Brieuc, voici quelques années, par M. le marquis de Kérourartz.

Dès qu'il apprit la mort de Gilles, François se rendit au Mont-Saint-Michel et fit célébrer un service solennel pour l'âme de sa victime. A la sortie de la cérémonie, au

moment où il se remettait en selle, le cordelier de Boquen, fidèle à sa mission, se présenta devant le duc, mit hardiment les mains sur les rennes du cheval et obligea François à écouter l'assignation formulée par Gilles. Elle produisit une profonde impression sur le duc, qui s'empressa de regagner Vannes. Un mal mystérieux le rongea depuis quelque temps. Il s'aggrava et François mourut dans la nuit du 17 au 18 juillet 1450, soit trente-quatre jours plus tard que la date fixée par Gilles.

M. Emile Gabory, à qui nous avons emprunté les détails de cette relation (1), en tire la conclusion suivante : « Si l'historien peut, comme les moines de Boquen, se pencher avec une sympathie douloureuse sur le cadavre de la Hardouinaye, il a le droit aussi de se réjouir de ce que ce drame — qui faillit faire de la Bretagne une province anglaise — aiguilla, au contraire, les événements dans le sens national. »

De mauvaises intentions eurent ici les meilleurs résultats, tant pour la Bretagne que pour la France.

Jean SANNIER.

(1) Emile Gabory : *Figures d'Histoire Tragiques ou merveilleuses : Le Meurtre de Gilles de Bretagne, 1450*. Librairie Perrin, 1 vol. in-8.



EFFIGIE EN BOIS SCULPTÉE DE GILLES DE BRETAGNE, AU MUSÉE DE SAINT-BRIEUC

Photo Waron.

TRISTAN ET ISEUT

On a représenté à Paris, sur le théâtre Sarah Bernhardt, une pièce en trois actes et neuf tableaux, tirée par M. Louis Artus du célèbre ouvrage de M. Joseph

Et ce texte si pur a été autant que possible respecté à la scène par M. Louis Artus, qui, avec beaucoup de talent et de scénique habileté, a découpé la grande légende —



Le départ de la nef qui emporte Tristan et Iseut et à bord de laquelle ils boiront le « Vin Herbé », le philtre qui fera d'eux des amants éternels. (Reproduction d'une enluminure extraite d'un manuscrit de la Bibliothèque Nationale, fonds français folio 103).

Bedier, de l'Académie Française : « *Tristan et Iseut* ».

Ce sont les Celtes du pays de Galles qui ont esquissé les premiers traits de cette profonde et douloureuse histoire, mais elle n'a pris de la consistance et de la beauté que par l'œuvre des poètes français du XII^e siècle, Chrétien de Troyes et surtout Thomas Béroul. Puis M. Joseph Bedier a accompli ce charmant prodige de rétablir le texte de façon à ce qu'il devienne intelligible pour tous, et, en même temps, de lui conserver ce parfum, cette saveur, cette naïveté admirable, cette tendresse et cette rudesse à la fois du parler du moyen-âge.

où tant de fois la Bretagne est évoquée — en des actes et des tableaux qui forment une suite d'images somptueuses, de costumes superbes, de décors harmonieux.

Notre compatriote, le compositeur Paul Ladmirault, a, en outre, tissé autour de l'œuvre de MM. Bedier et Artus une partition de haute valeur, très imprégnée, elle aussi, de folklore populaire. Son orchestre complète le décor et enveloppe tout le drame d'une atmosphère mélodique faite de tous les murmures qui sortent des forêts et des landes bretonnes.

TROILUS.

La Bretagne aux Salons de Peinture

La Bretagne tient aux Salons, cette année encore, une belle place, tant par ses autochtones que par les artistes qu'elle a inspirés. C'est, pour ceux qui l'aiment, une joie de constater que son originalité, sa vie qu'enveloppe une atmosphère mystique et pure ne tentent pas les détraqués sans talent, toujours prêts à qualifier de « pompier » quiconque se refuse à nier la perspective d'un site, la grâce régulière d'une ligne conforme à l'esthétique.

La Bretagne est immuable dans sa beauté. Son granit se prête mal à la déformation sous la main des paresseux, dépourvus d'imagination, qui façonnent ou peignent n'importe quoi, n'importe comment ; qui se figurent

créer des chefs d'œuvres, parce qu'ils barbouillent des agglomérats, des « compénétrations de plans » indiscernables et des rébus picturaux.

J'excuse, à la rigueur, les super-futuristes, les supra-réalistes qui posent des énigmes. On a toujours le droit de s'amuser à épater le bourgeois. Mais je proteste énergiquement contre les « déformateurs » volontaires, qui nous montrent des paysages



ESCHBACH, P. — BATEAUX AU REPOS



DELPY. — LA FIN DU QUEBEC (LORIENT)



THÉODORE BOULARD. — LA PROCESSION

sens dessus dessous ; des chairs adipeuses et lanées ; des portraits aux yeux de noyés, des sujets grossiers et bas, en déclarant que la laideur et le grotesque ont leur beauté.

Heureusement, l'heure d'une réaction utile et vigoureuse ne tardera pas à sonner, où les ar-

tistes véritables, les artistes probes feront front à l'amarchisme primaire et prétentieux des « m'as-tu-vu » qui, ne sachant ni dessiner ni peindre, escamotent la pérennité d'un mauvais goût, que des français dignes de ce nom sont incapables de supporter éternellement.

Les peintres, les sculpteurs que la Bretagne rassemble sur ses côtes, parmi ses landes, ses bois ; qu'elle accueille dans ses chaumières, devant l'âtre de ses foyers, savent que l'art est la traduction d'un beau thème en des lignes harmonieuses, des couleurs qui émeuvent et que l'on a joie à regarder. C'est pourquoi ils respectent la pureté d'âme de l'Armor et ne la ridiculisent pas en présentant d'elle un visage mensonger. Qu'ils en soient remerciés.

HOEL.

BRETAGNE



(Société Nationale des Beaux-Arts) : CHARLES MENNERET — LOGUIVY-PAIMPOL



(Société des Artistes français) BERNAUT — LE CHENAL D'AUDIERNE SOLLIER — LA LANDE BRETONNE



(Société Nationale des Beaux Arts) : PAUL DE LASSENCE — CÔTE BRETONNE

LA BRETAGNE AUX SALONS DE PEINTURE



(Société Nationale des Beaux Arts) : F. LE CHUITON. — DANS LES MONTS D'ARRHÉE



(Salon des Indépendants) : YAN. — PAYSAGE DE LESCONIL (FINISTÈRE)

BRETAGNE



RICHARD (A. F.) — PLACE DU BOURG A CAMARET



FARNOIN (A. F.) — MARCHÉ DE QUIMPERLE



E. SIMON (A. F.) — LA FILEUSE



FRASEZ (A. F.) — VIEILLE FEMME DU GOELO



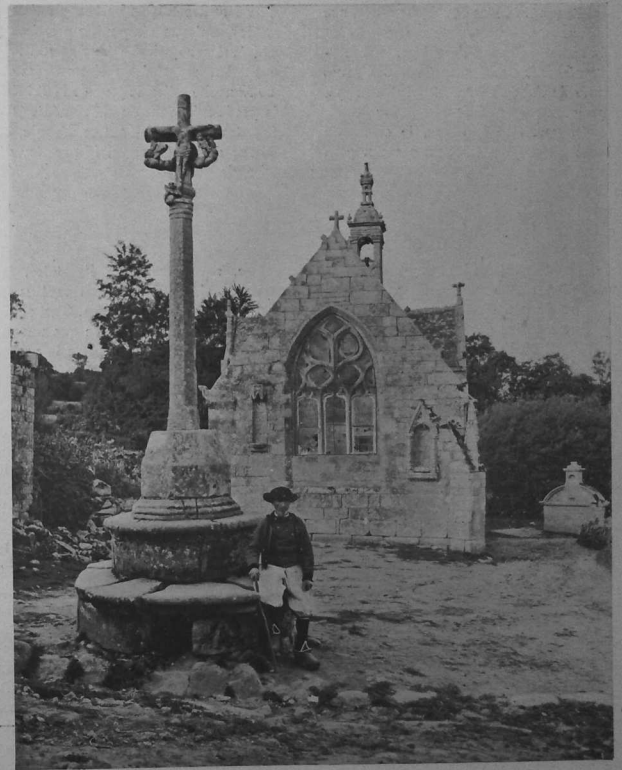
STEPHENSON (A. F.) — LES QUAIS

Photos Vizzavona, Rozan, Delbo. — Nous donnerons la sculpture dans notre prochain numéro.



HERVÉ (A. F.) — UN COIN DU PORT, DOUARNENEZ

LA CHAPELLE DE NOTRE-DAME
DE BONNE NOUVELLE



NOTRE-DAME DE BONNE NOUVELLE, EN LOCRONAN

Photo Toublanc.

Au nord de la grande place de Locronan, que domine la tour carrée de la « Cathédrale », que bordent de vieux hôtels, une petite ruelle s'enfonce à flanc de coteau. Ses pavés inégaux et sa déclivité capricante obligent les piétons à surveiller leurs pas. C'est le chemin qui conduit à la Chapelle de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle (Kélou Mad), que les gens du pays, entre eux, appellent encore l'Eglise Neuve,

BRETAGNE

ce qui indique bien que sa construction est postérieure au magnifique monument qui abrite le tombeau du « plus original des Saints de Chez Nous », comme l'appelle Ernest Renan, dans les *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*.

Dès qu'on a dépassé l'emplacement marqué seulement par les vestiges des murs écroulés de l'ancien hôpital Saint-Eutrope, — protecteur spécial des hôpitaux — on aperçoit, parmi le feuillage, le clocheton de la Chapelle qui s'élève au premier plan d'un paysage grandiose et lumineux, dont les lointains de la baie de Douarnenez forment le fond.

« Comme la plupart des innombrables sanctuaires enfouis dans les massifs bocagers des petites vallées bretonnes, c'est une construction rectangulaire, du XVI^e siècle, antérieure de peu d'années, sans doute, à 1560. Une fontaine datée de 1698 l'avaisine au sud-ouest ; à l'est se dresse une modeste croix calvaire. Un clocheton du VII^e siècle qu'amortit un petit dôme domine, au centre du toit, la masse grise et moussue. L'ornementation est de style classique. Ailleurs s'étalent, très sommairement traités, des motifs de la dernière période flamboyante. Les fenêtres, rares et petites, ont des remplages à soufflets. L'intérieur, couvert d'une charpente apparente est d'une nudité mélancolique et les reflets du ciel, en se jouant sur les salpêtres qui rongent les murs, y entretiennent une mystérieuse lumière. On y voit des fragments de vitraux et une mise au tombeau qui reproduit avec une maladresse touchante celle du Pénit (1). » On ne possède aucun renseignement précis sur l'origine de cette chapelle et les causes qui ont présidé à son édification. Peut-être est-elle due à la munificence de quelque châtelain des environs, pour l'accomplissement d'un vœu ? Peut-être aussi fut-elle construite par les familles des officiers de la Compagnie des Indes, qui résidaient alors dans les beaux hôtels de Locronan ?

La fontaine, on l'a déjà noté, est de

(1) Henri Waquet : *Vieilles Pierres Bretonnes*. Le Gaouzi, éditeur, 1920.

construction plus récente que la chapelle. Elle est de la fin du XVII^e siècle, de l'époque où, sous l'impulsion donnée par Louis XIV à la marine française, Locronan était devenue un centre très important de tissage des voiles, puisque cinq mille ouvriers y travaillaient sans relâche jour et nuit.

Le pardon autorisé de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle a lieu le jour de la Trinité. Il n'a pas la splendeur de la Troménie (Tro Minihy, tour de l'asile) qui se déroule, en l'honneur de saint Ronan, le premier dimanche de septembre de chaque année, pour revêtir, tous les six ans, une plus grande solennité.

Cependant, autour de la croix, devant la fontaine dont l'eau coule limpide et silencieuse, sur le seuil de l'oratoire, les gens des environs se pressent revêtus de leurs plus somptueux costumes. C'est alors, dans un décor aussi vénérable que romantique, une évocation qui reporte la pensée à des âges lointains, dont la survivance ne se constate que dans ce coin de Bretagne.

La Chapelle de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle s'appela autrefois la Chapelle de la Troménie. La séculaire procession, dont le parcours n'a pas varié depuis le douzième siècle, ne la visite cependant pas pour s'y reposer. Le chemin qu'elle suit est à trois cents mètres de là.

Par exemple, si elles éloignent d'elle le cortège, Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle ne se laisse pas rebuter par les difficultés d'accès. En compagnie de toutes les vierges et de tous les saints du voisinage, elle se place chaque fois au bord de la route mystique où passe la Troménie. Et pour que sa statue soit à l'abri des intempéries, de la pluie froide ou du soleil trop ardent, on l'installe sur une table, sous une voûte de branchages que recouvrent de grands draps blancs. Des hommes et des femmes montent la garde à ses côtés. Sur la table, au pied même de la statue, une assiette est posée pour recueillir les aumônes. A toute personne qui passe, l'un des gardiens présente, en la nommant : « Notre-Dame de-Bonne-Nouvelle ».

A. DE PONTSERRY.

UNE HÉROÏNE BRETONNE

Vous souvenez-vous de Perrinaïc ?

Elle fut célèbre tout un temps et peu s'en fallut qu'on ne lui érigeât une statue en Bretagne, sur le Méné-Bré. L'excellent Narcisse Quellien, qui avait pris à forfait la « réhabilitation » et la « canonisation laïque » de cette compagne de Jeanne d'Arc, n'entendait pas s'en tenir à un monument ordinaire : il rêvait pour son héroïne un piédestal grandiose, un massif « colossal » dans le genre de celui d'Alise-Sainte-Reine qui porte la statue de Vercingétorix.

Le Méné-Bré faisait, dans sa pensée, un pendant tout trouvé au mont Auxois. Ce n'est pas le plus haut sommet des Arrhées de Cornouaille, mais c'en est le plus central, et la Nature, qui prévoyait Quellien, lui a donné la forme vague d'un socle. Sur ce socle, jusque-là, ne s'élevait qu'une petite chapelle dédiée au bon saint Hervé, patron des bardes de Bretagne. Quellien, qui était barde lui-même, n'avait aucune malice contre saint Hervé, mais il lui préférait Perrinaïc, qui était un peu la fille de son cerveau et dans laquelle il avait mis toutes ses complaisances. C'est pourquoi, par ses soins, un comité fut formé, des appels lancés, la presse mobilisée, un sculpteur et un architecte désignés et, pour réunir les fonds nécessaires à l'entreprise, Quellien lui-même partit en province dans une tournée de conférences.

Là fut l'erreur. Sur le boulevard, l'auteur de Perrinaïc était en terrain sûr, et les Parisiens, auxquels il présentait son héroïne, avaient trop de galanterie pour demander son état civil : Quellien n'aurait-il pas qu'elle était jeune, jolie et qu'« en elle s'épanouissait toute la vertu bretonne, alliance de grâce et de force » ? Il suffisait. On est plus formaliste en province. Des esprits tatillons se trouvèrent qui voulurent regarder d'un peu près dans la biographie de cette « Jeanne d'Arc de banlieue », comme l'appela impertinemment par la suite Francis Magnard. Et, d'abord, ils



PERRINAÏC ÉCOUTE UN MISSIONNAIRE PRÊCHANT LA CROISADE CONTRE LES ANGLAIS

s'étonnèrent de la forme de son nom : Perrinaïc. Au quinzième siècle, une jeune personne portant le nom français de Pierrone ou Péronne (les deux orthographes se rencontrent), eût porté, en breton, celui de Pezrona. M. Loth l'affirma, qui s'y connaissait. Et La Borderie, Trévédy, Luzel, firent bientôt des découvertes plus étranges encore : Perrinaïc n'était pas née, comme le disait Quellien, ou du moins rien ne permettait de supposer qu'elle fût née « dans la région circonvoisine du Goëlo », et c'était par pure hypothèse que son biographe la faisait jeune, jolie, rêveuse, passionnée, fille d'un homme d'armes, orpheline de mère, besognant contre les Anglais aux côtés de la Pucelle et chargée par elle d'une mission à Paris près du carme Jean Dallée. Toute sa vie, telle que la contait Quellien, était du roman. Et c'eût été le plus pathétique des romans, sans doute, si Quellien n'avait voulu donner ce roman pour une histoire authentique. Lamentable

BRETAGNE

effondrement ! Le boulevard, édifié, lâcha Perrinaïc. Quellien mourut quelque temps plus tard et la « Jeanne d'Arc bretonne » fut enterrée avec lui.

Pourtant, Pierrone a existé. Non pas Perrinaïc, mais Pierrone et, avant Quellien, elle avait touché Michelet et Anatole France. Et j'ai même quelques bonnes raisons pour croire que c'est par Anatole France, dont la *Jeanne d'Arc* commençait à paraître dans la *Revue de Famille*, dirigée par Jules Simon, que Quellien apprit l'existence de Pierrone. Elle n'avait encore que de vagues linéaments ; elle gardait ce trouble dont il faut désespérer de la dégager jamais. Quellien s'empara d'elle aussitôt, la débaptisa et lui constitua de toutes pièces l'état civil qui lui manquait. Ainsi France ne pouvait plus, raisonnablement, revendiquer Perrinaïc pour sienne, et le fait est qu'il ne protesta que pour la forme contre le sans-gêne du barde.

Aussi bien la vraie Pierrone lui restait — et à l'histoire. Elle fait partie, avec une autre Bretonne dont le prénom même s'est perdu et qui était sa servante, de ce petit troupeau d'inspirées, de « voyantes », placé sous les directions spirituelles du Frère Richard et dont la tradition se conserva en Bretagne jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Une Thomase Rolland, une Catherine Daniélou, catéchistes du Père Maunoir et qui le suivaient dans ses pieux déplacements, aident à comprendre Pierrone. Tant il y a que les seules sources et très pauvres où l'on pouvait puiser sur cette mystérieuse figure se réduisaient, jusqu'alors, au *Journal d'un Bourgeois de Paris*, à Vallet de Viriville et au *Procès de condamnation*, publié par Quicherat. Trévédy a découvert plus tard une quatrième source : Jean Nider, docteur en théologie, cité en latin au tome IV du procès.

« Vers le même temps (le jugement de Jeanne), dit ce Jean Nider, parurent auprès de Paris deux femmes se proclamant envoyées par Dieu au secours de la Pucelle.

Comme je l'ai entendu dire par maître Nicolas Lami, elles furent tenues pour magiciennes et l'inquisiteur de France s'en saisit. L'une d'elles reconnut la séduction de l'ange de Satan et, se rendant aux observations des docteurs, se repentit et, comme elle devait, rétracta aussitôt son erreur. L'autre, au contraire, persévérant avec entêtement fut brûlée. »

Jean Nider ne nomme pas Pierrone, mais il ne peut s'agir que d'elle et de sa compagne. *Le Bourgeois de Paris* dit, en effet, textuellement :

« Item (1430) le troisième jour de septembre, à un dimanche, furent preschées au puits Notre Dame deux femmes qui, environ demi an au devant, avoient été prises à Corbeil et admenées à Paris, et dont la plus aînée, Pierronne, estoit de Bretagne bretonnant : elle disoit et vray propos avoit que dame Jehanne, qui s'armoit avec les Arminaz (Armagnacs), estoit bonne et ce qu'elle faisoit estoit bien et selon Dieu. Item elle recognoit avoir deux



PERRINAÏC, AUX CÔTÉS DE JEANNE D'ARC, SOIGNE LES BLESSÉS ET PLEURE SUR LES MORTS

UNE HÉROÏNE BRETONNE

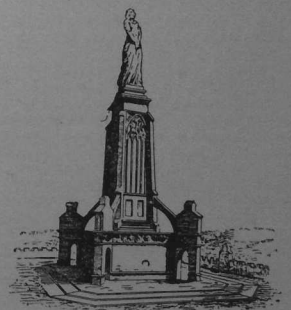


LA MORT DE PERRINAÏC SUR LE BUCHER (3 SEPTEMBRE 1430)

compte, le sort de celle-ci. Le 3 septembre 1430, elle fut brûlée vive comme sorcière près du puits (ou sur le parvis) Notre-Dame. Sa compagne, qui n'avait pas eu le même courage et s'était rétractée, fut mise en liberté.

Car on pense bien que là fut le vrai crime de Pierrone. Ce n'est ni la sorcière, ni la blasphématrice qu'on poursuivait en elle, et Trévédy a démontré que l'Eglise fut innocente de sa mort : c'est l'ennemie des Anglais, la loyale et courageuse Bretonne qui « confessait » Jeanne la Lorraine jusque sur le bûcher et qui, quand tous l'abandonnaient, fut le premier « témoin », au sens canonique, de la sainteté de sa mission. Il n'y a pas à dire plus sur son compte et tout ce qu'on tentera d'ajouter, comme Quellien naguère, sera vaine fioriture. Mais c'est assez cependant pour qu'une petite place lui soit faite, un petit souvenir accordé, dans l'hommage que la chrétienté tout entière s'appête à rendre aux éminentissimes vertus de la Pucelle.

Charles Le Goffic.



ESQUISSE DU MONUMENT DE PERRINAÏC, PAR M. FELIX OLLIVIER (ARCHITECTE)

Les gravures illustrant cet article de M. Charles Le Goffic, sont extraites de la brochure de Naraisse Quellien : Perrinaïc une compagne de Jeanne d'Arc, parue en 1891 chez Fischbacher, éditeur, Paris.

fois reçu le précieux corps de Notre-Seigneur en un jour. Item elle affirmoit et juroit que Dieu s'approchoit souvent à elle en humanité et parloit à elle comme un ami fait à l'autre et que, la darraïne (dernière) fois qu'elle l'avoit veu, il estoit vestu de robe blanche et avoit une huque vermeille par dessous, qui est aussi comme blasphème... Ainsi, par quoy, cedit jour, fust jugée à estre arse et mourut en ce propos cedit jour de dimanche, et l'autre délivrée pour ceste heure. »

Résumons les faits. Des textes précédents et de ceux qu'a cités Quicherat, il appert que Pierrone ou Pérone était de la Bretagne bretonnante, qu'elle vivait dans l'entourage immédiat de Jeanne, dont elle prisait l'œuvre « bonne » et à qui elle demeura fidèle jusqu'au bout (tout au contraire de Catherine de la Rochelle, qui jalousait Jeanne et ne cessait d'en dire pis que pendre), et que, faite prisonnière peu après Jeanne, elle partagea, en fin de

LOUIS VUILLEMIN



Louis VUILLEMIN

La musique vient de perdre l'un de ses plus fervents serviteurs en la personne de M. Louis Vuillemin, décédé le 2 avril dernier.

Il était né à Nantes le 19 décembre 1879 et avait commencé ses études musicales au Conservatoire de sa ville natale. Au Conservatoire de Paris, où il entra en 1899, il fut, pour l'harmonie, l'élève de Xavier Leroux.

Il se maria, tout jeune encore, à l'admirable cantatrice qui devint par la suite sa plus précieuse collaboratrice. Tout artiste n'étant plus célibataire ne pouvait, à cette époque, prétendre à être pensionnaire de la Villa Médicis. Louis Vuillemin dut renoncer au concours de Rome. Son éducation musicale était, à vrai dire, suffisamment avancée déjà et point ne lui était nécessaire de posséder un titre, certes très enviable pour un jeune musicien, mais non indispensable pour affirmer son talent.

Louis Vuillemin écrivit d'abord des mélodies. Il faut citer parmi les plus connues : *Les Rondels mélancoliques*, puis *Le Colibri*, *La Route*, *Présents*. Le chœur : *Crépuscule* fut, en 1930, interprété par les célèbres chanteurs de Saint-Gervais. Dans son œuvre pour piano : *Les Soirs Armoricaïns*, quatre pièces d'une interprétation extrêmement difficile, ont acquis une grande réputation. *Carillons dans la baie* forment un merveilleux poème musical. *En Kerneo* (en Cornouaille) constitue une autre suite de sept pièces inspirées par la Bretagne ; l'une d'elles dépeint les binous ; une autre évoque le bois de hêtres ; une

troisième décrit en des rythmes titubants les pêcheurs en goguette ; puis une phrase simple exprime le calme du paysage crépusculaire, près de la chapelle de Notre-Dame de Kérinec, suivie de l'accent irrégulier des pas sur la route, au milieu de la lande où chantent toujours les binous. Grâce à son tempérament ardent, à sa sensibilité délicate, à son imagination poétique, Vuillemin arrive ainsi à exprimer par des rythmes caractéristiques, d'une couleur saisissante, toutes les impressions ressenties en terre bretonne.

Nous ne pouvons, en quelques lignes, évoquer l'ensemble de l'œuvre de Vuillemin. Rappelons cependant qu'il a écrit pour le théâtre : *Le Double Voile*, dont l'action se passe en Bretagne, puis la musique de scène de *Sylla*, joué à l'Odéon et à Monte-Carlo.

Mais Louis Vuillemin ne fut pas qu'un compositeur de la meilleure école et du goût le plus sûr. C'était encore un critique dont la plume faisait autorité, un écrivain de talent, un lettré véritable. En dehors des nombreux articles qu'il a répandus un peu partout, notamment dans les feuilletons de *Comœdia* et du *Courrier Musical* ; des conférences qu'il a prononcées tant en France qu'à l'étranger, le plus souvent sous forme de causeries, en accompagnant au piano Mme Lucy Vuillemin ; des études documentaires qu'il a consacrées dans le *Ménestrel* à Ernest Reyer et Charles Gounod, Louis Vuillemin a publié des ouvrages de critique et de littérature : *Gabriel Fauré et son Œuvre* est l'expression de la touchante admiration d'un élève pour son maître ; *L'Héroïque Pastorale* est le livre d'un musicien au front, d'un artiste qui a vu la guerre de près et connu la souffrance des tranchées.

Mais, au-dessus du compositeur et du critique, il y avait l'homme. Tous ceux qui le connaissaient l'aimaient pour ses qualités de cœur et son esprit.

Le témoignage de cette sympathie se trouve fixé dans les nombreux articles qu'il ont paru au lendemain de la mort de Louis Vuillemin. Citons parmi eux cet extrait, dans *Comœdia*, de M. Paul Le Flem, un vrai Breton, lui aussi :

« C'est un ami exquis, dit-il, un être rempli de générosité et de bonté qui disparaît. Il sera regretté de tous ceux qui l'approchèrent et le savaient disposés à donner de sa personne, sans souci d'aucun profit, et prêt à s'offrir aux coups quand il estimait qu'une cause en valait la peine. Longtemps, dans ce journal, qui fut le sien, il occupa avec autorité et talent la place de critique musical. Il apportait à cette tâche une conscience, une ponctualité rares. La fatigue, il semblait l'ignorer. Seule comptait pour lui l'obligation de tenir scrupuleusement et régulièrement ses lecteurs au courant d'une vie musicale riche en manifestations de toutes sortes. » Job LE BIHAN.



jeunes d'aujourd'hui lignes quelque profit, ou, du moins, matière à réflexion...

Donc, sitôt passé mon doctorat — à vingt-huit ans — je vins m'installer dans l'île de Bréhin, face aux côtes bretonnes, à quelques kilomètres de Paimpol. Un ami m'avait indiqué cet endroit. Climat agréable. Douze cents habitants. Pas d'autre médecin dans l'île qu'un vieux retraité de la marine. Excellent poste à prendre, pour tout dire d'un mot. Mais, si j'acceptai de m'installer à Bréhin, bien que, Bourguignon de vieille souche, j'eusse préféré m'établir dans ma province natale, ce fut surtout parce que la tranquillité la plus parfaite m'y était promise... Songez qu'aujourd'hui encore il ne roule aucune automobile en cette île rocheuse, aux sentiers étroits et difficiles !

Or, j'avais besoin, je croyais avoir absolument besoin d'une « profonde paix », parce que... je faisais des vers ! Oui, c'est ainsi. Je me croyais alors poète, et peut-être grand poète. A mes frais, chez un éditeur du Quartier latin, j'avais déjà publié un volume : *Rimes sans raison* — ô naïveté ! Et une grande pièce, cinq actes en vers, avec chœurs et musique de scène, commencée depuis un an, et que je destinai à l'Odéon, haït mon cerveau, réclamait impérieusement mes soins. Il me fallait, à tout prix, terminer cette pièce, dont le titre serait : *Amour vainqueur*. J'allais pouvoir m'y mettre sérieusement, songer enfin à mon « avenir littéraire », maintenant que j'étais docteur en médecine ! A Bréhin, j'aurais des loisirs. Ces Bretons, durs comme leurs rocs, se défendaient tout seuls contre la maladie, sans

doute. Ah ! comme j'allais bien travailler, à au bercement des flots, au murmure des vents !

Une charmante résidence m'était d'ailleurs offerte, « Ker-Yvonnec », à la pointe sud-ouest de l'île, assez loin de l'agglomération du bourg et du port, d'où partaient les vedettes pour Paimpol. J'avais un joli jardin, entouré de solides murs en granit, couronnés de verdure. On entraînait par une belle porte jaune à ferrures noires, d'aspect imposant. La maison était vaste et commode. Je plaçai au rez-de-chaussée mon cabinet de consultation et, au premier étage, mon « cabinet de travail », dont la fenêtre donnait sur une ruelle, sur des rochers, sur la mer. J'engageai une vieille bonne au visage tanné qu'encadraient les ailes de mouette de sa coiffe paimpolaise. Elle se nommait Périne.

Je ne crus pas opportun de faire de visites. J'allai voir seulement le recteur et le maire, puis, par déférence, je me rendis chez mon vieux confrère retraité, le docteur Ferréol. Je ne le trouvai pas. Je laissai ma carte, et, quelques jours plus tard — comme il était venu à son tour chez moi pendant mon absence — je lui adressai mon volume de vers orné d'une belle dédicace. Il négligea de me répondre. Ma bonne m'apprit qu'« il n'y avait point de pareil original au monde que M. Ferréol ». Je me le tins pour dit. Je ne songeai ni à me froisser ni à insister. Que m'importaient, après tout, le docteur Ferréol et tous les Bréhinois ? Mon désir le plus vif était qu'on me laissât tranquille ! Je me mis « au travail ».

J'eus, selon mes prévisions, durant les deux premiers mois, très peu de malades. La brave Périne s'entendait à merveille à « décourager la clientèle ». Je ne sortais guère. Je ne connaissais personne. Mon quatrième acte s'achevait. Je goûtais un bonheur parfait.

L'été passa, puis l'automne. J'arrive au fait.

Un soir — c'était celui de la Saint-Martin,

BRETAGNE

11 novembre 189... — j'écrivais, dans mon cabinet, au premier étage de ma maison. Nuit de tempête. Le vent hurlait et la pluie, par averses violentes, battait mes volets clos.

Il pouvait être minuit. Il faisait bon, sous la lampe, à rimer ! Ma plume courait allégrement sur le papier... Cette tirade de la mère d'Edith, l'héroïne de ma pièce, à la fin de la scène XVIII, ce serait quelque chose de formidable, à la représentation ! Je me sentais d'ailleurs, ce soir, étonnamment en verve. Ça venait tout seul. Cette tempête, au dehors, m'inspirait. Il y avait du dramatique dans l'air. Et les roulements, les crépitements du vent dans la cheminée évoquaient à mon imagination les applaudissements frénétiques d'une salle entière debout...

Je venais de tracer un vers particulièrement beau — dont je ne me souviens plus — et, la plume en arrêt, je cherchais la rime, quand, entre deux rafales, me parvint, du dehors, le son d'une voix humaine.

J'attendis quelques instants. Même bruit. Pas de doute. Quelqu'un était là, sous ma fenêtre, dont les volets filtraient un peu de lumière, et m'appelaient :

— Docteur !... Monsieur le Docteur !...

Très mécontent, je posai ma plume. Au diable l'important ! Quelle idée de me déranger à pareille heure !

Les appels recommençaient, je me levai pourtant et j'ouvris la fenêtre.

J'eus peine à pousser, en luttant contre le vent, l'un des volets. La pluie m'inonda le visage. Aveuglé, les cheveux en désordre, je demandai, en m'abritant de mon mieux derrière l'autre volet demeuré fermé :

— Qui est là ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Je ne pouvais rien voir. La nuit était épaisse. J'entendis rouler une pierre sur le sentier, et la voix articula :

— Docteur !... Je viens vous chercher... C'est pour un malade... qui va mourir !

— Qui ? Où ?

— Vous ne le connaissez pas. Mais il va mourir. Venez !

— Est-ce loin ?

— Oui... assez loin.

— Par ce temps, cette nuit noire ! Impossible ! Dites-moi le nom, j'irai demain matin, de bonne heure, sans faute.

— Il faut venir tout de suite.

— Mais où, enfin ? Chez qui ?... Je ne connais pas l'île. Comment voulez-vous...

— Demain matin...

La voix m'interrompit, impérieuse :

— Non ! Je suis venu vous chercher. Je ne m'en irai pas sans vous. Descendez. Vous êtes le médecin !... Prenez un bon manteau, monsieur, la pluie tombe à verse.

— Parbleu, je le vois bien !

J'essayai de discuter encore. Mais l'homme qui était là, ce Breton têtue, ferait, je le sentais, comme il disait. Il ne s'en irait pas seul. Je me résignai donc à partir. Aussi bien, j'étais maintenant distrait de mon travail : je ne ferais plus rien de bon ce soir, si je m'obstinais dans mon refus. Mon absence, d'ailleurs, ne serait peut-être pas de longue durée. Le malade aurait trépassé, sans doute, lorsque j'arriverais à son chevet. Je me remettrais tout à l'heure à mes rimes... avec la satisfaction du devoir accompli.

Ayant solidement refermé la fenêtre, je baissai ma lampe, qui filait ; je pris ma trousse, je descendis. Dans le vestibule, j'enfonçai jusqu'aux yeux, ma canne ferrée à la main, je sortis.

L'homme avait contourné la maison et m'attendait devant la porte. Il était très grand. A la lueur d'une lanterne qu'il tenait, il m'apparut vêtu d'un tartan gris, chaussé de bottes. Sous son capuchon rabattu, je ne pouvais voir son visage. Je distinguai seulement une barbe blanche, ronde, la barbe de tous les vieux pêcheurs de l'île.

— Qui êtes-vous ? demandai-je.

— Un habitant d'ici. Je connais les chemins. Dépêchons-nous, monsieur le médecin. Venez ?

Déjà, il allait dans le sentier. Je lui emboîtai le pas. Sa lanterne éclairait les cailloux, les touffes de genêts, les agaves. Parfois, d'un geste du bras, sans se retourner, il me signalait les obstacles. Mais, comme il marchait vite ! Ah ! certes, souille, cet homme la connaissait ! Il se glissait entre les rochers, les maisons, les murs de pierres sèches et les haies avec une célérité que je lui enviais.

— N'allez pas si vite, je vous en prie ! lui criai-je. Je ne puis vous suivre...

Il ne m'entendit pas. Il marchait.

A présent, nous longions la mer. La tempête augmentait de violence. Les vagues mugissaient dans les rochers, qui semblaient se soulever et s'entre-choquer sourdement. Le vent plaquait mes vêtements sur mon corps et paralysait l'effort de mes jambes. La pluie cinglait mes joues. Mon guide avançait toujours. Devant moi, la lueur de la lanterne brillait par intermittences. J'avais de plus en plus de peine à ne pas me laisser distancer. La respiration à demi coupée, je criai à nouveau :

— Arrêtez !

Le vent me jeta ce seul mot :

— Venez !

Le grand vieillard semblait voler. Je trébuchai. Je me fis mal. Mes genoux plèrent. Je crus que j'allais tomber. Je poussai un gémissement aigu.

Mon guide, touché de pitié sans doute, ralentit alors son allure. Je pus me rapprocher de lui. J'essayai de parler, mais impossible de faire entendre une phrase entière au milieu des bruits

BRETAGNE

assourdissants qui nous environnaient. La barbe blanche ne se tourna d'ailleurs vers moi qu'un instant. Et puis le tartan gris fit volte-face et l'homme repartit.

Nous rentrâmes dans les terres. Nous dépassâmes des bois de pins, des chaumières, des jardins, des champs, des landes et encore des rochers. Puis nous redescendîmes vers la mer toni-

ne me dites pas où vous me conduisez, je vous déclare que je ne vais pas plus loin.

Il me sembla qu'un ricanement éclatait sous le capuchon gris... Mais c'était peut-être le vent qui renouait sa plainte en tordant un buisson d'épines. Je prononçai d'une voix forte :

— Où sommes-nous ? Où allons-nous ?

— Nous arrivons... Venez... Un peu plus loin



trante, et nous nous engageâmes dans de plus rudes sentiers.

J'ignorais complètement où nous nous trouvions à présent. L'île était-elle donc si vaste ? Il me semblait que nous en avions fait, au moins une fois déjà, le tour. J'aurais été incapable de retrouver ma demeure, si mon guide m'avait tout à coup fait défaut ! Mais... n'était-il pas égaré lui-même ? Où donc allions-nous ? Serions-nous bientôt arrivés, enfin ?... Encore une fois, je tentai, après avoir couru pour le rejoindre, de le questionner. Vainement. On eût dit qu'il fuyait maintenant, ce diable d'homme, devant moi.

J'étais en nage sous mon manteau, exténué, haletant. La colère me rendit des forces et je profitai d'un instant d'accalmie pour crier :

— Ecoutez, monsieur, en voilà assez ! Je n'en puis plus... Si vous ne vous arrêtez pas... si vous

encore... Le malade... va mourir... Vous êtes...

Une rafale emporta la voix. L'homme s'était remis en route. La lanterne dansait à nouveau devant moi, en pleine lande, entre les rochers et les genêts, s'éloignait, s'éloignait rapidement, allait disparaître à quelque tournant.

Je courus. Cette vacillante étoile, il me fallait la suivre, à toute force. Que ferais-je, égaré, si je me séparais de mon guide ? J'eus peur. La pluie me giflait rageusement. Les pieds meurtris, tout le corps douloureux, j'allais maintenant, comme en un cauchemar, ayant perdu la notion du temps, mais conscient de vivre un drame, fasciné par la lueur mouvante qui, derrière cet inconnu, m'entraînait, m'entraînait je ne savais où, je ne pouvais même plus me demander où...

(A suivre). Pierre LADOUÉ.

(Illustrations de Louis GARIS.)

LES LIVRES

La Tour d'Auvergne, par Charles Le Goffic (Ernest Flammarion) — **Georges Cadoudal** par G. LENOTRE (Grosset) — **Le Groupe des Bibliophiles Bretons**.

Beaucoup de vies romancées, publiées récemment, n'ont qu'une très mince valeur historique ou biographique. Ce sont des romans. Autour d'un personnage de premier plan : homme d'Etat, diplomate, soldat, homme de lettres ou artiste, l'auteur brode des aventures totalement imaginaires ou déduites, avec habileté et « tirage à la ligne », d'un fait insignifiant, qui surprendrait le héros, s'il lui était possible encore d'en connaître.

Les grands hommes de Bretagne ont, jusqu'ici, échappé à cette mode nouvelle. Ceux d'entre eux, y compris Chateaubriand, dont les noms brillèrent, ces temps derniers, dans les vitrines des librairies, furent suffisamment chanceux pour rencontrer des historiographes frustes et consciencieux. L'imagination pure joue un rôle accessoire dans leurs gestes rapportés et les commentaires indispensables, déduits avec logique, respectent toujours la vraisemblance.

Ceci est tout à l'éloge de Ch. Le Goffic et de G. Lenotre qui viennent de présenter au public deux véritables Bretons : *La Tour d'Auvergne* et *Georges Cadoudal* ; de les montrer, le premier surtout, sous un jour ignoré, avec les références exigibles.

L'an passé, dans la « Collection des Grands Cœurs » de Ch. Le Goffic avait plus particulièrement étudié le « héros sans tâche », le « Bayard des dernières guerres de l'ancien régime, des guerres de la Révolution et du Consulat », Théophile Corret, devenu, à l'âge de 36 ans, de par la volonté du duc de Bouillon, authentique descendant du grand Turenne, Corret de La Tour d'Auvergne, en attendant d'être, en exécution d'un arrêté de Bonaparte, promu premier Grenadier des Armées de la Révolution.

L'esprit du livre de Ch. Le Goffic ne fut peut-être pas compris par tout le monde. Certains y virent un « déboulonnage » du « sympathique grognard » dont la statue, à Carhaix, son pays natal, est, chaque année, l'objet d'une manifestation patriotique et militaire. A vrai dire, Le Goffic voulait débarrasser La Tour d'Auvergne de la légende qui l'entourait, pour le montrer « renouvelé et rectifié », d'après sa correspondance inédite et des documents puisés aux meilleures sources. « L'originalité vigoureuse de celui-ci, n'a rien perdu au contact plus étroit avec la vérité », dit très judicieusement André Baudrillard.

Au cours des recherches auxquelles il s'est livré dans les archives de la guerre, dans les archives de Carhaix, dans les dossiers du Général du Pon-

tavice, descendant co-latéral de La Tour d'Auvergne, Ch. Le Goffic a découvert que, parallèlement à sa vie héroïque, le Premier Grenadier a connu une vie passionnelle, qui ne manque ni de piquant ni d'intérêt. Celle-ci vient de paraître dans la collection « Laurs Amours ».

« Il y a quelque légitimité, semble-t-il, à prétendre conter la vie amoureuse d'un homme, dont Michelet a dit qu'il n'eût qu'un seul amour : la France. »

Et cependant, ajoute Ch. Le Goffic « son cœur a battu comme celui des autres hommes ».

En dehors de ses amours de jeunesse, un premier sentiment profond lui fut inspiré par Pauline Limon de Tymeur, qui était la sœur de son beau-frère. Ce fut une idylle très chaste et très douce, qui aurait pu se terminer par une heureuse union, sans l'implacable volonté des parents de la jeune fille, qui prétendaient la réserver à un seigneur du plus haut parage. Une correspondance s'établit cependant entre les jeunes gens, et il est grand dommage qu'elle n'ait pu être retrouvée.

A cet amour mystique, l'amour galant succéda chez notre héros. L'objet en était Mlle de Chatillon. Ce fut l'occasion pour lui d'une nouvelle déception. Il ne put davantage l'épouser n'étant, à l'âge de 36 ans, que petit lieutenant du régiment d'Angoumois.

Les hasards du métier des armes conduisirent La Tour d'Auvergne en Espagne. A Cadix, il connut l'amour passion et les faveurs d'une nièce d'un intendant de l'armée espagnole. Elle s'appela (peut-être ?) « Dona Margarita de Gratonaxeco de Penalta ». Rien n'est moins sûr, car Théophile est « un homme si plein de scrupules, si ménager de la réputation des femmes à qui vont ses hommages... que c'est toute une affaire d'établir leur identité ». Ce fut, en tout cas, une période ardente. Les amants se rencontraient souvent, aussi bien au théâtre qu'à l'Eglise, quand ce n'était pas dans la maison de la belle. Après leur séparation, due au rappel des forces françaises, ils échangèrent longtemps des lettres enflammées. Il lui écrivait de Perpignan : « *Maja, mia, de mo corazon* » (Belle enfant de mon cœur). Elle lui répondait : « *Adorata prenda de mo corazon* » (adorable objet qui régnes dans mon cœur) et elle signait : « Celle qui est toute à toi ».

Cette affection passionnée explique peut-être que le dernier amour de La Tour d'Auvergne, tendre et respectueux, pour Milady Stuart, comtesse de Traquaire, fut surtout une amitié sincère et discrète « qui ne dépassa pas les bornes qu'on est convenu d'assigner aux inclinations de ce genre dans l'ordre des sentiments ». La encore, la séparation mit brusquement fin au roman.

LES LIVRES

La Tour d'Auvergne a cinquante ans. Il ne connaîtra plus désormais les élans et les abandons du cœur. Il semble que, devenu de bronze, ses faiblesses seront uniquement « celles mêmes de la patrie dont le cœur est si bien accordé avec le sien, qu'ils ne feront plus qu'un seul battant ».

Tel est, en raccourci, le nouveau livre de Ch. Le Goffic, chef d'œuvre de reconstitution psychologique, écrit dans ce respect de la forme et cette limpidité du langage qui font de lui l'un des premiers écrivains de notre époque. Nul, mieux que notre éminent collaborateur, ne pouvait dégager avec un talent aussi sûr la silhouette amoureuse de l'ancien officier du régiment d'Angoumois. C'était un sujet délicat à traiter, mais bien digne de tenter un poète désireux de reconstituer autour d'un personnage presque légendaire, l'atmosphère de tendresse dans laquelle il vécut.

La tentative a magnifiquement réussi. Elle obtiendra un plein succès. Ch. Le Goffic a broisé là quelques larges fresques, comme le grand pardon nocturne de Notre-Dame de Guingamp, dessiné des scènes finement nuancées, comme les rencontres de La Tour d'Auvergne et de ses « amantes », présentés des portraits en pied, bien posés, tels ceux de Toussaint Limon de Tymeur, du Prince de Bouillon, du falet Comte de Traquaire, ou délicieusement vapoureux et séduisants, comme devaient l'être les visages de la douce Pauline Limon, de la belle Louise-Emmanuelle de Chatillon, de la « fleur des Louises riches du Lincolnshire » Milady Stuart.

Le cœur de Georges Cadoudal, dont G. Lenotre nous conte la tragique histoire, ne connut, lui, que deux amours : son Roi et Lucrèce Mercier, sœur de son compagnon d'armes, Mercier La Vendée. C'était une jeune fille d'une remarquable beauté. Ils se fiancèrent, en s'engageant, d'un commun accord, d'ajourner leur mariage « à l'époque où le Roi aurait reconquis son trône ».

A vrai dire, celui dont le nom signifie « en idiome celtique » *guerrier arcagle*, négligea quelque peu l'amie pieuse et réservée, qui, après la mort de son fiancé, entra chez les Ursulines de Château-Gonthier.

Georges Cadoudal fut avant tout l'homme de la cause à laquelle il avait, dès l'âge de 20 ans, voué ses pensées et son énergie. Sa vie de lutte perpétuelle constitue un récit où les épisodes dramatiques abondent comme dans un roman de cape et d'épée. On le lit avec un intérêt croissant, passionné, à mesure que se déroulent les scènes émouvantes et non sans grandeur qui mettent aux prises le « Breton et le Corse » au cours de ce duel farouche où le Corse faillit bien n'être pas le vainqueur.

Georges Cadoudal était le fils d'humbles pay-

ans des exilés d'Autun. Sa complexion et sa constitution athlétique ne imposaient à son entourage, mais c'est bien plus par la loyauté de son âme, par sa générosité, par son intelligence, par sa foi ardente dans la cause qu'il avait faite sienne et qu'il défendait, par sa volonté que rien n'ébranlait, qu'il survécut les dévouements fâcheux et sublimes qui lui permirent d'échapper, tant de fois, à la police du Premier Consul, qui ne cessa de le traquer, d'abord avec Fouquier, puis avec Savary.

Georges est, par tempérament, un révolté. Et



PROTRAIT DE GEORGES CADOUAL
Peint à Londres en 1803 et attribué à Lawrence.
appartient à M. le U-Colonel A. Duron.

liqueux et mystique comme ceux de sa race, tout jong lui est un insupportable supplice, toute injustice le fait se dresser en défenseur d'un droit. On conçoit, quand on le connaît, qu'il soit, par la suite, devenu une sorte de conspirateur professionnel. La sincérité de ses convictions, l'honnêteté de sa lutte, l'idéal qui le guide et auquel il ne sacrifie rien, l'abandon qu'il laisse ceux pour qui il combat sans arrêt, abandon qui ne refroidit ni son activité, ni son zèle, finissent par forcer la sympathie du lecteur, comme fut forcée, par sa noble et généreuse attitude, la sympathie des assistants à son procès.

Il est encore, en 1788, sur les bords du collège Saint-Yves, de Vannes, que, déjà, il envoya à Victor Moreau (le futur général rival de Bonaparte), Prévôt des Etudiants Rennais, son adhé-

sion au mouvement insurrectionnel des élèves de la Faculté, contre le Parlement de Bretagne.

Il embrasse la cause des Princes en mars 1793, se bat aux côtés de Bonchamps et, après la défaite de Savenay, revient à Kéréanno, où habitent les siens. Le manoir ancestral ne tarde pas à être le quartier général de la chouannerie morbihannaise. « Gédéon » comme on le nomme pour lui conserver son incognito, y rassemble tous les fils de son organisation. Sa renommée fait bientôt de lui un personnage presque légendaire. C'est, en tous cas, un chef de partisans d'une rare habileté. Quand Hoche, après avoir vaincu les « brigands », leur offre la paix, Cadoudal se soumet. Cette soumission, plus apparente que réelle, est de courte durée. Pourtant, avant de reprendre les armes, il attend que sonne l'heure qui permettra de grouper sous un commandement unique tous les éléments épars de la résistance à l'oppression révolutionnaire.

Afin d'avancer cette heure, il se rend en Angleterre auprès du Comte d'Artois. Sur la vague promesse de ce dernier de quitter sa retraite pour venir se mettre à la tête de toutes les forces royalistes, Georges rentre en Bretagne et y ramène la chouannerie. Il est battu au pont du Loc'h par les troupes du Général Brune, le remplaçant de Hoche, et traite avec lui. Bonaparte, à la lecture des rapports qui lui sont adressés, éprouve l'envie de connaître Cadoudal. Il a l'impression qu'il peut en tirer quelque chose. Il lui fait dériver un sauf conduit et, sur invitation, le reçoit aux Tuileries, où il s'est récemment installé.

Le récit de cette entrevue anime curieusement cette partie du volume de G. Lenotre. Le Corse et le Breton s'affrontent, se tâtent. Bonaparte essaie vainement de gagner à sa cause cet homme résolu mais entêté. Il lui offre un commandement et une dotation. Cadoudal refuse. Il ne veut rien tenir qui ne lui vienne de ses princes légitimes. La rencontre prend fin et ce sera désormais, entre les deux adversaires, un duel à mort qui durera quatre ans.

Georges a défilé au Premier Consul et Fouché le surveille de près. Il quitte pourtant Paris librement et se rend de nouveau en Angleterre, pour proposer aux Princes d'opérer une descente en Bretagne. Ceux-ci hésitent. Cadoudal repart seul, commence sa campagne, groupe autour de lui de nombreux paysans et s'établit dans l'île du Bonheur, la presqu'île de Locoad, qui s'avance dans la baie formée par la rivière d'Étel. Bien à l'abri, averti par sa police personnelle de tout ce que Fouché trama dans l'ombre contre lui, il évite de tomber sous le poison ou le poignard des stipendiés qui, auprès du Pouvoir, se sont portés garants de l'abbatru.

C'est à ce moment que la machine infernale éclate à Paris. S'il conspire, Georges ne veut pas

assassiner. Il déplore hautement l'atroce attentat. Mais sa sécurité est menacée. Il se réfugie à Jersey et obtient, après bien des attermoiements de la part du Gouvernement anglais, la permission de gagner l'Angleterre.

Il conçoit alors son « coup essentiel » : plan machiavélique, puéril par certains côtés, mais qui n'est pas irréalisable. Il ne s'agit rien moins, en s'embarquant sur la route de Saint-Cloud ou de la Malmaison, que d'enlever Bonaparte, de l'emporter baillonné jusqu'à la mer, de le jeter sur un bateau en partance et de le livrer, pieds et poings liés, à l'Angleterre.

La préparation du guet-apens est minutieuse. Cadoudal s'assure toutes les complications nécessaires et reçoit du Gouvernement anglais un million destiné à couvrir les frais de l'expédition. Le point du débarquement sera la falaise de Biville, à côté d'Eu. L'itinéraire de Biville à Paris est sérieusement jalonné, réglé. Les affidés gagnent la capitale par petits groupes. Par exemple, les Princes, toujours prudents, envoient leurs représentants. Ils se contentent de donner leur promesse, d'être là au moment décisif.

Entre temps, Cadoudal s'est rencontré avec Pichegru et Moreau pour une action concertée. L'un et l'autre voudrait que l'affaire se fit à son profit. Il y a désaccord, puis rupture. Georges travaille pour les Princes et non pour des ambitions personnelles.

Mais voici que l'un des affidés commet une imprudence. Une lettre, qui relate maints détails sur le complot, tombe entre les mains de la police. Les arrestations commencent et des aveux sont recueillis par des procédés renouvelés de l'inquisition. Georges est découvert, arrêté. C'est ensuite le procès et l'exécution sur la place de Grève, avec ceux de ses chouans qui n'ont pas su trouver protection auprès de l'Empereur, car Bonaparte est devenu depuis peu Napoléon I^{er}. Celui-ci aurait peut-être pardonné, mais à de Réal, venu de la part du Maître, pour l'exhorter à demander grâce, Cadoudal a répondu : « Mes camarades m'ont suivi en France, je les suivrai dans la mort. » Il les y précéda même, car il demanda à être exécuté le premier.

Ce qui caractérise le talent de G. Lenotre, c'est la façon dont il fait revivre le passé. Selon le mot très juste de M. Henri de Régnier, par son don d'évocation, il nous le rend présent, il nous en ouvre les portes les plus secrètes et nous en montre le chemin. Tous ses personnages, qu'ils soient de premier plan, ou de simples comparses ont un état civil et vivent bien à leur place, dans le rôle qu'ils ont effectivement tenu. Ce n'est pas là de la fantaisie, c'est de l'histoire vécue, presque vue, contée agréablement, avec toute l'impartialité possible, comme elle le serait par un contemporain, qui aurait été authentiquement mêlé aux événements qu'il rapporte.

Les sujets qui précèdent sont de ceux qui portent, qui entraînent la critique au delà des limites typographiques qui lui sont assignées. Il serait malséant de s'en plaindre. Ne s'agit-il pas, en effet, de beaux livres, tant pour le charme ou la grandeur du sujet, que pour la présentation littéraire.

Cependant, au sens strict de l'expression, un beau livre est plus que cela : « Il est, dit Paul Valéry, en même temps un objet d'art, une chose, mais qui a sa personnalité, qui porte les marques d'une pensée particulière, qui suggère la noble intention d'une ordonnance heureuse et volontaire. »

La Bretagne, en ces dernières années, a fourni quelques uns de ces « ouvrages achevés ». Certains ont pris naissance à Paris. Ce fut le cas pour le *Gardien du Feu* d'Anatole Le Braz, *La Brière* d'Alphonse de Chateaubriant, *Mon Frère Yves* de Pierre Loti, tous trois décorés par Malthrin Mé-

heut et *Pêcheur d'Islande*, illustré par Barthélemy. D'autres sont nés en Bretagne même, comme *Le Crucifié de Kéralès* de Charles Le Goffic, commenté par Géo Fourrier ; *Triphina Kéranglaz* d'Anatole Le Braz, enjolivé par Louis Garin ; et bientôt, sans doute, *D'un Vieux Monde* de Jean des Cognets, orné par Malo Renault.

Il y a mieux à faire encore. C'est notre rêve d'y parvenir. C'est pourquoi nous demandons ici à tous ceux qui croient qu'un livre, dont le texte présente un réel intérêt littéraire, se voit commenté par un artiste original, et imprimé avec soin sur un papier de choix, constitue vraiment une œuvre d'art, de nous aider à créer un groupe important de bibliophiles régionaux, en vue d'édition, en exemplaires de luxe, à tirage limité, des œuvres qui sont la manifestation de la pensée bretonne, dans ce qu'elle a de plus beau et de plus noble.

O.-L. AUBERT.

EN BRETAGNE

BRÉHAT. — Dans la *Revue Illustrée des Chemins de Fer de l'Etat*, notre collaborateur Auguste Dupouy parle de Bréhat, à l'occasion de la donation que le poète Edmond Haraucourt vient de faire de son domaine de la Pointe du Paon à l'Université de Paris, pour qu'elle y envoie, aux vacances, des étudiants. Et, à ce propos, il évoque le souvenir d'un séjour à Bréhat du grand naturaliste français, Arnaud de Quatrefages de Bréau, dont le récit parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1844.

De Quatrefages avait, au printemps de 1841, visité l'archipel des Chausey. Tenté par Bréhat, il prend, un an ou deux plus tard, (il ne le précise pas) la diligence de Paris à Saint-Brieuc. Voyage normal sans incident notable. A Saint-Brieuc, il doit se mettre en quête d'un véhicule qui le transporte « avec armes et bagages, jusqu'à Paimpol ». Temps lointains ! les douze lieues qui séparent Saint-Brieuc de Paimpol furent franchies par « un maigre cheval blanc de la petite taille » aussi promptement qu'eussent pu le faire les Messageries royales.

Le lendemain, de Quatrefages prenait pied sur la terre bréhatine. Ici nous laissons la parole au savant et M. Auguste Dupouy :

« A mon arrivée, dit de Quatrefages, je songeai à m'assurer d'abord la nourriture et le logement. Je trouvai bientôt l'une et l'autre ; seulement, la chambre n'était pas meublée, et il me fallut fonder un lit à l'un, une table à l'autre, des treteaux et des planches à un troisième. Enfin, mon installation fut complète, et je pus débiter livres, instruments et bocaux. »

« Le brave homme, et si accommodant ! Il faut lire *Par les champs et par les grèves*, cette récrimination presque ininterrompue de Maxime du Camp et de Flaubert — de Flaubert surtout — contre l'inconfort, la saleté, le temps, les gens, l'étranger, l'indigène, pour apprécier à son mé-



ILE DE BRÉHAT. — LE PORT CLOS
(Reproduction d'une aquarelle de L. Seevagen)

rite la bonne humeur de Quatrefages, sa sympathie toujours prête envers les habitants et les sites. Bréhat, avec des grèves moins belles que celles des Chausey, lui avait paru d'abord un séjour inhospitalier et rebattu.

« Quelques pas faits dans l'intérieur de l'île ont bientôt détruit cette erreur. J'ai vu bien peu de pays en France où le terrain fût aussi utilement occupé. Sans doute, sur bien des points, le squelette de l'île se fait jour sous la forme de lourdes masses ou d'aiguilles aigües, mais jusqu'à leur base s'étendent des prairies, des champs de blé ou de légumes dont la végétation annonce un sol des plus fertiles. »

BRETAGNE

« Un détail l'a frappé, l'étréitesse des chemins, exclusivement faits pour des piétons, puisque l'île n'a pas une seule charrette, pas même un cheval ».

« Tous sont d'ailleurs nettement dessinés au milieu des champs qu'ils traversent, entretenus comme les allées d'un jardin, et cette circonstance contribue beaucoup à donner à l'aspect général du pays un air d'aisance et de propreté bien différent de la misère, de la saleté généralement regardés comme les inséparables compagnes du paysan bas-breton. »

« Voilà enfin un voyageur qui, avec ses yeux nets de savant, a coutume de voir et de distinguer. On pourrait dédier ces lignes à l'ombre de Victor Hugo, qui, tenant aux légendes, fait rimer, après beaucoup d'autres, Bretons et cochons, et au dernier lauréat du Prix Goncourt, M. Constantin Weyer, qui s'est penché avec bienveillance et talent sur son passé canadien, mais qui a reculé d'horreur devant la crasse bretonne, installée comme chez elle du côté d'Edmonton et de Winnipeg. Quatrefoies, en 1844, assure ses lecteurs qu'au bourg de Bréhat, « les rues, étroites et fort mal alignées, il est vrai, sont constamment très propres. »

Auguste DEROUX.

CORBIÈRE (EDOUARD). — Sous ce titre, « L'Autre Corbière », M. A. de Bersancourt a publié, dans les *Nouvelles Littéraires*, un très intéressant article où il relate la vie tourmentée du père de l'auteur des *Amours jaunes*, tombé dans un quasi dédain du public et des écrivains, qui est « doublement injuste, d'abord parce que ses livres nous renseignent à merveille sur la vie, les mœurs maritimes et n'ont rien perdu de leur très réel intérêt, ensuite parce que Edouard Corbière a été l'un des précurseurs authentiques du roman d'aventures, à la renaissance duquel nous avons assisté sans que son nom fût prononcé ».

Edouard Corbière naquit à Brest en 1793. Tout jeune il entre comme aspirant dans la marine impériale. Il est fait prisonnier, jeté sur les pontons et ne rentre en France qu'en 1814. C'est alors qu'il se lance dans le journalisme et publie, au Havre, le journal *La Nacelle*. Un article le fait condamner à la prison et à l'amende. A sa libération, il redevient capitaine au long-cours. Durant six années, il navigue sans relâche entre les Antilles et Le Havre, en profitant de ses interminables traversées pour grouper tout à loisir, des notes et des documents qu'il utilisera plus tard. En 1818, il devient rédacteur en chef du *Journal du Havre* qui acquiert sous sa direction une réelle influence. Par ses articles pleins de sens politique, il contribue, dit M. de Bersancourt, au développement et à l'aménagement du port du Havre et, à plusieurs reprises, le ministre

de la marine, le baron de Haussen, tient compte de ses suggestions.

Tout cela ne l'empêchait pas d'écrire de belles pages dans la *France Maritime* et de composer de nombreux romans, qui paraissaient avec un succès sans cesse accru.

Vers 1840, lorsque le *Journal du Havre* fut arrivé à son apogée, Corbière remit la rédaction à d'autres mains, se maria et se fixa à Morlaix, où il jouissait déjà d'une renommée d'écrivain et d'homme d'action. Pensant que le meilleur moyen d'offrir des débouchés aux campagnes de Bretagne était de rapprocher la distance qui les séparait du Havre, il fonda une compagnie de bateaux à vapeur entre Morlaix, Brest et Le Havre. Quand vint la Révolution de 1848, la candidature à l'Assemblée Nationale fut offerte à Corbière. Il déclina modestement cette offre, préférant se consacrer à son entreprise, qui s'était développée d'une façon remarquable, ce qui l'engagea à tenter de fonder une grande Compagnie Transatlantique. Il dut renoncer à ce projet en présence de difficultés que lui suscitèrent des financiers jaloux. La Chambre de Commerce de Morlaix l'avait nommé son Président, et, lors de l'enquête sur la marine marchande, de tous les mémoires publiés, celui de Corbière, que la Chambre de Commerce avait pris pour interprète, fut peut-être le plus remarquable.

L'auteur du *Négrier*, des *Pilotes de l'Iroise*, des *Contes de bord*, des *Aspirants de Marine*, des *Trois Pirates*, pour ne citer que les principaux de ses romans, mourut le 21 septembre 1875, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

ELGINISME EN BRETAGNE (L). — Voici, lit-on dans le *Journal des Débats*, en date du 1^{er} avril, le dernier méfait des « démolisseurs de sanctuaires ». Il y a cinq mois à peine existaient encore, sur la route de Quimper à Quimperlé, non loin du bourg d'Ergué-Armel, de très pittoresques ruines d'une chapelle du treizième siècle, Sainte-Anne de Guélen, antique dépendance d'une aumônerie établie par les chevaliers Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Posé au bord de la grande artère que suivaient jadis les pèlerins du *Tro-Breiz*, du « Tour de Bretagne » (dévotion voyageuse consistant à visiter, dans le délai d'un mois, en suivant un itinéraire invariable, sept des neuf cathédrales du duché), l'hôpital de Guélen offrait aux fidèles un gîte pour se reposer, des soins pour les élopés et les malades, un oratoire pour prier et ouïr messe avant le départ matinal.

Bien des siècles plus tard, alors que le *Tro-Breiz* était tombé dans l'oubli, la vieille chapelle, mi-effondrée, privée de toiture, envahie par le lierre et les ronces, demeurait comme un témoin historique de ces pieuses randonnées. Deux pèlerins, littéraires ceux-là, Gustave Flaubert et Maxime du Camp, la visitèrent en 1847. Le pre-

EN BRETAGNE

mier y nota « le portail, petit, bas, d'une jolie ogive, d'un excellent goût », qu'accompagnait une élégante fenêtre à meneaux trilobés. Un pierre touffu pansait les blessures des vieilles murailles, et l'aspect tout romantique de cette masure illustrait à merveille le mot de Puvis de Chavannes : « Il y a quelque chose de plus beau qu'une belle chose, ce sont les ruines d'une belle chose. »

Aujourd'hui, Sainte-Anne de Guélen n'existe plus. L'été dernier, un touriste qui passait par là en auto s'arrêta, regarda, et, moyennant dix mille francs, il obtint du propriétaire licence de tout emporter. Huit jours plus tard, le charmant portail, avec son ébrasement tapissé de seize colonnettes, et la fenêtre gothique, démontés et emballés, prenaient par voie ferrée la direction du Midi.

Le bruit d'une telle aubaine s'est répandu dans le pays. De l'autre côté du vallon de l'Odet, dans la commune d'Ergué-Gabéric, la monumentale façade du château de Lezergué attend aussi un acquéreur. Vaste page de granit sombre, conçue dans le style sévère du dix-huitième siècle breton, patinée de lèpres verdâtres ainsi qu'un vieux bronze, elle ouvre dans le ciel les rectangles de ses hautes fenêtres. Le fermier-propriétaire, qui jusqu'ici campait dans l'unique coin habitable de cette immense ruine, s'est décidé à la démolir et à construire une autre maison avec les matériaux. Mais il a épargné la façade, et espère, paraît-il, qu'un Américain milliardaire viendra bientôt lui en proposer beaucoup de dollars. Lezergué vivra peut-être un jour sur les rives du Potomac ou de l'Ohio.

R. PENANGUER.

SCHURE ET LA BRETAGNE (EDOUARD). — C'est une bien attachante personnalité qui vient de disparaître avec Edouard Schure. Il était Alsacien, natif de Strasbourg, mais avait été éduqué en France, pour laquelle il avait opté après 1870. Il aimait en toutes circonstances à se réclamer hautement de ses origines celtiques :

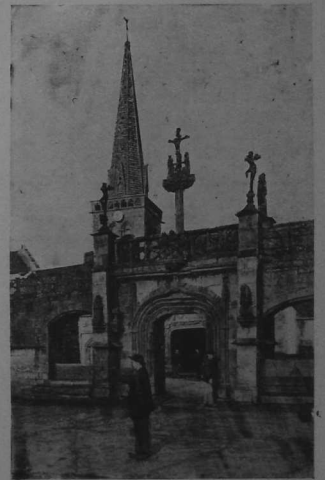
« Cette âme celtique, a-t-il écrit, partout dispersée, se ramasse, tressaille et se lève. Parvenue à la pleine conscience d'elle-même, elle affirme la vraie mission de la France qui est d'être la libératrice des peuples. L'impérialisme français est l'impérialisme de l'idée. Il se dresse de toute son énergie et de toute sa conscience en face du pangermanisme qui est l'impérialisme de la force brutale. »

Comme Certe, il marquait une prédilection toute particulière à la Bretagne. Il lui a, dans les *Paysages Historiques de France*, notamment, consacré de fort belles pages. Voici l'une d'elles sur les églises bretonnes :

« Les églises bretonnes respirent une solennité unique. Petits clochers ou grandes cathédrales, leurs flèches fines règnent sur les vastes horizons de la lande et de la mer. Dans les moindres hameaux, blotties au fond des bois, dorment des

petites chapelles aux cintres bas, aux clochetons d'ardoise, aux toits si vieux et si moussus, qu'ils semblent sortir du fond de la mer. Et sous ces toits, dans la nef obscure, prient en files serrées des femmes aux robes noires, aux coiffes blanches et flottantes comme des ailes d'oiseaux. Dans les grandes villes, les cathédrales se fleurissent de roses triples, elles ajoutent leurs clochers de galeries en trilobes.

« En général, le style gothique breton est simple, svelte et fort. La principale ornementation est réservée au portail. Souvent, à des églises toutes nues, on voit des porches surmontés d'une véri-



L'ÉGLISE DE LA MARTYRE (FINISTÈRE) (photo Harmonie)

table forêt de pierre, aux troncs et aux feuillages entrelacés. C'est que par là entrent et sortent les enfants, les couples, les cercueils ; et le génie celtique épris de l'arbre, symbole de vie, et de la pierre, symbole de l'éternité, recouvre d'une sombre tendresse ces âmes qui viennent et qui s'en vont. Partout on sent que la vieille église est la maison commune des morts et des vivants, qui joint le passé au présent et à l'avenir. Dans cette dure et triste Bretagne, obsédée par la mer, image de l'infini matériel, qui enfante et dévore, gouffre de vie et de néant, le moindre clocher qui se dresse derrière un coléau évoque un autre infini, celui de l'âme, où rien ne se perd, où tout se réalise et s'accomplit. »

BRETAGNE



La Vie chère. — Dessin humoristique de J.-Ch. Contel, paru dans la *Baionnette* en 1915, qui, dans la rétrospective de peintre, organisée à Rennes par l'Association Bretonne des Beaux-Arts, montre une note peu connue du talent de Contel à ses débuts.

LETTRES. — Mathilde Alanic vient de faire paraître *Les Loups sur la lande*, vie d'une famille de paysans bretons durant la tourmente révolutionnaire. — La Commémoration annuelle du poète Gabriel Vicaire, le chantre du *Pays des Ajoncs*, a eu lieu, le dimanche 21 avril, sous la présidence de M. Charles Le Goffic. — On annonce la parution prochaine d'un livre posthume de John-Anstoin Nau : *Archipel Caraïbe*. Nau est décédé depuis le 7 mars 1918, à Tréboul, où il avait passé la dernière année d'une existence mystique, toujours en quête d'une béatitude supra-terrestre. — *Les Papeteries Navarre* ont organisé, 16, rue Jacques-Callot, à Paris, un salon d'exposition des volumes, des estampes de luxe et de grand luxe éditées sur les papiers pur fil Lafuma, Madagascar, et alfa. Les Editions O.-L. Aubert figurent à cette exposition avec la *Chanson du Cidre*, de F. Le Guyader, illustrée par Garin ; *Du Couesnon à la Rance* de Etienne Dupont, illustré par H. Voisin ; *Les Souffles du Terrain*, de Yves de Boisboissel, illustrés par A. Gauthier, etc., etc. — M. B.-A. Poquet du Haut Jusse fait paraître deux ouvrages : *Les Papes et les Ducs de Bretagne*, essai sur les rapports du Saint-Siège avec un Etat, et *François II, Duc de Bretagne et d'Angleterre*, savant travail qui éclaire de lumières nouvelles une des époques les plus troublées et les plus décisives de l'histoire de France. — Nantes a récemment célébré le centenaire d'Edmond Biré, qui fut avocat, fonda la *Revue de Bretagne et de Vendée* et publia plus de quarante volumes de critique et d'essai sur Victor Hugo, Chateaubriand, et couronna son œuvre par une magistrale édition des *Mémoires d'Outre-Tombe*. — Charles Le Goffic publie aux Editions Spes : *Mes entretiens avec Foch*. Notre éminent collaborateur, ami et confident du Maréchal qu'il a fréquemment approché, aussi bien à Paris qu'à Trofeunteunio, était mieux que quiconque qualifié pour nous révéler le caractère, la for-

mation, la vie militaire et intérieure du généralissime.

PEINTURE. — Notre collaborateur, Louis Garin, a fait, du 23 avril au 3 mai, une exposition très remarquée de ses œuvres, au Studio X-Y-Z de la galerie Bernheim. Nous le félicitons très vivement de son succès. — Le peintre aquafortiste Lecourt a exposé à la galerie Saluden, de Brest, de très intéressantes études d'animaux. — La *Société Bretonne des Beaux-Arts*, à l'occasion de la Foire Exposition de Rennes, a organisé sa Foire annuelle toujours très sélectionnée. La rétrospective de Jean-Charles Contel a notamment obtenu le plus vif succès. C'est que, nul mieux que lui, n'a su faire revivre l'âme des vieux logis de chez nous. — Dans l'*Illustration* du 20 avril, Georges Philippart commente de belles illustrations de Mathurin Méheut « qui est, dit-il, un incomparable interprète de la Bretagne et de la Mer ». — La *Société des Amis de Guérande* organise pour cet été une exposition de portraits bretons (peintures, gravures, bustes, etc.) de personnages nés en Bretagne ou ayant joué un rôle dans l'histoire de Bretagne.

SCULPTURE. — Un Comité, dû à l'initiative du sculpteur Jean Boucher, vient de se former à Paris, sous la présidence de M. Jean Philippe, dans le but d'élever à Saint-Brieuc un monument à la mémoire de Paul Le Goff, l'auteur du magnifique groupe *La Forme se dégageant de la matière*. L'auteur de ce monument sera le jeune sculpteur Jules Le Bozec, qui vient de se voir décerner par l'Ecole des Beaux-Arts le deuxième prix Chenavard, pour sa statue *Le Réveur*, qui figure au salon des Artistes Français. — Le mois dernier, est mort à Lannion, le sculpteur Yves Hernot. Il fut surtout un « tailleur d'images » et de calvaires. C'est lui qui a sculpté le calvaire dit de « Réparation » à Tréguier, et le calvaire breton de Lourdes.



PHOTO BIRAT.

M. LE CHANOINE TRÉHIOU, vicaire général de St-Brieuc, est nommé évêque de Vannes. C'est un homme instruit et d'une très grande bonté. Originaire de Trésigouaz, petite commune de la partie bretonnante des Côtes-du-Nord, où il est né le 22 novembre 1880, il est docteur en philosophie de l'Académie de Saint-Thomas, docteur en théologie de l'Université Grégorienne et licencié sciences bibliques.



A TROFEUNTEUNIOU

Chez le Maréchal FOCH

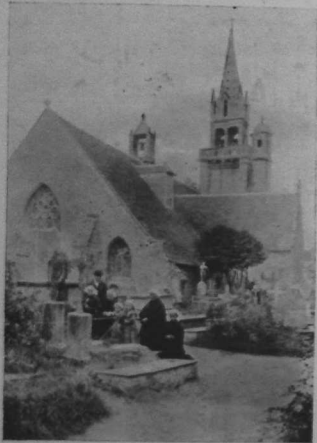
Le Trégor meurt ici, comme un ramier, sous la futaie. Plus loin, de l'autre côté du Dossen et de la rade de Morlaix, c'est le Léon, la Prairie bretonne, les terres chaudes de Roscoff. Nous sommes en Ploujean, — un nom assez singulier qui commence à la manière celtique et finit à la française.

Le Guennec, interprétant La Borderie, nous explique qu'entre 514 et 525 des fuyards domnoniens abordèrent cécans sous la conduite de leurs chefs : l'un, Cathnow, puis Plougasnou ; un autre établissement reçut de sa position sur une colline assez élevée le nom de Plou-Azéoc'h ou Plouézoc'h ; un troisième *plou* se forma « au fond du golfe, sur un plateau boisé, enserré entre une petite rivière et un long bras de mer à l'extrémité duquel, au confluent de deux cours d'eau, se voyaient les ruines d'une forteresse et d'un oppidum gallo-romains détruits un siècle auparavant par les pirates du Nord ».

Peut-être ce troisième *plou* s'appelaient-il originellement Plou-Maria, car la chapelle Notre-Dame du cimetière paroissial passait encore, au milieu du XVIII^e siècle, pour « l'ancienne Mère-Eglise ». Mais le culte du Précurseur prévalut, on ne sait pourquoi, « dès avant le XII^e », sur celui de la Vierge et dut entraîner le changement de nom de la paroisse qui devint Plou-Jehan ou Ploujean. Or Ploujean comprenait dix fréries : Kerilis (avec le bourg), Kerochion, Tregonezre, Kerhaul, Poulhoat, Coatgrall, Trogouar, Moustérou, Kerseau et Kerdanot ou Kerdanneau (l'un et l'autre s'écrivent ou s'écrivent), et c'est dans cette dernière frérie, ainsi appelée d'un « groupe de vieilles fermes à cours closes, situé sur une colline bordant à l'ouest la vallée du Dourduff » — ou de la Dourduff (eau noire) — qu'un certain Mériadec de Guicaznou éleva, au XVI^e siècle, le manoir de Trofeunteunio. Et, peut-être, le manoir existait-il déjà. Toujours est-il que ce Mériadec de Guicaznou est le premier propriétaire

connu (mais d'autres, antérieurement, peuvent se révéler) du manoir où il habitait en 1450 avec sa femme Catherine Adam.

Et, dès lors, et jusqu'au maréchal Foch inclus, la liste des possesseurs par droit d'héritage ou par voie d'acquet du manoir et des terres de Trofeunteuniou se déroule à peu près sans accroc : au XVI^e siècle, Yves de Guicaznou, époux d'Anne de Goesbriand ; Guillaume, époux de Françoise de Kerguesay ; Marie, fille unique, qui apporte le domaine, en 1575, à Philippe de La Forest, seigneur du Hellès, en Lanmeur,



L'ÉGLISE ET LE CIMETIÈRE DE PLOUJEAN.

gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi ; au XVIII^e siècle, Guillaume de la Forest, époux de Catherine de Gouzellon ; Pierre, époux de Gillette-Renée de Kerouzeré, puis de Renée de Tanouarn ; Catherine, fille unique du premier lit, qui apporte le domaine à Jean-Baptiste du Trévou, dans la famille duquel il demeure jusqu'après la Révolution. À cette époque (1813), il est acheté pour la somme de 80.300 francs par M. Le Denmat de Resguen, de qui il passe aux Tixier-Damas de Saint-Prix, puis aux La Jaille et enfin au

lieutenant-colonel et à Mme Foch. De la petite histoire, Trofeunteuniou entre avec eux dans la grande. Et l'opprobre jeté un moment sur le domaine par un Trévou, Sébastien, le féroce commandant de l'avisole *le Papillon*, dont il tortura l'équipage, et que M. de La Luzerne, ministre de la Marine, priva de son grade et bannit du territoire (1788), s'estompe et disparaît dans le magnifique rayonnement de la plus pure gloire militaire qu'on ait vue depuis Turenne.

Je ne voudrais pas revenir sur ce que j'ai déjà dit de Trofeunteuniou dans un livre récent (1) et je me bornerai donc à rappeler que le domaine, bois, jardins, prairies et fermes, couvre, avec le manoir, quelque 70 hectares ; que l'entrée s'en trouve sur la route de Ploujean, en face d'un calvaire historié de la Renaissance appelé *Kroas-ar-C'had* (la Croix-du-Lièvre) et que le manoir lui-même, rebâti en 1872, sinon en totalité, du moins en majeure partie, est une grande longère à un étage et mansardes, précédée d'une petite cour close avec grille et piliers aux lions lamassés.

Mais ce nom Trofeunteuniou ou Val des Fontaines ? Eh bien, il lui vient des sources qui bruissent de tous côtés sur le plateau ou son versant méridional et qui vont grossir dans la vallée le Kernoter, affluent de la Dourduff. Une de ces sources est dans la cour même d'entrée, où elle a été captée dans un antique bassin de granit. Une petite chapelle sans caractère se détache à quelques foulées du manoir, sur un tertre gazonné : elle est sous le vocable de la Vierge de Bon-Secours et son pardon se célèbre le 2 juin ; elle a remplacé une chapelle Renaissance dont on voit quelques jolies moulures, un fleuron délicatement ouvragé, aux deux côtés de la porte. Ces Saint-Prix n'avaient guère de goût, et leurs restaurations en témoignent. La vraie beauté de Trofeunteuniou, c'est sa double colonnade de tilleuls et de hêtres : le maréchal ne se lassait pas de la faire admirer à ses hôtes et la large panorama qu'on embrasse de cette « esplanade » pareille à la nef ajourée d'une immense cathédrale de verdure.

(1) *Mes Entretiens avec Foch*, suivis d'un entretien avec le Général Weygand, édit. Spés.



LE CALVAIRE DE TROFEUNTEUNIOU

Un Trofeunteuniou et ses futaies ne sont pas sans doute une rareté dans ce pays bocager et dont les manoirs ne se comptent plus, si bien cachés soient-ils sous les feuilles : Keranroux, Coatser'ho, Keredern, l'Armorique, le Nec'hoat, et le plus délicieux, bien que le plus petit de tous, ce Suciniou ou Chuchiniou, qui appartient à Lamartine, Charles Alexandre, et, après lui, à sa veuve. Les promenades du maréchal, qui était un grand marcheur, le portaient souvent dans la direction de Suciniou, d'où « une levée de pierres brutes, dit Le Guennec, mène au belvédère gazonné du Cador ». Il aimait faire alterner le panorama marin qu'on découvre du haut de ce Cador avec celui, tout terrien, qui se développe devant l'esplanade de Trofeunteuniou. Peut-être se rappelait-il (je n'en suis pas bien sûr, car ses lectures de poètes n'étaient pas allées beaucoup plus loin qu'Alfred de Musset) les beaux vers de Frédéric Plessis à José-Maria de Hérédia :

Le long de la Dourduff, par ce matin tranquille,
Nous avons tous les deux marché dans la presqu'île.
Tenu l'étrémité, en septembre encor vert,
Puis tourné vers la lande et quitté le couvert,
Et du haut du Cador, tu m'as montré, cher hôte,
La mer et le château du Taureau, l'Épère côte,
Et le Kreisker au loin, Saint-Pol et ses maisons,
Et les bois emplantant de triples horizons...

Ces vers, que vous retrouverez dans la *Lampe d'Argile*, sont déjà anciens sans doute.

« La pièce doit être de 1873 (peut-être 74 ?...), m'écrivait récemment Frédéric Plessis, de qui je sollicitais certaines précisions sur les circonstances où elle lui

avait été inspirée. Hérédia avait loué Chuchiniou ou Suciniou (en tout cas, 3, non 4 syllabes, comme je l'ai compté dans mes vers) à Mme Alexandre pour les mois d'été. Il avait chez lui Lansyer, le peintre paysagiste, bon poète à ses heures. Il vint me chercher à la gare de Morlaix dans une voiture louée avec la propriété de Mme Alexandre et attelée d'un alezan qui présentait une singularité : il était *cryptorchide*, c'est-à-dire cheval entier avec les apparences d'un hongre. Hérédia me conta cela d'une voix sonore, comme aussi le motif du séjour de Lansyer, mais ceci nous entraîna un peu loin. Je déjeunai à Suciniou, et j'étais le soir de retour à Guingamp où j'habitais alors avec mes parents... »

Il paraît même qu'entre le cheval et la voiture, gracieusement fournis par Mme Alexandre, un bateau était à la disposition des locataires. Ce détail m'est donné par Mme René Doumic, fille du grand poète des *Trophées*, qui se rappelle, non sans émotion, le séjour enchanteur de la toute petite fille qu'elle était alors dans la Brocéliande marine de Suciniou. Hérédia est mort trop tôt pour avoir pu évoquer sous la Coupole, avec le maréchal, ses souvenirs ploujeannais. Mais sur les prairies d'asphodèle, dans l'Elysée chrétien des héros, qui est aussi celui des porteurs de lyre, nul doute qu'ils ne s'en entretiennent quelquefois et que Suciniou n'y fasse écho à Trofeunteuniou.

Charles LE GOFFIC.

(Illustrations de E. Hamonic.)



LA CHAPELLE DE TROFEUNTEUNIOU



LE CHAMP DE FOIRE. — TABLEAU DE LUMINAIS, SALON DE 1861

NANTES : EXPOSITION D'ART ANCIEN AU CHATEAU DES DUCS DE BRETAGNE

UNE première Exposition d'Art Ancien, organisée en 1927, par les soins du Comité des Arts Appliqués de Nantes, au Château des Ducs de Bretagne, avait obtenu un vif succès. On s'était de suite proposé d'en ouvrir une autre, mais limitée à la période comprise entre la Révolution et la fin du Second Empire.

Celle-ci fut inaugurée le 1^{er} juin dernier, sous la présidence de M. Chapouliet, Inspecteur général de l'Enseignement des Arts décoratifs. Les salles du Grand-Logis étant maintenant occupées par un Musée d'Art décoratif, l'Exposition est installée dans le bâtiment dit « du Harnachement ».

La vieille forteresse qu'habitèrent les Ducs, et la Duchesse Anne, est un écrin vénérable et pittoresque, pour une manifestation de ce genre. C'est déjà une curiosité que le visiter. A peine a-t-on franchi le pont-levis qu'on est séduit et comme enlevé aux préoccupations de la vie moderne. C'est, soudain, un décor évocateur de tout un passé de notre Histoire.

La cour d'honneur est vaste et plantée de beaux arbres. Depuis que l'autorité militaire qui l'occupait s'en est allée, on a mis à jour les substructions, tout-à-fait per-

dues de vue, même par les archéologues, du manoir primitif, auquel s'accrochait la tour polygonale qui fut la prison de Gilles de Rais, pendant le jugement de ses crimes.

A quelques pas de cette prison, se trouve l'entrée du « Harnachement » et donc de l'Exposition. Le bâtiment est fort vaste. Afin d'éviter l'encombrement, on a fixé un sens de la circulation, que doivent suivre les visiteurs. La précaution était bonne, car la foule est nombreuse, qui a le désir de voir les précieuses collections gracieusement prêtées par d'heureux possesseurs, et qu'on a peu de chance de retrouver ainsi réunies.

Le Catalogue de 1924 était sous le signe de la Duchesse Anne. Sur la couverture était reproduite son image, d'après une des figures du Tombeau de François II, de la Cathédrale de Nantes ; le Catalogue de 1929 est sous le signe de Napoléon, la figure dominante de l'époque considérée.

Dès l'entrée, au rez-de-chaussée, à gauche, s'ouvre une longue galerie, où sont exposés les costumes de la femme française, depuis 1792 jusqu'à Napoléon III, et accessoirement, des chapeaux, des ombrelles, des éventails, des boîtes à poudre, des bourses, des miniatures.

EXPOSITION D'ART ANCIEN



FAUTEUIL EMPIRE



FAUTEUIL RESTAURATION



CONSOLE APPLIQUE ET PENDULE EMPIRE



PENDULE DE L'HOTEL DE VILLE DE LA ROCHE-SUR-YON

BRETAGNE

Il y a loin de la taille courte du Premier Empire et de la jupe à traîne qui s'y adaptait, aux petites robes de nos jours, qui se limitent, en haut, à peine au-dessus des seins, et en bas, un peu au-dessus des genoux. La femme, depuis qu'elle se sait

trouvons des collections semblables, de la période du Second Empire, costumes, objets de toilette et bibelots, même des jouets d'enfants, qui offrent des surprises.

Dans l'autre aile du bâtiment, autres reconstitutions complètes de Salons Resta-



LE PENSEUR (TABLEAU DE GOULLIN)

« femme » réclame toute la liberté, au même titre que son seigneur et maître : elle l'a du moins conquise dans le costume.

Au fond de la galerie, on a reconstitué, dans les meubles, une gracieuse scène d'un salon du Premier Empire. Six élégantes dames et un Chevalier du Saint-Esprit, sous un riche manteau, sont harmonieusement groupés. Encore au rez-de-chaussée, nous

trouvons des collections semblables, de la période du Second Empire, costumes, objets d'art isolés, boîtes, miniatures, pendules, et jusqu'à des livres aux couvertures dorées, des distributions de prix de naguère, qui remplissaient d'orgueil les écoliers de ces temps révolus.

Nous arrivons au pied du grand escalier central, pour l'accès aux deux étages supérieurs. A droite, est tendue l'une des tapis-

EXPOSITION D'ART ANCIEN



LE PRINCE MURAT (BARON LEMOT, SCULPT.)

series du garde-meuble, prêtées par l'Etat, et qui ont servi au Sacre de Charles X. Audevant se dresse une blanche statue équestre de Murat, peu connue. Elle est du baron Lemot. On doit à ce sculpteur de talent le Char et les deux figures de la Victoire sur l'Arc de Triomphe du Carrousel, à Paris, le grand bas-relief du fronton du Louvre, la statue de Henri IV du Pont-Neuf. Il avait acquis les ruines du Château de Clisson, près de Nantes, et la garonne admirable qui en dépend. Il y laissa de nombreuses œuvres de sculpture, d'inspiration grecque ou mythologique.

Le premier étage est réservé au Premier Empire. Comme reconstitutions d'ensembles mobiliers, nous trouvons une chambre, un cabinet de travail, un salon de réception qui est celui-là même de la Chambre de Commerce de Nantes. Puis, de nombreux objets, guéridons, pendules, fauteuils, armes, bronzes, où se silhouette partout le petit chapeau de l'Empereur, faïences, ordres de l'Empire.

Comme curiosités uniques, le masque de l'Empereur, pris à son lit de mort, et le lit où il coucha à la Préfecture de La Rochesur-Yon, quand il traversa la Vendée.

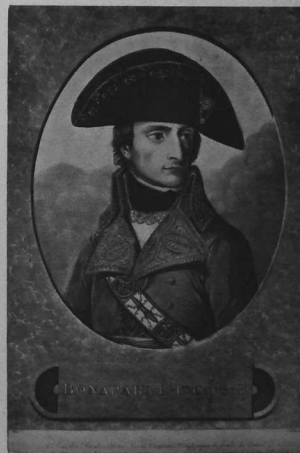
Le deuxième étage, consacré surtout aux

souvenirs de cette Vendée, fidèle à ses traditions, ne sera pas le moins visité pour les reliques et les souvenirs qui s'y rattachent de personnages populaires, telles la Duchesse de Berry et le chef vendéen Charette.

On sait que ce général chouan, alors âgé de 33 ans, fut fusillé sur la place Viarmes, à Nantes, le 24 mars 1798. On peut voir, outre son masque mortuaire, son uniforme et ses armes, l'écharpe, en étoffe de Cholet, qui supportait son bras blessé pendant l'exécution, et aussi la porte devant laquelle il était placé et qui garde la trace des balles.

Il y a encore le drapeau de Bonchamps, d'autres drapeaux vendéens des divisions de Montfaucon, La Roche-Macé, Saint-Etienne-du-Bois, deux fanions de la Marine Royale, à l'affaire de Quiberon, le bonnet de Cathelineau.

Pour la Duchesse de Berry, il faudrait recourir au Catalogue, tant abondent les objets qui la rappellent. Ne parlons que du tapis modeste qu'elle exécutait de ses propres mains, alors qu'elle était réfugiée à quelques cent pas du Château, dans une maison amie. Une cachette existait derrière la plaque tournante d'une cheminée. C'est là que, trahie, elle fut prise par les gen-



BONAPARTE



PENDULE EMPIRE



GUÉRIDON EMPIRE

darmes qui la cherchaient dans la maison et qui avaient fait du feu pour passer la nuit. Citons aussi le collier que portait le Duc de Berry, poignardé en sortant de l'Opéra.

Sur l'époque, on trouve une iconographie variée et complète, puis des armes, des monnaies, des autographes, des faïences illustrées... et des assignats.

On termine par une rétrospective d'œuvres de peintres Nantais, ou fixés à plafond de l'escalier de l'Opéra, Luminais, Elie Delaunay, Goullin, Picou, Debay, Meuret, Palvadeau, Camille Bouchaud, Gouëzou (de Saint-Brieuc), Toulmouche, Bournichon, Leroux. Parmi les œuvres on remarque *Champ de Foire*, toile immense de Luminais, et *Le Penseur*, de Goullin, dans la meilleure tradition française.

La manifestation que constitue à Nantes cette Exposition, fait le plus grand honneur aux organisateurs, Membres du Comité régional des Arts appliqués de Nantes, et notamment à M. Louis Préaubert, président, MM. les docteurs Beaudouin, Melloche et M. Giraud-Mangin, vice-présidents ; M. Joseph Gautier, commissaire général, M^{mes} Noëlie Couillaud et Charles ; MM. Pal-lourd, Charpentier, Mayet, Leglas-Maurice, Pineau-Chaillou, Devaux-Desnoue, Vallée, et leurs collaborateurs.

L'Exposition reste ouverte jusqu'à la fin du mois d'août, c'est-à-dire pendant toute la durée de la saison touristique.

Edouard LEMÉ.

Illustrations : Photos Lumina, Nantes.



ÉPÉE D'OFFICIER (ÉCOLE DE MARS) PREMIER EMPIRE



ANNE DE BRETAGNE ET LE RELIQUAIRE DE NANTES

LA BRETAGNE EST FRANÇAISE⁽¹⁾

SANS remonter aux conquêtes mérovingiennes ou carolingiennes, sans insister sur l'extrême brièveté du temps où la Bretagne a eu des seigneurs portant le titre de roi, Nominoé, Erispoé et Salomon, sans insister non plus sur la question de savoir si ce titre royal emportait souveraineté complète, nous pouvons rappeler qu'après le traité dit de Saint-Clair-sur-

Epte, de 911 ou d'une autre date, le nouveau duc de Normandie est seigneur de fief en Bretagne et la Bretagne un arrière-fief de la couronne, théorie du reste combattue par Lobineau comme par tous les auteurs subventionnés par les Etats de Bretagne, mais qui eut des résultats pratiques indéniables. Arrive, en 1204, la confiscation du duché de Normandie sur Jean-sans-Terre, à l'occasion du meurtre d'Artur de Bretagne ou pour d'autres raisons. Philippe-Auguste devient seigneur de fief de la comté de Bretagne — car il n'y a plus de rois depuis plus de deux siècles — à cause de sa tour de Rouen. L'avènement au trône comtal d'une branche cadette de la maison de France, la branche de Dreux, remontant à Louis-le-Gros et que le roi y installe par

(1) Cet article, extrait d'une importante étude sur le Régionalisme, de M. Irénée Lameire, professeur d'Histoire du droit public à la Faculté de Droit de Lyon, que publie la « Revue Politique et Parlementaire », met au point, à l'aide d'arguments historiques, la question controversée par les séparatistes ou autonomistes bretons de la souveraineté séculaire de la France en Armorique.

BRETAGNE

un mariage (1), favorise la mouvance directe de *plano et omisso medio* ; la troisième race française est pour toujours installée dans le pays, et n'oublions pas qu'Anne de Bretagne sera une capétienne. N'oublions pas non plus que la fameuse hermine bretonne est originaire des environs de Paris et est arrivée avec la branche de Dreux. Dès 1213, Pierre Mauclerc prête l'hommage-lige à Philippe-Auguste (2). Il s'oblige à recevoir lui-même l'hommage des Bretons avec la formule : « Sauf la fidélité au Roi notre Sire. » La situation juridique est fixée par l'acte de 1231 entre Mauclerc et le gouvernement de Saint-Louis. L'hommage-lige est définitif ; il est vrai qu'il sera blâmé dans la suite par les Bretons, mais le minimum de l'hommage simple ne fut jamais contesté, et dans la suite les ducs déclareront le prêter comme ils le doivent, simple s'il doit être simple, lige s'il doit être lige. Le comte de Bretagne admet l'appel pour le faux jugement et pour le défaut de droit. Il peut frapper la monnaie blanche et noire : c'est-à-dire que la monnaie d'or est exclusivement royale ; mais il y eut à ce sujet des contestations (3). On sait que la Bretagne relevait, au point de vue ecclésiastique, de la métropole de Tours, comme survivance de la troisième Lyonnaise de l'époque d'Honorius. Ni le pouvoir royal, ni la cour de Rome ne reconnurent les transitoires archevêques de Dol. Sauf l'interruption causée par la constitution civile du clergé, la troisième Lyonnaise ecclésiastique demeura jusqu'à la création de l'archevêché de Rennes sous Napoléon III. Il est vrai que la Pragmatique de 1438 ne s'appliquant pas à la Bretagne, le Concordat de 1516 ne s'y appliquera pas non plus, mais le roi y nommera pourtant les évêques, en vertu de l'indult de 1517. N'oublions pas que,

sous le régime du contrat de Poissy, le clergé breton fait partie du clergé de France et non du clergé étranger.

Après cette anticipation pour suivre sans interruption les rapports ecclésiastiques de la Bretagne avec le gouvernement central, revenons en arrière. L'acte de 1231 avait donc établi la mouvance de la Bretagne envers le roi, à cause de sa tour du Louvre. La Bretagne, montée dans la hiérarchie féodale, n'est plus un arrière-fief. Mais son seigneur n'a encore que le titre comtal. C'est du pouvoir royal qu'il tient son titre de duc, que lui donne Philippe-le-Bel, en même temps que la pairie, qu'il ne peut avoir qu'avec une tenure sans moyen (1). La Bretagne profita de la promotion de pairies que fit Philippe-le-Bel, visitant alors la Flandre, sa récente conquête, dans un acte daté de Courtrai, en septembre 1297. Que le titre ducal ne soit pas supérieur au titre comtal à cette époque et que la Bretagne n'ait pas tenu beaucoup à la pairie, mais s'en soit au contraire défiée, à cause d'une dépendance plus grande — la même défiance se produira plus tard quand Richemont sera connétable (2) et on craindra que la connétablie abaisse le titre ducal — c'est entendu, mais il n'y eut pas de refus officiel. Lorsque la succession fut douteuse entre Blois et Montfort, ce ne fut pas une assemblée bretonne qui trancha la question, mais le Parlement. L'arrêt de la Cour des Pairs de 1379, le traité de 1380 mettent nettement en relief la souveraineté et le ressort du roi.

Les contrats de mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII d'abord, avec Louis XII ensuite, sont trop connus pour que nous les rappelions ici. Si nous avons insisté sur la période antérieure, c'est pour combattre la formule trop répandue plaçant la réunion de la Bretagne à la France à la date du mariage de Charles VIII. Il fit faire un pas sérieux à l'assimilation, mais

(1) Avec Alix de Bretagne, fille de Constance, fille de Conan IV.

(2) Certains auteurs bretons prétendent que le surnom de Mauclerc, ou inhabile, provient de cet hommage lige ; mais ce n'est en rien prouvé.

(3) Qui s'élevèrent surtout sous le règne de Louis XI.

(1) Formule française correspondant à *omisso medio*.

(2) Richemont (Arthur III) était connétable avant de devenir duc de Bretagne.

LA BRETAGNE EST FRANÇAISE



PIERRE DE DREUX, DUC DE BRETAGNE
dit PIERRE MAUCLERC

qui, en introduisant l'hermine dans les armes de Bretagne et en prêtant l'hommage-lige à Philippe-Auguste reconnut le premier, en 1213, la Suzeraineté du Roi de France sur le duché de Bretagne. (Reproduction, d'après une gravure du XVIII^e siècle, de la pierre tombale de Mauclerc, enterré à Saint-Yves de Braine.)

la Bretagne n'était pas auparavant un Etat souverain et indépendant de la couronne de France, comme l'Ecosse l'était vis-à-vis de l'Angleterre avant l'avènement de Jacques I^{er}. Quant à la date de 1453, marquant la conquête de la Bretagne par la France, elle n'existe que dans les manifestes élaborés au-delà des Vosges et destinés à faire l'éducation d'une population d'une crédulité invraisemblable.

L'étape définitive se place au contrat de 1532 entre François I^{er} et les Etats de Vannes, contrat synallagmatique, on peut l'admettre, et non pas acte unilatéral comme ceux qui concèdent les libertés du Languedoc. Sous ce régime, définitif en principe, tant que dura l'ancien droit, il ne faut pas exagérer l'autonomie bretonne comme on le fait généralement. Les membres de la très haute noblesse, les barons de Bretagne, ceux qui dominent les Etats, sont à peu près tous, sauf les Rohan pour Léon, étrangers à la Bretagne (1). Les Penthivèrre finissent par être des bâtards royaux, les Charost, barons d'Ancenis sont des seigneurs berrichons, les Condé ont des attaches royales qui dominent les attaches bretonnes, enfin le premier de tous les barons, le baron de Vitry, est de la maison de la Trémouille. Son titre pour être premier baron de Bretagne, le voici, c'est qu'un de ses ancêtres, commandant l'ar-

mée de Charles VIII a battu les troupes du duc François II à Saint-Aubin-du-Cormier en 1488. Si c'est un titre breton, il faut avouer que c'est le plus extraordinaire et le plus inattendu de tous. Quant aux droits financiers de la Bretagne, ne pas exagérer le don gratuit.

En dehors du don gratuit, comme pour le Languedoc, il y avait une quantité de droits que le roi percevait dans la province en dehors des Etats, notamment tout ce qui avait un caractère domanial. La tutelle administrative sur les entités inférieures n'était pas même une tutelle par échelons comme on le voit en Languedoc, elle relevait de l'intendant et même du conseil du roi. Enfin, si nous voulons parler du régionalisme linguistique, rappelons que du latin on passe au français, même avant l'ordonnance de Villers-Cotterets, qu'il y a des actes français, dans l'extrême Cornouaille longtemps avant Anne de Bretagne, que les inscriptions en celtique datent surtout du début du vingtième siècle et des cartes postales illustrées, que le quartier général des ducs était en plein pays gallot, en pleine langue d'oïl, surtout à Nantes, que la Haute-Bretagne, centre de gravité du duché avait absorbé un très nombreux élément de population normande, angevine ou mancelle, qui s'était réfugié là à la fin des guerres anglaises. Le régionalisme parlementaire breton d'autrefois a été fort indifférent à la linguistique.

Irénée LAMEIRE,

Professeur d'Histoire du Droit Public,
à la Faculté de Droit de Lyon.

(1) Parmi les terres non-baronnies, on peut citer Retz et ses rapports avec une famille parisienne d'origine florentine, puis avec les dauphinois Lesdiguières.

La grande Misère des Eglises Bretonnes

J'ai, ces derniers jours, reçu la visite d'un vénérable prêtre, M. l'abbé Le Cuziat, recteur de Loguivy-lès-Lannion.

— Si j'ai frappé à votre porte, me dit-il, c'est parce que saint Ivi, à mon humble sentiment, doit être le patron du tourisme breton, dont, m'a-t-on assuré, vous vous occupez. M. de la Borderie rapporte en ef-

fet qu'Ivi est le dernier saint venu de Bretagne en Armorique, vers l'an 685 ou 687.

« Il était originaire de l'île Lindisfarne, située sur la côte du Northumberland, appelée aujourd'hui *Holy Island*, qu'il quitta pour fuir les persécutions saxonnes.

Après une longue navigation, il arriva à l'embouchure du Guer, la rivière de Lan-

nion. Une ville puissante, Lexobie, élevait à cette époque ses murs, là où se trouve le village du Yaudet. Elle a été détruite par les Normands. Ivi décida de ne pas s'arrêter chez les Lexobiens. Tenté par un petit port naturel, situé au fond d'une anse de la rivière, précisément au-dessous du bourg actuel de Loguivy-lès-Lannion, il débarqua et fonda son pénit, autour duquel le village s'est développé.

« C'était, vous en jugerez, un vrai touriste, poursuivit M. Le Cuziat, un itinérant. Remontant le cours du Guer, il se fixa en fin d'une seconde étape à Loguivy-Plougras. Il était alors sur la lisière de la forêt centrale. Attiré par le mystère du grand désert sylvestre, il gagna la vallée du Blavet, et, au point où le fleuve tourne vers le sud, construisit le *pont d'Ivi*. Il quitta la Forêt pour créer un nouvel ermitage, à Saint-Ivi, où il mourut au seuil du VIII^e siècle.

« Hélas ! l'église de Loguivy-lès-Lannion tombe en ruines. La grande misère, évoquée par Maurice Barrès et dont souffrent depuis les lois de séparation et de dévolution la plupart des églises et chapelles de Bretagne, prend ici des proportions tragiques. Les murs se lézardent, si l'on n'y remédie la toiture s'écroulera quelque jour.

« L'administration des Beaux-Arts vient d'accorder une subvention sous l'expresse condition que la commune intéressée participe, dans des conditions déterminées, à

la dépense de réparation et d'entretien. La commune, hélas, est très pauvre. Malgré l'affection qu'elle porte à l'édifice où, depuis des siècles, ses ancêtres ont prié, elle ne pourra jamais fournir les fonds qu'on exige d'elle. C'est pourquoi je viens vous demander d'appeler sur ma petite paroisse l'attention de tous ceux qui aiment la Bretagne et qui écoutent votre voix. Il s'agit tout à la fois de sauver une maison de prières et de conserver un monument qui, s'il n'est pas aussi majestueux que certaines églises plus connues, plus fréquentées, mérite pourtant de ne pas être laissé à l'abandon, livré sans défense aux attaques du vent et de la pluie, dont les coups de bélier répétés sont si cruels pour les sanctuaires bretons.

« Toute obole, large ou modeste, sera accueillie avec reconnaissance et si les dons le permettent nous ferons également remettre en état la très curieuse fontaine obélisque, en granit poli, de la Renaissance, qui s'élève dans le cimetière. Elle est à sec depuis plus de trois quarts de siècle. Les conduits qui y amenaient l'eau sont obstrués ou détruits. »

J'ai transcrit fidèlement les paroles de M. le Recteur de Loguivy-Plougras. Tout commentaire les affaiblirait. Ceux de nos lecteurs qui voudront lui venir en aide pour sauver son église peuvent nous adresser leur obole que nous ferons parvenir.

HOEL.



L'ÉGLISE QUI MENACE RUINE : LOGUIVY-LÈS-LANNION

Photo N. D.



LA CÔTE SAUVAGE A QUIBERON EN 1884, PAR CHENARD-HUCHÉ.

LE PEINTRE CHÉNARD-HUCHÉ

N'oublions pas les absents, surtout quand ces absents nous honorent : Georges Chénard-Huché, que les Provençaux et, avec eux, pas mal de Parisiens, appellent le peintre de Sanary, est un Breton de Nantes, qui fit ses débuts de peintre en Bretagne.

Je le revois — j'hésite à ajouter : comme si c'était hier — sur la grève de Saint-Guénolé, chevalet sur le sable et palette au pouce gauche, ainsi que j'y ai vu depuis Maurice Courant, Gaston de Late- nay, Legouit-Gérard, Gaston La Touche, Jean-Julien Lemordant, et quelques autres. C'était en 1887 ou environ. Je n'étais pas gros alors : lui, guère plus. Depuis, il a pris quelque rondeur, qui ne dépare point le confort de son accueillant ermitage varois, et qui sied à son autorité d'artiste en renom : mais il a gardé la fraîcheur juvénile de son teint, de ses yeux et de ses idées.

Quoi que Chénard-Huché ne soit pas un

fauve (il est toute sagesse, s'il est toute spontanéité), son art n'est le produit d'aucune académie, d'aucun atelier, sinon le sien. Il s'est, dans la mesure où l'expression a du sens, fait tout seul. Fils d'un journaliste qui travailla surtout à Paris, il se sentait, à dix-huit ans, attiré par la littérature, et ne songeait aucunement à la peinture. Quiberon la lui révéla, en le révélant à lui-même. Il y était venu se rétablir d'une typhoïde. Ces convalescences, chez des êtres sensibles et fins, sont de vraies introductions à une vie nouvelle. La mer sauvage, la baie, les barques, les villages humbles sous l'ample ciel, tout lui parut si beau, qu'il n'eut plus qu'un désir : fixer cette beauté, et la fixer par les moyens les plus directs, des couleurs, des pinceaux, des toiles. Il courut s'en procurer. Une grand'mère, bonne fée, lui assura le supplément de pécune indispensable à ces dépenses somptuaires. Son père, à qui il avait envoyé ses premières œuvres pour justifier

LE PEINTRE CHÉNARD-HUCHÉ



LA BASTIDE AUX CYPRÈS (ENVIRONS DE SANARY).

une prolongation de séjour, lui dit : « Je n'y entends pas grand chose, mais des artistes de nos amis m'ont dit qu'il y avait là des promesses. Sois peintre, si c'est ton goût. Je ne te gênerai, ni ne t'aiderai. Dé-brouille-toi ».

Il s'est débrouillé.

La Bretagne avait été son initiateur. Il lui resta fidèle quelques années encore. Il l'est resté en esprit et le serait resté en fait, sans exclusivisme, si les circonstances s'y étaient mieux prêtées. Notre vie s'arrange sans nous. Heureux quand nous nous arrangeons d'elle ! Chénard peignit à Camaret — avant Cottet —, à Penmarc'h, où je fis sa connaissance, à Concarneau, à la pointe du Raz, à Ouessant, à Locmolé, sur les bords de l'Ellé quimperloise. A ces premières œuvres correspond un réalisme franc, sain, simple. Aucun encombrement de formules. Rien d'agressif ni de réticent. Ce jeune peintre sincère ne vise qu'à reproduire ce qu'il voit. Et comme ce qu'il voit l'émeut, son émotion transparaît sur sa toile. Comme il a des yeux pénétrants et délicats, sa peinture évite, sans effort, les brutalités du réalisme pontifiant. Le sien est pour ainsi dire verlainien :

Pas la couleur, rien que la nuance.

Les gris du paysage breton sont si nuancés ! Peindre gris, ce n'est pas nécessairement peindre terne.

Puis Paris, où il avait son domicile, lui offrit le pittoresque de ses vieilles rues, les quais de la Seine, et le maquis montmar-

trois. Montmartre : que de fois il en a reproduit la bohème de couleurs et de lignes, ennoblie, poétisée par la succession des heures et des saisons ! Montmartre, sa basilique, ses moulins, ses bicoques, Montmartre au soleil (le discret soleil parisien), sous la pluie, dans la brume, sous la neige. C'est le temps de l'impressionnisme, du virgulisme, du tachéisme : la ligne se fond, la forme se dissout, les volumes se réduisent à de tremblantes surfaces où papillotent toutes les couleurs du prisme. Chénard n'est pas réfractaire à ces nouveautés, qu'un séjour aux bords de l'Escaut belge et du Rhin hollandais, fleuves peuplés d'ombres lumineuses, lui rend encore plus séduisantes : mais c'est un artiste sans parti-pris, et les découvertes des confrères peuvent l'entraîner, non leurs abus.

Cependant la patrie de Mistral devait le prendre — et le renouveler. Il l'avait déjà chez lui, dans la personne de M^{me} Chénard-Huché, authentique arlésienne : le cas n'est pas unique, d'un Breton se mariant ainsi avec la Provence, et nos amis Quillivic et Chassé, pour n'en point citer d'autres, ont fait comme lui. Faut-il dire que sa tendresse conjugale ne s'étendit pas tout d'abord à « la terre des lauriers » ? Elle lui parut sèche, poudreuse, à la fois ensoleillée et décolorée. Telle il la peignit, sans tendresse. Puis, étant venu à Sanary, où l'attendait la villa maternelle, il fut touché de la grâce, rendit hommage à la violence des bleus, des violets, des verts (par exemple, celui des amandiers, aux premiers jours de printemps). Sa palette se fit outran-



LA BUTTE MONTMARTRE SOUS LA NEIGE EN 1905

BRETAGNE

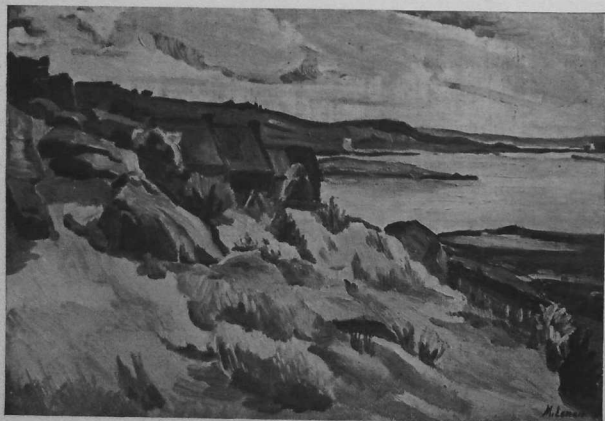
cière. Il ne comprenait pas encore très bien (c'est lui qui le dit). Il regardait avec des yeux d'impressionniste, « aimant ce qui jamais ne se verra deux fois », un pays qui a pour caractère essentiel la permanence des lignes architecturales. Telle avait été l'erreur de Cézanne, génie tourmenté, et l'intime contradiction de son art. Ce que Chénard a fini par saisir, et ce qu'il a rendu comme pas un, c'est la structure, grande, noble, sévère (ne nous attardons pas trop aux luxuriances côtières, qui sont adventices), de ces terrains au puissant relief, où les montagnes bornent l'horizon, ménageant d'admirables fonds de tableau, où de vieux villages sourcilieux se juchent sur un piédestal de vignes tordues, de pâles oliviers et de restanques en pierre sèche.

Un vrai artiste, quand il a trouvé ce qu'il cherchait, cherche encore : ce paysagiste peint aussi le nu avec succès, et certaines de ses figures d'homme annoncent un vigoureux portraitiste. Et puis, il a son violon d'Ingres, qui est un piano : sans technique musicale, comme autrefois sans technique picturale, il a réussi ce premier tour de force, de composer, et cet autre, de trouver un éditeur. Toujours imaginant, toujours créant, non dans la fièvre, mais

dans la paix, aimé, réputé, honoré (une de ses toiles est au Luxembourg), modeste et indépendant, prêt à admirer et sachant se défendre, enraciné, non pas lignifié, dans un pays où même un Breton perd son amertume, nous dirions qu'il est un heureux, si ce n'était tenter le sort, mais nous le pensons sans le dire. Auguste DUPONT.



LES BARQUES DE PORT NAVALO, PAR CHÉNARD-HUCHÉ
Photos Giraud, Toulon.



SALONS DES TUILERIES : MATHILDE LENOIR : LE CREC'H AU CLÉGUER (C-D.-N.)

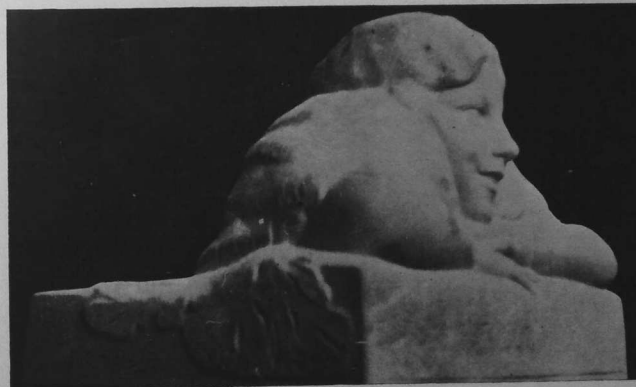
LA SCULPTURE BRETONNE AUX SALONS



ELIE LE GOFF. — GAUD (Médaille de bronze).



ARMEL BEAUFILS. — MISS STEVART (Etude)



ARMEL BEAUFILS. — MISS STEVART (Réalisation marbre blanc).

BRETAGNE



F. BAZIN. — LES BIGOUDENS, GROUPE CENTRAL (Médaille d'or).



RENÉ QUILLIVIC. — DEUX STATUES DE GRANIT POUR LE PONT DE PLOUGASTEL.

LA SCULPTURE BRETONNE AUX SALONS



PIERRE LE NOIR. — CHARLES LE GOFFIC.



Mlle LE TROCQUER.



LOUIS NICOT. — FEMME DE PONTIVY.



VIEILLE FEMME.



Composition de Géo Fourrier.

CHEZ AIMÉE LEGALL

Le local est modeste et n'a pas d'apparence ;
L'ombre de la chapelle y flotte obscurément ;
Mais on y pinte ferme autant qu'en lieu de France :
On y joue au trois-sept avec acharnement.

Et voici tout flambants les maîtres de l'auberge,
L'accorte cuisinière au grand coqueluchon,
Zéphyrine qui rit, longue comme une asperge,
Stanis, la jeune Aimée et le petit cochon.

Mais le meilleur de tout c'est la joyeuse hôtesse
Avec ses yeux rieurs et son teint coloré ;
La bonne grosse mère ! et quelle politesse
Quand d'aventure un gas s'est trop désaltéré !

CHEZ AIMÉE LEGALL

On le pousse en douceur du côté de la porte
Et sur les durs cailloux le voilà titubant ;
Il a beau s'excuser : Aimée est la plus forte.
Bah ! vous le reverrez pour sûr au soir tombant.

Au plafond reluisant pend un petit navire
Tout pareil à celui qu'on promène au pardon.
Il vire au moindre vent, bourlingue et semble dire,
« C'est la rade des bons enfants. Entrez-y donc. »

Au mur blanc des portraits, des estampes naïves ;
La Vierge sous les fleurs tient le Byrrh en-échec ;
L'Empereur de Russie et Monseigneur saint Yves
S'accordent à merveille avec le triple-sec.

Pourtant de la cuisine un bon vent nous arrive :
Les crêpes sur le feu chantent en blondissant ;
En son plat, la langouste est encor toute vive
Et le veau formidable a surgi menaçant.

Soudain, en grande pompe, apparaît la soupière,
Enfin ! Et par instants, dans la salle à côté,
On entend les maçons et les tailleurs de pierre
Assaisonner leurs choux d'une honnête gaieté.

L'un y va d'un vieux conte et l'autre d'un cantique,
Tous frappent sur leur verre et braillent sans merci ;
La patronne parfois leur donne la réplique ;
Assise au bout de table, elle s'en paye aussi.

Sur l'assistance alors court un souffle de crime :
Le prince rouge, Ahés, la mer... Ah ! quel tableau !
Et tandis que Keris s'écroule dans l'abîme,
On voit Mary Morgane étinceler sur l'eau.

Midi ! Diantre ! où manger ? la troupe est affamée.
Si c'est à Ploumanach que vous allez ainsi,
Bonnes gens, faites halte en passant chez Aimée !
Quand vous aurez diné vous me direz : merci.

Gabriel VICAIRE.

(Intéret)

Au Pays des Ajoncs, en préparation.



LE BOURG DE BRÉHAN-LOUDEAC OU FUT, EN 1484, FONDÉE LA PREMIÈRE IMPRIMERIE DE BRETAGNE
(Photo Waron)

L'ANCÊTRE DES LIVRES BRETONS

UNE recherche documentaire m'a récemment conduit à la Bibliothèque Nationale. Comme je consultais le catalogue des manuscrits et des incunables, je découvris tout à coup la référence suivante :

Res. Y. E. 1154 : « LES LOYS DES TRESPASSÉS, imprimé par Robin Fouquet et Jehan Crès, à Bréhan-Lodéac, le III^e jour de janvier mill III^e quatre vingts et quatre (in-4^e goth. 8 ff.) »

Je n'ignorais pas que Bréhan-Loudéac figure en tête de la liste des villes de Bretagne qui ont été les premières à posséder une imprimerie... Je savais également que les deux « maîtres » en l'art d'imprimer, Robin Fouquet et Jehan Crès, à la demande de Jehan de Rohan, seigneur du lieu et sire du Gué de l'Isle, s'étaient établis en la même année 1484, dans cette bourgade du Morbihan, qui compte aujourd'hui 2.500 habitants environ.

Ils avaient précédé de quelques mois l'établissement, à Rennes, « proche l'église Saint-Germain », de Pierre et Josse Bellesculée et celui, à Tréguier, d'un autre « maître », connu seulement par ses initiales, Ja. P., qui figurent sur les « Costumes de Bretagne ».

La Bretagne ne compta pas d'autres imprimeurs durant six années. En 1491, Robin Fouquet et Jehan Crès, ensemble ou séparément, montèrent un nouvel atelier et des presses dans une dépendance de l'abbaye de Lantenac, à quelques milles de Bréhan. L'année suivante, 1492, un nouvel établissement typographique s'ouvrit à Nantes, sous la direction d'Estienne Larchier. Entre temps, Jean Calvez avait remplacé à Tréguier le « maître » Ja. P.

La Bretagne n'a donc pas, entre toutes les provinces de France, été la dernière à donner droit d'hospitalité sur son territoire à « l'art des arts », à la « science des sciences », grâce auxquels, disait-on au xv^e siècle, « le trésor de la sagesse ne resterait plus désormais fermé et sortirait des ténèbres profondes pour illuminer le monde et le combler de richesses » ; mieux encore, en dehors de la région parisienne, elle a été la seule à posséder, avant l'an 1500, autant d'établissements typographiques.

Tous ces détails m'étaient revenus en mémoire en compulsant mon catalogue. Je disposais d'une heure. L'envie me prit de connaître cet ancêtre des livres bretons. Je demandais qu'il me fût communiqué.

Je ne l'obtins pas sans peine. Il me fallut montrer patte blanche ; prouver, avec pièces à l'appui, que j'avais quelques titres au droit de feuilleter. Encore, me prévint-on obligeamment que c'était par une faveur tout exceptionnelle, dont je devais apprécier le prix, qu'on le mettait sous mes yeux. Un garçon me conduisit aux places réservées. Quand il m'eut installé devant une table aux côtés garantis par des parois de verre, il me dit : « Voici le livre que vous avez demandé. » Et c'est sous sa surveillance étroite que j'en touchai et tournai les pages.

La surprise, à vrai dire, fut mon premier sentiment. Je pensais trouver un volume quelque peu fatigué, d'un format inclassable, aux feuilles prêtes à tomber en poussière, en tout cas brisées à leurs angles bas par un long service. J'avais en mains, au contraire, avec une reliure courante du xviii^e siècle, un livre admirablement con-

servé, d'une très belle et très nette impression gothique. Le papier était ferme, d'un blanc légèrement gris. Son format donnait l'aspect d'un in-8^e carré. Mais la direction de ses pontaux et de ses verges, la marque d'eau, nettement au fond, indiquaient bien l'in-4^e, pot ou tellière, légèrement rogné. Ce n'était pas là l'ineunable au texte compact, sans intervalles, sans capitales au commencement des divisions, sans ponctuation, que je m'étais figuré voir.

Cependant, des particularités m'apparurent après un examen plus sérieux. Je fis appel à mes modestes connaissances bibliographiques et je m'expliquai bien vite les causes de mon étonnement. Je n'avais pas, avant d'asseoir mon opinion préventive, suffisamment réfléchi à la date d'impression de l'ouvrage. Entre 1450, année probable de l'édition du plus ancien incunable typographique connu (la Bible

de Mayence, dite aussi Bible Mazarine), 1470, date de la première imprimerie établie à Paris, et 1484, de grands progrès avaient déjà été réalisés dans l'art de la composition. Les caractères fondus étaient devenus plus uniformes et moins grossiers. Les titres avaient commencé d'apparaître sur une feuille séparée. La ponctuation était respectée et signalée. Les lignes se suivaient moins compactes et plus éclairées. Les marges, plus larges, facilitaient les annotations, les ornements, les enluminures. Enfin, à l'imitation des manuscrits, les colophons indiquaient la date d'impression et le nom de l'imprimeur.

Ces dates et ces noms figurent dans la formule habituelle des colophons : *cy finist le* à la dernière feuille de chacun des opuscules qui se suivent dans le volume : *Les Loys des Trespasés*, *l'Oraison du P. de Nesson*, *le Trespasement de Notre-Dame*, *le Songe de la Pucelle*, *le Bréviaire des Nobles*, *le Mirouer de l'Amé Pêcheresse*, *la Patience de Grisélidis*, œuvres, pour la plupart, de Jehan de Meugn, imprimées toutes par les deux Maîtres Robin Fouquet et Jehan Crès à Bréhan-Loudéac. Le

**Et font les loys des trespassez avecques
Le pelerinage Maistre Jehan de meugn.**

**Jeux ait lame des trespassez
D Car des biens quilz ont amassez
Dont ilz novent oncques assez
Ont ilz toute leur part eue
Et nous tous qui amasserons
Si tost com nous trespaserons
La part que nous en laisserons
Celle aurons nous toute perdue**

**Or vueil pour vous bien conforter
Voz euers femondre et enhorter
De vous en voulez riens porter
Faites voz fardaux maintenant
Voz corps si comme vous devez
Vaistez/chauciez/mangez/beuez
Et puis que plus nen retenez
Donnez pour dieu le remenant**

**Car des biens que vous lesserez
Si tost com vous trespaserez
Tant seulement emporterez
Des aulmoufnes le guerdon
Or donnez donc si largement**



a. l.

LA PREMIÈRE PAGE DE « LES LOYS DES TRESPASSÉS » IMPRIMÉ À BRÉHAN-LOUDEAC EN 1484, PAR ROBIN FOUQUET ET JEAN CRÈS

Doctrinal des Nouvelles Mariées, imprimé à Lantenac, le V^e jour d'octobre mil quatre cens quatre vingx XI, et *La très-célébrable, digne de mémoire, et victorieuse prinse de la Cité de Grenade en 1492* (in-4^e goth. de deux feuilles sans lieu ni date), sorti des presses de Jehan Crès seul, complètent ce vénérable ancêtre des livres bretons.

Les premières pièces sont en strophes ceto-syllabiques de huit vers, qui rappellent par leur facture la seconde partie du *Roman de la Rose*. *La Patience de Grisildis* est en prose. Et là, cependant un peu moins compact, se retrouve l'aspect des premiers incunables. Le titre de la *Très Célébrable Digne de Mémoire, Et Victorieuse Prinse de la Cité de Grenade* est accompagné d'un dessin gravé sur bois, anonyme, mais assez dans la manière de Guillaume Le Roy, qui, de 1485 à 1500, travailla spécialement pour les libraires de Paris et de Lyon, dessina leurs marques où figurent presque toujours l'acanthe, la torsade et l'entrelac.

A la fin du *Doctrinal des Nouvelles Mariées* se trouve la marque de Jehan Crès : une étoile, une coquille et un poisson, la même que celle qu'il employait à Bréhan, conjointement avec son associé d'alors, Robin Fouquet.

Entre 1484 et 1499, bien d'autres ouvrages sont sortis des presses bretonnes. Vingt et un d'entre eux sont actuellement connus. Nous ne saurions les décrire tous. Voici seulement les principaux : « LE LIVRE NOME LA VIE JESUS-CHRIST auquel est comprise la création d'Adam, d'Eve et du monde jusques à la Passion et Résurrection, la vie Notre-Dame, la vie S. Jehan Bapiste, la vie de Judas, et plusieurs autres beaux hystoires... Imprimé par... le dernier jour d'April (1485). Deo gratias. Robin Fouquet.

LE SECRET DES SECRETS ARISTOTE qui enseigne à cognoistre la complexion des hommes et des fames (sic)... Robin Fouquet et Jehan Crès.

COUSTUMES ET CONSTITUTIONS LE

au iour duz festmeuz et en suyr helle pacience et gstante que a paine me semble euitable et possiblem. is aussi les liseurs & les ohas a en suyr & gsiderer a moins la gstance dicelle fame q ce qle souffrit po' son mortel mary facent et rendent a dieu le quel come dit saint iaques l'apoustre. Ne tempte nul mais apprene et nous souffre maintes fois et tresgeusement ygnie non pas quel ne cognoisse nostre couraige & intencion. avant que foions ne mesmemet pour ce que nagement cler et euident cognoissions et veons nostre fragilité et humanité. Et en espécial est ce escript aux gstantz hommes Et il est aulcun que pour nostre createur et redempteur ihesu crist seuffre et endure pacienment ces choses que souffrit pour son mary mortel ceste famelecte.

Et finist la pacience greisildis impime par Robin Fouquet & Jehan crès a brehan l'odeac soubz noble & puissant seigneur Jehan de rohan seigneur du que de lifle le xviii^e iour de ianvier lan mil iii^e. quatre vingz et quatre.

Robin Fouquet.



LA DERNIÈRE PAGE DE « LA PACIENCE DE GRISILDIS » AVEC LE COLOPHON DE ROBIN FOUQUET ET JEAN CRÈS DE BRÉHAN LOUDÉAC

BRETAGNE imprimées et faictes à la requeste et despens de Jehan Hus, l'an de grâce mill III^e III^e vingt III^e (1485), le XXVI^e jor de mars devant Pasques. Régnant très-haut et très-excellent prince François par la grâce de Dieu, duc de Bretagne, comte de Montfort, de Richemond, d'Estampes et de Vertus. A esté parachevé d'imprimer ce présent eulame de costumes correctées, et meurement visitées par maistre Nicolas Dalier, maistre Guillaume Racine et Thomas du Tertre advocoz.

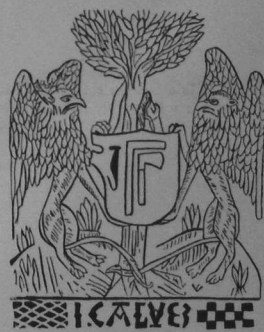
Avecques les constitutions, établissement et ordonnances faictes en parlement de Bretagne es temps passés et jusques à ce jour pareillement visitées et correctées par Jacques Bouchart, greffier de par-

ment, et par maistre Allain Bouchart par l'industrie et ouvrage de maistres Pierre Bellesculée et Josses. Et fut en la ville de Rennes près l'Eglise de S. Germain. Ce soit à la louange de la Trinité. (Petit in-8^e goth., 252 feuillets non chiffrés, etc...)

Après la souscription se voit la marque des imprimeurs. Elle est assez curieuse et assez difficile à expliquer : « sur un fond de sable se détachent en pointe : une croix archiépiscopale d'argent à branches inégales et, en abîme, un cercle et deux triangles inégaux, entrelacés dans l'intérieur de ce cercle. » (1).

La tradition assure que le Duc François II fit surveiller de très près l'impression de cette édition des *Costumes* qui porte au verso du premier feuillet les armes pleines de Bretagne, avant le mariage de la Duchesse Anne. Il n'y a pas de pièce liminaire et le texte débute au second feuillet du premier cahier, par ces mots : « Celx qui veulent vivre honnestement. » Les *Costumes de Bretagne* ont été éga-

de l'a, b, c, d... lequel a été construit, compilé (compilé) et intitulé par maistre Aufret Quoatquevrant en son temps chanoine



MARQUE DE CALVEZ DE LANTREGUER

de Tréguier, recteur de Ploarin (Plourin), près Morlaix... et imprimé en la cité de Lantreguer par Jehan Calvez le V^e Novembre de l'an mil III^e III^e vingts et dix-neuf (in-folio goth. à deux colonnes).

Le *Catholicon* était une sorte d'encyclopédie théologique à l'usage du peuple. Ce livre dénote une science étendue chez ses

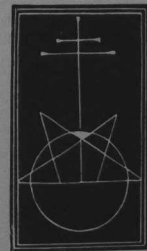


MARQUE DE ROBIN DE FOUQUET ET JEHAN CRÈS DE BRÉHAND-LOUDÉAC.

lement imprimées en juillet 1485 par Robin Fouquet et Jehan Crès ; puis, sous le titre de *COUSTUMES DE BRETAGNE. ETABLISSEMENT DE BRETAGNE corrigées et ajustées dans plusieurs lieux et bons exemplaires, en la cité de Lantreguer par Ja. P. le III^e jor de july, l'an de grâce mil III^e III^eXXV et V (1485).*

Le plus célèbre des incunables bretons sortis de l'imprimerie de Tréguier, c'est le *CATHOLICON* en trois langaiges savoir en breton, en françoys et latin, selon l'ordre

(1) Dom François Plaine. *Essai Historique sur les Origines et les Vicissitudes de l'Imprimerie en Bretagne*. Revue de Bretagne et de Vendée 1875.



MARQUE DE PIERRE ET JOSEPH BELLESFULÉE DE RENNES

auteurs. Il rendit d'éminents services au clergé des campagnes armoricaines et son impression consacra la renommée du

BRETAGNE

Maître Calvez, dont le nom, en langue bretonne, signifie charpentier, ce qui explique la hache et les instruments dessinés dans l'écusson central.

Estienne Larchier de Nantes a surtout été l'imprimeur des *Heures à l'usage de Nantes* (achevées le XXVII^e jour de janv. mil III^e MIII^e et XVIII^e (1499) et du célèbre roman de Jehan Meschinot : *Les Lunettes des Princes*. Ici, le colophon est placé en tête de l'ouvrage : « Cy comence le livre appelé les lunettes des Princes avec aucunes ballades sur plusieurs matières composées par feu Jehan Meschinot, seigneur de Mortières, escuyer en son vivant, principal maître d'hostel de la duchesse de Bretagne à présent royne de France. Imprimé à Nantes le XV^e jour d'avril en l'an mil CCCC III vingt et XII par Estienne Larchier, imprimeur et libraire, à présent demeurant en la rue des Carmes, près les changes. »

Cet ouvrage satirique obtint, au début du XVI^e siècle, une immense réputation.

Il n'est pas possible d'indiquer la valeur, même approximativement, des *Loys des Trespasés* et des opuscules qui suivent. On ne saurait coter une pièce unique à la Bourse des Livres. Peut-être à l'Hôtel Drouot dépasserait-elle la somme de un million 242.000 francs, qui représente le prix d'un premier folio de Shakespeare, daté de 1623, et qui fut, dernièrement, acquis à Londres, par un riche Américain.

Réjouissons-nous en pensant que c'est du cœur de la Bretagne qu'un pareil trésor est sorti. Songeons pourtant qu'il n'est pas le seul incunable rare conservé à la Nationale. Nous nous rendons compte alors, sans pouvoir l'estimer, de la fortune fabuleuse qui repose sur les rayons de l'ancienne Bibliothèque des Rois de France.

Job LE BIHAN.

La trescelebrable digne de memoire et victorieuse prinse de la cite de Grenade



TITRE ET ILLUSTRATION (GRAVURE SUR BOIS) DE LA TRÈS CÉLÉBRABLE DIGNE ET MÉMOIRE ET VICTORIEUSE PRINSE DE LA CITÉ DE GRENADE (1492).

LE JEU DU PAPEGAUT

Un récent roman de M. René Bazin a pour titre *Le Roi des Archers*. Il se déroule dans la région de la Flandre Française, où Roubaix et Tourcoing groupent une nombreuse et laborieuse population ouvrière, parmi laquelle sont demeurés maints vieux usages. L'un des plus curieux est la survivance des compagnies de tireurs à l'arc, qui s'exercent encore à planter une flèche au cœur d'un oiseau de bois, placé au sommet d'un poteau. L'archer qui l'abat est proclamé roi.

Ces jeux de l'arc, de l'arbalète et, plus tard, de l'arquebuse étaient très répandus en Bretagne jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Ceux qui y participaient se nommaient des *chevaliers du papegaut*. Cette appellation vient du vieux mot *papegai*, qui signifiait alors perroquet. Le mot se modifia par l'usage en celui de *papegault* ou *papegaut*, pour désigner un oiseau décapé dans du bois, qu'on plaçait dans un arbre ou au faite d'une perche, afin qu'il servit de but aux chevaliers ou compagnons du jeu.

Un certain nombre de villes seulement jouissaient en Bretagne du droit de tirer le papegaut. Des privilèges étaient attachés à ces droits dont bénéficiait précisément celui qui, chaque année, à l'issue du « tir », était proclamé roi. Cette royauté, avec ses droits et ses avantages, durait ordinairement d'un abatage à l'autre, c'est-à-dire une année entière. L'abatteur conservait, sa vie durant, le droit de se parer du titre d'ancien roi.

Le roi du papegaut était affranchi des « tailles, aides, dons, emprunts, guets et arrières guets, gardes de portes, et de tous autres subsides personnels », enfin, et ce n'était pas la moindre des exemptions, il était exonéré de l'impôt sur une certaine quantité de tonneaux de vins.

Des documents dignes de foi permettent d'assurer que le jeu du papegaut existait bien avant le XV^e siècle. Il semble cependant que sa réglementation et surtout l'accord des privilèges dont il bénéficia longtemps datent du duc Jean V. C'est lui, en effet, qui après avoir créé la milice roturière des *Bons Corps*, à charge, par chaque paroisse, « selon son importance, de fournir et équiper un ou plusieurs hommes des

plus robustes » (1), prescrivit l'exercice du tir à l'arc ou, plutôt, à « l'arbalèstre ».

A son origine, on le voit, le jeu du papegaut n'était pas seulement une réjouissance publique. C'était, à proprement parler, un concours de tir, couronnant de longs exercices préparatoires, afin de former des tireurs habiles qui, en cas de danger, auraient pu opposer une première résistance à des ennemis assiégeants.

Le tir du papegaut s'entourait d'un imposant cérémonial qui ne variait que fort peu d'une ville à l'autre.

Le procureur du Roi ou, à son défaut, le sénéchal, accompagné du syndic de la ville ayant son greffier pour adjoint, précédés d'un huissier audencier et de héralds requis par le dernier abatteur, se transportaient chez celui-ci, qui leur remettait l'oiseau ou *joyau*, monté sur une gaulle de fer et destiné au nouveau concours. Solennellement, le roi et ses vassaux, suivis des archers ou arquebusiers, se rendaient à l'église pour y entendre la messe. Après la cérémonie, le roi sortant offrait aux personnalités de la ville un dîner, à l'issue duquel tout le monde se rendait, au son des tambours, à la place de la « butte », « lieu ordinaire de monter et d'attacher le papegaut ».

A ce moment, le menuisier qui avait « formé l'oiseau », levait la main, jurait et affirmait par serment que celui-ci avait été loyalement fait. L'ancien roi et les archers désignés constataient le bien fondé de la déclaration du menuisier, le sénéchal donnait l'ordre au greffier qui l'exécutait de monter et de mettre en place le papegaut.

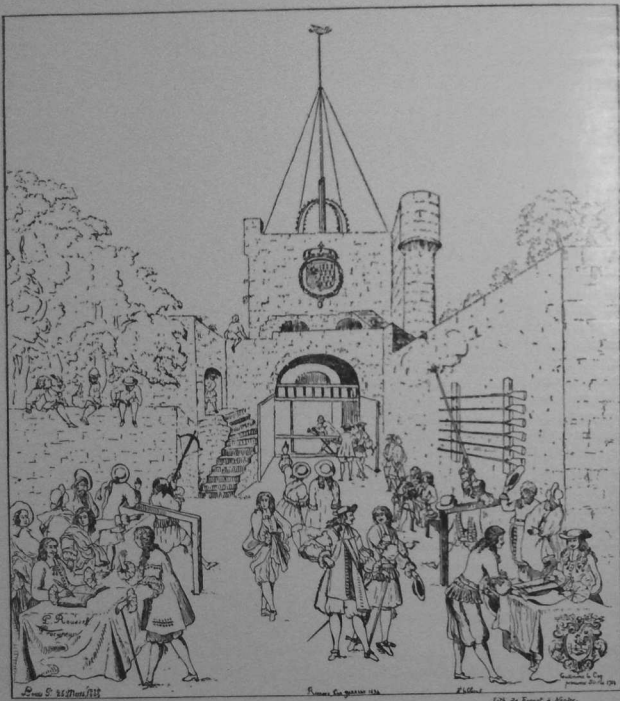
Le tir commençait alors sans aucun ordre, « comme au pillage » pendant une heure. C'était une sorte de baptême du feu qui avait pour but moins de descendre le papegaut que de mettre en joie la foule. Mais si, par hasard, le papegaut tombait, le menuisier qui s'y était engagé personnellement par avance en plaçant un nouveau.

(1) J. Trévédy : *Les Papegauts de Bretagne*, Mémoires de l'Association Bretonne (1891).

BRETAGNE

Les chevaliers du papegaut étaient nombreux dans certaines villes. Les compagnies, en principe, étaient ouvertes à toutes les personnes honorables, quelle que soit leur situation. Il n'était pas rare de voir un

assez sévères pour l'inscription au rôle qui, signé par le sénéchal et le procureur du roi, afin d'éviter la fraude, était déposé aux archives de la ville, pour n'être communiqué à qui de droit que huit jours



LE JEU DU PAPEGAUT A NANTES
(D'après une ancienne gravure trouvée dans les Archives de la Mairie)

cordonnier être, comme roi, remplacé par un noble, un magistrat, un bourgeois auxquels succédait un forgeron ou un cabaretier. Seuls, les cordiers et les barattiers, descendants présumés des caquins ou lépreux bas-bretons n'étaient pas admis à la barre du papegaut.

Les règlements exigeaient des garanties

seulement avant que « l'oiseau soit mis à l'arbre ».

Au début du quinzième siècle, l'arme à corde, arc ou arbalète, fut remplacée par l'arme à feu ou arquebuse. Cette substitution ne se fit pas en un jour et, pendant longtemps, les tireurs du papegaut restèrent armés qui, de l'arquebuse, qui de

LE JEU DU PAPEGAUT

l'arbalète, qui même de l'arc. Il n'y avait pas pour cela trois rois, puisqu'il n'y avait qu'un seul papegaut. Les arquebusiers, les arbalétriers, les archers le tiraient séparément les uns après les autres. Dans la gravure qui illustre cet article et qui représente le tir à Nantes, en 1694, deux tireurs visent en même temps : à droite, un bourgeois élégant est armé d'une arme à feu, à gauche, un ouvrier dresse une arbalète. Les prix étaient gradués de façon à encourager l'usage des armes perfectionnées.

L'heure du tir général écoulée, le greffier dressait son procès-verbal et le cortège reconduisait à sa demeure le roi et dernier abatteur du papegaut.

Le lendemain, ou au jour indiqué par le sénéchal, sous la surveillance du roi et des anciens rois, commençait le tir « au rondan et dans l'ordre des inscriptions », ceci en exécution de l'arrêt du parlement de Bretagne, en date du 31 mars 1566.

Le tir, devant des centaines de curieux, se prolongeait souvent pendant plusieurs jours. Il fallait en effet que l'oiseau, fortement charpenté, fut abattu tout entier. Les flèches ou les balles pouvaient lui enlever la tête, la queue, les ailes, tant qu'il demeurait un débris, le papegaut n'était pas « mort ». En certains lieux, notamment à Carhaix, le tireur dont la balle ou la flèche avait « enlevé le premier morceau de joyau » recevait le titre de *connetable*. Mais le vrai abatteur, qui devenait roi, était celui qui faisait *gaule nette*.

La joyeuse nouvelle de l'oiseau abattu se répandait bien vite dans la ville. On courait chercher le conseiller au présidial, le sénéchal, le syndic, les autorités, le procureur du roi, le greffier, l'huissier, les hérauts. Le cortège se formait. Les tambours ouvraient la marche, suivis des hérauts de ville, armés de pertuisanes et revêtus de « casques en satin blanc doublés de bleu, semées d'hermines avec l'écusson de la ville brodé devant et derrière ».

Quand le cortège arrivait au pied de la butte, le triomphateur se présentait au conseiller. Il déclinaît ses noms et qualités, levait la main droite pour faire le serment requis, jurer et affirmer avoir abattu le papegaut « à balle seule, sans avoir mis dans son fusil ny poste ny barre d'acier ou de fer et avoir mis la gaule nette loya-

lement et sans fraude, duquel serment il requérait acte luy être décerné et luy valloir et servir ainsi que il apartiendra ».

Le greffier donnait main levée du papegaut au nouveau roi qui, dès lors, pouvait « jouir et disposer des droits et émoluments à luy attribués pour raison du dit abatement ».

Généralement, le tir avait lieu dans le mois de mai. Le jour de la Fête-Dieu, le nouveau roi se montrait dans tout son éclat à la tête des arbalétriers de la ville, marchant, comme le voulait le premier règlement du papegaut de Saint-Brieuc « en bataille, pour assister le saint sacrement, qu'ils avaient promis et juré de conserver et de défendre au péril de leur vie ».

Les privilèges et exemptions dont bénéficiaient les rois du papegaut furent, plus tard, l'occasion de procès soulevés par les fermiers des « devoirs », autrement dit des impositions portant sur la circulation et la vente au détail des boissons. Henri IV trouva que les émoluments des papegauts de Bretagne représentaient une somme relativement considérable, il résolut de s'en emparer. Par un édit de février 1605, il supprima le tir du papegaut, comme inutile et dangereux et incorpora au domaine royal les privilèges et exemptions des abatteurs. Le Parlement s'opposa à l'exécution de l'édit. Le roi comprit l'arbitraire de sa décision et « interpréta » son édit, par une déclaration qui supprimait seulement les papegauts à l'arc et à l'arbalète et confirmait ceux à l'arquebuse. A vrai dire, l'arc et l'arbalète avaient été définitivement réformés par un édit de 1598, qui prescrivait à tous les archers d'avoir chez eux une bonne arquebuse.

Ce fut encore la question d'argent qui amena, en 1770, à la demande, cette fois des Etats de Bretagne siégeant à Saint-Brieuc, la suppression définitive des papegauts et le transfert de leurs émoluments aux hôpitaux généraux, à la charge par eux de recevoir les enfants trouvés.

Seule, la ville de Saint-Malo conserva son papegaut, en invoquant la nécessité d'avoir « une compagnie chargée de la garde de la ville et qui ne saurait être trop exercée au maniement des armes à feu, ni trop encouragée à avoir des fusils prêts au premier signal ».

Jean SANNIER.



II

SOUDAIN — il y avait plusieurs heures, à coup sûr, que nous marchions — je vois se dresser à ma droite un rocher pointu, un calvaire, dont les silhouettes caractéristiques me sont familières. La venelle où nous sommes fait un coude, puis bifurque.

Je ne vois plus devant moi briller la lanterne. J'appelle. J'écoute... Pas de réponse... Mon guide a disparu.

Mais... ce mur de granit couronné de verdure... Ce gros orme... Cette porte claire à ferrures noires... Non, je ne rêve pas !... Je suis devant « Ker-Yvonnec », devant ma propre maison !

J'ouvre ma porte, que le vent referme avec violence derrière moi. J'entre dans mon vestibule.

Je monte mon escalier... Ma lampe est là, mourante, auprès de mes papiers éparés.

Je regarde la pendule. Elle marque trois heures et demie.

Ainsi, cette... force sinistre a duré plus de trois heures ! Plus de trois heures durant, en pleine nuit de tempête, j'ai été promené en une fantaisie rattachée à travers l'île, par un mauvais plaisant qui, finalement, m'a reconduit chez moi ! Oh ! ce misérable — quelque jeune homme déguisé, sans doute, car son allure n'était point celle d'un vieillard — je le ferais rechercher ! Tout à l'heure, au jour, j'irais chez le maire, je préviendrais les gendarmes. On ouvrirait une enquête. On retrouverait cet individu, bien que je n'en puisse donner qu'un signalement peu précis. Et il serait puni. Il serait condamné. Une telle action, cela méritait la prison !...

En attendant, recru de fatigue, je me jetai sur mon lit, sans avoir pris le temps de me dévêtir, et je m'endormis.

Ce fut ma bonne Pétrine qui m'éveilla.

— Monsieur me pardonnera... Mais il est près

(*) Lire le numéro 85 de *Bretagne*.

L'HOMME AU TARTAN GRIS

Oui, cette taille de géant, ces fortes mains décharnées... Cette barbe ronde et blanche... Mon guide nocturne, le fantastique vieillard à la lanterne, avait cette taille. Il avait ces mains, cette barbe...

Mon front soudain se mouilla de sueur, mon cœur se mit à battre fortement. Je sentais venir

— Sorti ?...

— Oui. Tenez, voilà son manteau, tout imbibé. Le temps qu'il faisait, monsieur ! Avez-vous entendu le temps qu'il faisait ? Le pauvre monsieur a voulu sortir quand même. Il aimait ça, aller se promener jusqu'à la pointe de l'île, par gros temps. « C'est beau, la tempête ! » qu'il disait.



le vertige... Je balbutiai quelques paroles banales à l'adresse de la fille du défunt et, sans oser regarder à nouveau le cadavre à la face circuse, couché sur son lit de parade, je sortis de la chambre, je descendis l'escalier en m'appuyant de tout mon poids à la rampe.

Dans le vestibule, la bonne secouait un tartan gris, trempé d'eau.

Je restai cloué sur la dernière marche.

Aucun doute ne m'était plus permis. L'homme de cette nuit, l'homme au tartan gris, c'était le docteur Ferréol !

La bonne ne chercha point à ma pâleur d'autre cause que mon émotion et crut devoir compatir, en proferant devant moi les mots qu'elle avait sur les lèvres :

— Pauvre monsieur ! Mourir comme ça, si vite !... Quand on pense qu'il était encore sorti hier au soir !

Mais, le soir, monsieur, la nuit, aller voir la tempête la nuit ! A son âge ! Soixante-quinze ans passés qu'il comptait, savez-vous ?

Je demeurais immobile, frissonnant, adossé au pilastre de chêne.

La bonne continuait de parler. J'eus enfin la force de poser une question :

— Et... à quelle heure est-il rentré ?

— On ne sait point. Il était sorti sans rien dire.

Mademoiselle était en haut, couchée. Personne ne l'a entendu, ni partir, ni rentrer. Il est tombé comme il revenait, juste où vous voilà, monsieur, sur la première marche de cet escalier. C'est moi qui l'ai ramassé, au petit jour, déjà tout raide, au point qu'on a eu grand-peine à le mettre tel que vous l'avez vu, dans son bel habit de marin, après que les voisins l'ont monté dans sa chambre. Ils sont venus quatre. C'est qu'il était grand et lourd, le pauvre monsieur !

BRETAGNE

Je regagnai mon logis, les jambes brisées, la fièvre aux tempes.

Quelle aventure! Quel drame, et quel dénoûment!

L'homme qui, cette nuit, en pleine tempête, était venu m'appeler, moi, médecin, soi-disant au chevet d'un malade, c'était mon vieux confrère, le docteur Ferréol...

Je crus comprendre dans quel dessein. Il avait voulu, en me faisant accomplir cette interminable course à travers pluie et vent, me donner une leçon de conscience professionnelle, m'enseigner que métier de médecin n'est pas métier de poète. Telle était la réponse de celui qu'on tenait dans l'île pour un « vieux original » à l'envoi de mon livre de vers *Rimes sans raison*. Au jeune homme nourri d'illusions que je lui semblais être, il avait voulu, avec toute la rudesse de son caractère, apprendre la réalité de ces mots : dévouement, oubli de soi, abnégation — consigne formelle du médecin... Ah! la douceur de rimer, sous l'abat-jour de la lampe, tandis que la tempête est déchaînée au dehors!... « Il y a un malade qui vous réclame... Il va mourir... Vous êtes médecin... Venez! » — Le mourant, c'était lui, le docteur Ferréol... Il était mort.

Telle fut ma première pensée, telles furent mes premières réflexions.

Et puis je discutai avec moi-même. Je me livrai à des conjectures et à des calculs. Je me dis : il est radicalement impossible qu'un homme de l'âge du docteur Ferréol — soixante-quinze ans passés — ait pu fournir, trois heures durant, l'effort physique que nous avons fourni. Le vieux docteur est sorti après son dîner, soit, mais il n'a dû faire qu'une courte promenade et n'est point rentré tard dans la soirée!... Ma pendule marquait trois heures et demie quand je suis arrivé chez moi. Si mon guide avait été le docteur Ferréol, il n'aurait pu réintégrer sa propre maison qu'au moins un quart d'heure plus tard. Or l'a trouvé mort au jour, c'est-à-dire vers six heures et demie. Or, son corps était déjà raide, ce qui ferait supposer que le décès remontait à six ou huit heures environ et que, par conséquent... le docteur Ferréol était déjà mort au moment où, vers minuit, j'avais été appelé...

Mais alors?... L'homme au tartan gris?... Ce vieillard à la barbe ronde et blanche, qui semblait voler par les sentiers rocailleux de l'île?...

Était-ce point... était-ce autre chose que l'âme du vieux docteur sous l'apparence de son corps mortel?

Mon imagination de poète s'empara de cette nouvelle hypothèse, tant et si bien qu'elle finit par le changer en une espèce de certitude.

Je perdis le sommeil et l'appétit. Je fus lâche.

Je n'entrepris aucune enquête. J'aurais pu questionner la bonne du docteur Ferréol, lui demander, par exemple, si les boîtes que portait son maître témoignaient d'une course prolongée, s'il y avait dans la maison une lanterne... que sais-je? J'aurais pu revoir la fille de mon vieux confrère pour mieux connaître d'elle les habitudes de son père, savoir ce qu'elle pensait elle-même des circonstances mystérieuses de cette mort... Je ne fis rien de tout cela. Je m'ancrai peu à peu dans la tête l'idée que je ne m'acclimaterais jamais à Bréchin. J'écrivis à un de mes amis pour lui proposer de permuter avec moi.

Quelques semaines plus tard, je m'installais dans ma Bourgogne natale.

Depuis, des années se sont écoulées. J'ai vieilli. J'ai marié. J'ai fait la guerre, toute la guerre, à Verdun, dans la Somme. Il y a longtemps que j'ai jeté au feu le manuscrit — inachevé — de ma pièce *Amour vainqueur*. C'est la vie qui a triomphé de mes poétiques illusions. J'ai pris goût à mon métier de médecin. Je suis devenu, je l'ai dit, un « praticien éminent », un « maître ». J'ai gagné honneurs et argent.

Mais, le croiriez-vous? Il y a une question qui me hante encore, parfois, une question que je me pose toujours et que, sans doute, je ne résoudre jamais :

« A quelle heure le vieux docteur Ferréol est-il mort, dans la nuit de la Saint-Martin? »

Pierre LABOÛÉ.

(Illustrations de Louis Garin.)



LES LIVRES

Mes Entretiens avec Foch, par Charles Le Goffic (Spes). — Les Loups sur la Lande, par Mathilde ALANIC (Ernest Flammarion). — Bretagne, par Camille LE MERCIER d'ERM (V. Rasmussen). — La Bretagne Pittoresque, par O.-L. AUBERT. — Les Conteurs de Bretagne, (P. Duval). — Les Bibliophiles bretons : D'un Vieux Monde, par Jean DES COGNETS, illustré par MALO RENAUD. — Jeanne Malivel et son Œuvre, préfacé par Maurice DENIS.

Le Maréchal Foch, sans oublier ses « racines » pyrénéennes, avait fait, doublement pourrait-on dire, son pays d'adoption de la Bretagne. Il s'était marié à Mlle Bienvenu, une jeune orpheline de Saint-Brieuc, dont le grand-père, M. Rochard, avocat distingué, comptait des collatéraux morlaisiens, puis, alors qu'il n'était encore que chef de bataillon, il avait acheté la jolie propriété de Trofeunteunou, près de Ploujean.

Ces détails, suivis de beaucoup d'autres, se



LE MARÉCHAL FOCH AU MILIEU DE SES PETITS-ENFANTS À TROFEUNTEUNOU

Photo Agence Trampus.

trouvent dans *Mes entretiens avec Foch*, que Charles Le Goffic a réunis en un volume, paru aux Editions Spes, quelques jours après la mort du Maréchal.

Si le *Memorial de Foch* de M. Raymond Recouly a suscité quelque émotion dans les milieux politiques et diplomatiques, les propos recueillis par notre collaborateur ne sont pas de ceux qui risquent de mettre le feu aux poudres ou aux foudres des polémistes. Cela n'infère point qu'il s'agisse en la circonstance de récits anodins, agréables à lire comme tout ce qu'écrit Charles Le Goffic, et prometteurs de révélations sensationnelles, qui s'arrêtent net au moment précis

où ils risquent de devenir indiscrets ou d'appeler la réfutation.

Ces entretiens sont au nombre de six. Ils sont complétés par un septième avec le général Weygand — sa propriété de Coatmour (le bois d'amour) dépend aussi de Ploujean — et même par un huitième en appendice, « où l'interviewer, dit M. A. Dupouy, n'est plus qu'une fillette qui prend de l'air et des bains, mais qui, le hasar aidant, est bien contente de faire une manière d'entrée dans l'histoire en causant avec un maréchal de France ».

Les légendes sont peut-être un peu bousculées dans ces entretiens, mais la clarté des mises au point sert mieux la vérité que les brumes. Charles Le Goffic, d'ailleurs, n'a pas, ici, exposé ou défendu les théories ou les conceptions du Maréchal Foch, sur telle ou telle question primordiale de la conduite de la guerre ou de la conduite de la paix. Il n'a pas essayé de faire œuvre d'historien, comme dans ses précédents volumes : *Diznude* et les *Marais de Saint-Gond*. Cependant, les notes consacrées à l'occupation de la Rhur et aux garanties de sécurité, aux causes du malaise actuel, aux arrangements avec l'Angleterre, demeurent toujours d'une brûlante actualité et montrent combien le génie de Foch était prophétique et sûr. Plusieurs de ces pages sont complétées par des phrases écrites de la main même du maréchal. Nous y apprenons, entre autres, que l'article intitulé *Un crime contre la Patrie*, paru dans la *Revue de France*, sous la signature « Trois Etoiles », qui, en 1927, préoccupa toute la presse, était l'œuvre du grand soldat, lequel assurait n'être pas l'ennemi « du rapprochement avec l'Allemagne, mais de cette idéologie pacifiste, qui lui semblait la plus propre à nous priver des bénéfices de la paix en nous en retirant les garanties ».

Mes Entretiens avec Foch nous font plus connaître l'homme que le soldat. C'est surtout son âme magnifique qu'ils nous révèlent, en nous montrant « sa formation, son caractère, ses habitudes, sa vie familiale, ses idées, son admirable foi religieuse ».

De simples anecdotes, assure-t-on, sont souvent plus utiles que de longs commentaires pour la compréhension de l'histoire. Le livre de Charles Le Goffic en rapporte quelques-unes, transcrites sous la dictée du maréchal. Elles ne manquent pas de saveur et prouveraient, s'il en était besoin, la sincérité des entretiens. Mais plusieurs d'entre eux-ci ont paru du vivant du maréchal. Inexactes, ils auraient été démentis. Si les derniers étaient jusqu'ici demeurés inédits, la lettre que voici, en date du 3 septembre 1924 et signée de Foch, garantit leur authenticité :

« Je vous ai lu, écrit-il à Charles Le Goffic,

BRETAGNE



MADAME MATHILDE ALANIC
Photo Evers.

avec le plus grand intérêt et j'ai admiré comme vous m'avez bien suivi dans mes *divagations*. » Des « divagations » de cette nature sont des éclairs de génie. Il faut remercier Charles Le Goffic de les avoir recueillies, captées, traduites dans cette forme fluide, où la pureté des sentiments patriotiques s'allie à la pureté de la langue qui les exprime.

Mme Mathilde Alanic, dont nous fêtons, il y a quelques mois, la nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur, a souvent, avec fierté, affirmé ses origines et ses sentiments bretons. C'est peut-être pourquoi, chaque fois qu'il m'est donné de lire un de ses ouvrages nouveaux, je songe intuitivement à Zénaïde Fleuriot, dont on va prochainement célébrer le centenaire à Saint-Brieuc.

Comme sa devancière, elle écrit surtout pour la famille, non pas des récits sans consistance en un style réservé aux enfants, mais des œuvres alertes autant que robustes, d'où se dégage un enseignement de la vie d'une haute moralité, tout autant profitable aux personnes d'un certain âge qu'aux adolescents.

Son dernier volume, *Les Loups sur la La Lande*, appartient à la veine de *L'Aube du Cœur* et de *Norbert Dys*. Il nous jette en pleine tourmente révolutionnaire et prend par instants des allures d'épopée et des aspects de tragédie.

« Les décrets, édictés à Rennes, rendaient la liberté au culte. Les Bretons crurent que leurs

anciens prêtres allaient rouvrir les églises. Mais, dès le 1^{er} mai, la Convention ordonnait derechef l'arrestation et la mise à mort des prêtres insoumis. Alors, n'y comprenant plus rien, décus, exaspérés, les Morbihannais se remirent à « chouanner » avec une fureur nouvelle.

« Plus de repos, plus de quartier ! »

« Les bandes se mouvaient de tous côtés, harant les routes aux courriers, aux convois de grains et de bestiaux. Les approvisionnements interceptés, les villes souffrirent de la faim, et l'armée bleue s'émietta. Les soldats, ne recevant plus que vingt onces de pain, désertaient pour rejoindre les chouans ou les groupes de malfaiteurs qui, sous des déguisements variés, commettaient des excès étonnables.

« De chaumière à chaumière, se racontaient des histoires effrayantes de gens suppliciés, torturés, qui, sous peine d'être écorchés ou brûlés vifs, devaient livrer leur pécule aux brigands masqués. « La peur régnait. On se méfiait de tout inconnu, quel que fût son costume. Personne n'osait demander comment tel ou tel était décédé subitement ou disparu, et pourquoi, à l'horizon, s'élevaient des flammes qui laisseraient d'une ferme ou d'un cabaret quatre murs noirs. »

Le convenant Le Goff, sa femme Catelin, ses enfants ont fort à souffrir de cette lutte fratricide et féroce des blancs et des bleus. Ils en sont les innocentes victimes. Mme Mathilde Alanic décrit les angoisses de ces malheureux avec une émotion qui vous poigne. Aussi, dès qu'ils retrouvent la quiétude et le bonheur, se sent-on soi-même soulagé en constatant que la justice demeure souveraine et vient, fût-ce tardivement, à son heurs.

Voici qu'aux approches des vacances, plusieurs ouvrages ont paru qui traitent de la Bretagne. L'un d'eux porte même ce simple titre : *La Bretagne*. Il nous est présenté par M. Camille Le Mercier d'Erme. Ce n'est pas une anthologie au sens exact du terme, mais un recueil de textes judicieusement choisis, où l'humble pierre voisine avec la gemme plus brillante.

Nous éprouvons, à vrai dire, une certaine satisfaction de cette parution. Nous ne pouvons, en fait, oublier que, voici trente ans bientôt, sous une forme alors nouvelle qu'Anatole Le Braz a depuis reprise, transformée, enrichie, embellie, le *Livre de la Bretagne*, publié par nos soins, a indiqué le plan rationnel qui permet de donner de notre pays « une image faite sans doute de traits épars, mais qui n'en exprime que mieux la souplesse de sa physionomie et la diversité de ses aspects ».

La Bretagne, vue par les Ecrivains et les Artistes, forme un important volume dont une large partie, texte et illustrations, est extraite de la *Bretagne Touristique*. Nous sommes très sensible à cet hommage.

LES LIVRES

Ce livre est surtout destiné aux touristes, mais les Bretons y trouveront également matière à apprendre et à aimer leur pays.

M. Camille Le Mercier d'Erme est un poète. Il le prouve une fois de plus dans le soin qu'il a mis à rassembler ses textes et qui lui facilitent de passer rapidement en revue « quelques-uns des aspects les plus séduisants de cette terre de beauté, quelques-unes des plus riches manifestations du génie créateur du peuple breton ».

Nous avons souvent déclaré qu'il faut essayer de donner aux enfants des livres inspirés par la région qu'ils habitent. On nous répondait que ces livres n'existent que prou ou pas dans les collections de prix scolaires et que, d'ailleurs, les enfants comme leurs familles préféreraient de beaucoup les « galettes » faussement dorées, qu'on continue à leur distribuer solennellement, sous la présidence d'un quelconque personnage officiel.

Il paraissait difficile de lutter contre cette assurance, et surtout contre les manufactures à gros rendement, qui sont outillées pour produire des ouvrages « le moins cher possible » et qui se préoccupent uniquement de satisfaire le goût du « tate à l'œil », sans s'inquiéter pour autant des besoins intellectuels et moraux de l'enfant. Cependant, il s'est trouvé un éditeur qui nous a compris. C'est M. Paul Duval d'Elheuf. A sa demande, viennent d'être établis, pour cette an-

née, deux volumes illustrés, destinés aux collections de prix : *La Bretagne pittoresque* et les *Conteurs de Bretagne* (nouvelle série).

Dans le premier, nous nous sommes personnellement efforcé de présenter une étude d'ensemble de l'Armor et de l'Arcoat, de la mer, des côtes, des montagnes, des rivières, des îles, des forêts, des monuments mégalithiques, des monuments religieux, des châteaux et des manoirs. C'est une suite de récits très simples, émaillés de contes, de légendes, de traditions populaires qui répondent en quelque sorte par avance aux affirmations erronées ou intéressées de ceux qui prétendent encore que la Bretagne est un pays à part, en retard sur les autres.

Les Conteurs de Bretagne groupent dans un volume, illustré spécialement par E. Daubé, une dizaine de récits tirés de l'œuvre de Charles Le Goffic, Anatole Le Braz, Auguste Dupouy, Armand Dayot, François-Marie Luzel, Paul Sébillot, Emile Souvestre, Marie-Paule Salomon, Mathilde Delaporte, Marie Allo, etc. Tous ces contes sont d'une lecture attachante et se présentent sous la forme du récit populaire.

Non seulement les enfants, mais encore les parents liront ces livres avec fruit ; et c'est aussi l'un de nos desirs : faire par le truchement des petits l'éducation des grands.

Les quelques lignes que nous avons consacrées



Composition de E. DAUBÉ, pour *Les Conteurs de Bretagne*.



LES SAINTES FEMMES (ÉTUDE DE JEANNE MALIVEL)

Gravure extraite de *Jeanne Malivel et son Œuvre*, en préparation.

dans notre dernier numéro aux livres de luxe ayant une personnalité bretonne, nous ont valu une importante correspondance. On nous demande des précisions sur nos projets, sur nos réalisations... Nous sommes en mesure de satisfaire ceux qui nous questionnent.

Tous les dessins de Malo-Renaud pour *D'un Vieux Monde*, de Jean des Cognets, sont maintenant terminés. Les fonds de ces dessins sont gravés et l'enlumineur Jean Sauté est tout prêt à jeter sur eux le rayonnement de ses prestigieux coloris. L'auteur a, de son côté, commencé la correction des épreuves d'un texte composé par le Maître-Imprimeur Audin, dans un incunable qui rappelle, par sa netteté, les lettres pleines

et noires qui firent, au XVI^e siècle, la gloire des imprimeries lyonnaises, où régnaient le Froben et le Garamond.

Jeanne Malivel et son Œuvre, avec la préface du grand artiste Maurice Denis est également sous presse. Ce sera un volume d'une haute tenue artistique qui comprendra plus de cent reproductions, la plupart en couleurs, de l'art rustique breton modernisé, une suite de quatre-vingts bois gravés et *L'Histoire des Sept Frères*, conte en patois, décoré par Jeanne Malivel et imprimé en deux teintes.

Nous répétons que ces ouvrages sont à tirage très limité et qu'ils risquent d'être épuisés avant la parution.

O.-L. AUBERT.

EN BRETAGNE

AMIS DES POÈTES (LES). — C'est le nom qu'André Dumas, président de la Société des Poètes, — un grand Président, — a très heureusement choisi pour le nouveau groupe autonome qui veillera sur les jours précaires des disciples d'Apollon et tâchera de leur épargner le destin cruel de mourir de faim ou de subir le sort souvent prévu pour eux :

*Pégase est un cheval qui porte
Ses cavaliers à l'hôpital.*

Mais, écrit Charles Le Goffic, « il n'y a pas qu'à Paris où les poètes sont exposés à périr de misère, et la province n'est pas beaucoup mieux partagée. On me signale de Bretagne le cas vraiment pathétique d'un vieux barde septuagénaire, Yves Berthou, qui avait placé à fonds perdu avant la guerre, quand le franc valait vingt sous, le petit bien qu'il possédait et dont le revenu dérisoire est désormais impuissant à lui assurer le pain de chaque jour. »

« Par les soins de son collègue et ami Taldir, poursuit Charles Le Goffic, une souscription est ouverte dans les journaux bretons pour venir en aide à ce pauvre homme et parer au plus pressé. Des listes circulent à Paris même. La Société des Gens de Lettres s'est honorée en s'y inscrivant, avec le regret d'être obligée de mesurer sa générosité, l'écrivain qu'elle eût souhaité de secourir plus largement ne faisant pas partie de ses cadres.

« C'est que, Breton, presque toute son œuvre est en langue bretonne. Du moins est-ce surtout dans cette langue qu'éclate sa maîtrise, bien que ses premiers recueils de vers français soient loin d'être indifférents et que l'un d'eux même, je crois, ait été couronné par l'Académie. Mais vinrent les jours noirs : décriée d'accusation, convaincue des pires destins liberticides, la doyenne des langues du continent, la vénérable langue bretonne voyait se liquer contre elle toutes les forces du combisme ; défense au prêtre de s'en servir en chaire et au catéchisme, comme au confessionnal ! On eût voulu agir les âmes, raviver des fermentes de séparatisme à peu près morts ou sans force, qu'on ne s'y fût pas pris autrement. Ne touchez pas à la langue, vous qui voulez conserver à la France une Bretagne comme une Alsace. De l'indignation provoquée chez le barde par l'attentat commis contre son idiomme maternel, naquit ce recueil souvent admirable jusque dans l'expression parfois excessive d'une pensée justement ulcérée : *Dre ar Delen hag ar C'horn-boud* (Par la Harpe et le Cor de Guerre). Je ne puis mieux comparer, toutes proportions gardées,

l'effet produit par ce livre qu'à celui des *Châtiments*. Et c'est merveille, en vérité, ou le signe d'une nature singulièrement généreuse que, l'orage passé, Yves Berthou ait aussitôt déposé l'instrument de colère pour redevenir le simple harpeur de naguère, le mélodieux tisseur de rêves qui nous prenait au réseau subtil de son chant. Ses collègues du Gorsedd (ou Collège bardique de Bretagne) avaient porté leur choix sur lui à la mort de leur chef et fondateur Jean Le Fustec : investi à sa place de la dignité druidique, il y révéla le plus méritoire esprit de conciliation et ne cessa dans les tenues subséquentes du Gorsedd (qui s'agrégeait hier encore un ancien membre du Gouvernement, M. Rio), de protester tout à la fois de son amour pour la Bretagne et de son attachement à la France. »

À la suite de cet appel et d'une démarche personnelle de M. Charles Le Goffic, le Ministère de l'Instruction publique a fait verser à M. Yves Berthou une allocation de 1.000 fr. M. Charles Le Goffic s'était adressé au Président Poincaré, et l'on peut dire que c'est grâce à celui-ci, grâce à son jugement éclairé et à sa connaissance de toutes les valeurs intellectuelles du pays, même quand elles se présentent sous la forme des langues ou des dialectes régionaux, que l'infortune imméritée de notre compatriote a été reconnue.

Il nous revient qu'un autre poète breton, mais celui-là de langue française, se trouve également dans une situation précaire et vient à son tour de faire appel à la Société des Gens de Lettres, qui lui a voté le maximum de secours permis par les règlements. Il s'agit d'Olivier de Gourcuff, que Durocher surnomma jadis *l'apropoïte*, en raison de ses nombreux à-propos en vers, dont un ou deux furent représentés sur la scène du Théâtre Français. Olivier de Gourcuff a fait maintes fois preuve, comme secrétaire général des bibliophiles bretons et rédacteur en chef de la *Revue de la Vendée*, d'une très grande érudition. L'un de ses ouvrages, *Gens de Bretagne*, évoque quelques-unes des figures littéraires de chez nous, et notamment celle du chanoine Auffray, de Pluduno, qui le surnomma lui-même un Ronsard breton.

BERTRAND PIERRE. — À propos de l'exposition qui vient de faire, au Palais de Marbre, sous les auspices du Ministère des Colonies, M. Pierre Bertrand, nous lisons sous la plume autorisée de Francis de Croisset :

« En mars 1914, quelques mois avant la guerre, Pierre Bertrand voulut bien me demander de préfacier le catalogue de sa première exposition. J'acceptais d'autant plus volontiers que déjà je présentais en lui un grand peintre.

« Onze ans plus tard, en 1925, je pus écrire, en effet : « Voici enfin l'œuvre d'un véritable artiste, une œuvre saine, puissante, tout imprégnée d'humanité. Audacieuse, elle répudie les con-

BRETAGNE

ventions d'école. Mais jamais Pierre Bertrand, aux heures les plus impatientes de sa jeunesse, n'a sacrifié, au souci de la mode, le respect de son art. Ce peintre, qui est déjà un grand peintre, est original sans le vouloir, ce qui est la manière la plus neuve d'être classique ».

« Aujourd'hui, le nom de Pierre-Bertrand est célèbre. Musées français et étrangers ont largement ouvert leurs portes à ce peintre jeune encore et dont une admirable toile occupe une cimaise au Musée du Luxembourg. Aussi n'a-t-il plus besoin de présentation : Paris le fêtera comme il l'a déjà fêté.

« Longtemps, l'on a classé Bertrand comme



LE PEINTRE BRETON PIERRE BERTRAND DANS LE SUD-AFRICAIN

peintre de marine. Sans doute, ce Breton dont l'enfance a été bercée par les vagues a-t-il merveilleusement rendu les vertes violences de l'Océan natal ou le charme tendre et sensible des flots apaisés. Mais il n'est pas seulement un grand peintre de marines : ses paysages, ses récents travaux du Sud-Algérien, et aussi ses portraits sont surprenants de poésie et de réalité tout ensemble.

« Pierre Bertrand n'a pas le souci de plaire ; il n'a même pas celui de déplaire : il n'a que le souci de peindre. Dégagé des formules rétrogrades ou outrancières, et à une époque où prospèrent tant de charlatans, c'est un pur artiste, sans cesse en marche vers son idéal.

Francis de Croisset. »

CAMARET, PORT FINISTÉRIEN. — Notre collaborateur Auguste Dupouy commente dans l'*Illustration* de très belles aquarelles de Mme Carlier Vignal sur Camaret :

Ceux qui veulent d'un pittoresque à l'instar des décors de scène risquent d'être déçus à Camaret. Aucun tarabiscotage sur ces quais et dans ces

ruelles, sur ces maisons de granit nu ou crépi de chaux blanche. Autour, un paysage aux grandes lignes, sévère et sobre d'anecdotes. Ça et là quelques ruminants font sur le gazon court une tache noire et blanche. Des feuillages modestes surgissent d'un creux. Un moulin à vent domine une falaise. C'est la belle âpreté de la presqu'île de Crozon, au seuil de laquelle le chauve Menez-Hom monte la garde depuis des millénaires. Au bout de cette presqu'île si curieusement digitée, entre deux doigts osseux, Roscanvel et le Toulinguet, Camaret a trouvé son abri contre les tempêtes. Mais le souffle du large qui assaille ses toitures est un furieux niveleur, et c'est en vain qu'on chercherait ici, comme à Concarneau, Bég-Meil ou Perros-Guirec, les jardins des villégiatures tranquilles. Sur ces terrains rugueux, la moindre fontaine agrémentée de quelque verdure suffit à donner l'image de la fraîcheur. Et qu'importe qu'il faille se contenter de si peu quand on a devant soi la fraîcheur maritime ?

La mer, à Camaret, n'est pas toutefois un simple spectacle ou c'est un spectacle aux trois quarts humain. Nous sommes ici dans un port de pêcheurs, merveilleusement animé. La baie en hémicycle est toute fleurie de voiles, historée de carènes, de mâts et d'agrès qu'elle reflète amoureusement par temps calme. La flottille, il y a quarante ans, quand elle intéressa les pinceaux de Cottet, se composait surtout de chaloupes sardinières, portant la double voile taillée — misaine et taillevent. Mais les crises répétées dont souffrirent les ports bretons spécialisés dans la pêche de la sardine l'avaient particulièrement atteinte, et les chaloupes disparaissaient l'une après l'autre, au par an la vie se retirait du port, sans qu'il pût suffisamment aspirer à cette vie artificielle et quasi de remplacement qu'est celle des plages. Une heureuse initiative vint sauver la situation, en la transformant. Citadins que l'été ramène sur nos grèves, qui, de juillet à septembre, promenez sur elles et sur l'indigène un regard tour à tour distrait, sentimental ou narquois, c'est à vous qu'il convient de dédier cette page de l'histoire d'un village qui ne voulait pas mourir. Camaret avait depuis longtemps quelques barques langoustières, habituées à battre les eaux peu faciles d'Ouessant et de Sein. Le patron de l'une d'elles, Pierre Douguet, apprit d'un capitaine au cabotage que la langouste abondait dans les parages des Sorlingues, assez dédaignée des pêcheurs de Penzance et Newquay, qui lui préféraient le homard, voire le crabe. Il demanda le cap et traversa la Manche sur son cotre l'*Aventurier*, le bien nommé, trouva facilement l'archipel, mouilla ses casiers au petit Lonheur et revint bientôt avec 90 grosses langoustes. Les imitateurs ne lui manquèrent pas. Ceci se passait en 1900. Huit ans plus tard, dans le sillage d'un autre précurseur, Lanvéoc, patron du dundee le *Sourire*, d'autres

EN BRETAGNE

équipages faisaient cap au sud et découvraient d'autres bancs de langoustes le long du littoral portugais. Depuis, il en est allé jusqu'à la côte d'Ecosse et à celle de Mauritanie. Tout cela ne s'est point accompli sans difficultés de diverse sorte, coups de chien et naufrages. Ces pêcheurs sont de rudes hommes.

A. DUPOUY.

HUGO. — (Du nouveau sur l'enfance de Victor). « Le Journal de Châteaubriant » vient de publier en feuilleton une étude d'un érudit local, M. A. Gernoux, qui tend à montrer que, contrairement à ce qu'on croyait tout d'abord, Victor Hugo eut une enfance voltairienne et républicaine. S'appuyant sur des documents inédits, M. Gernoux établit que Sophie Trébuchet, mère de Victor Hugo, née à Nantes le 19 juin 1772, se trouva mêlée pendant son adolescence aux troubles de la chouannerie. Elle avait été élevée par son grand-père, René-Pierre Lenormand, ami de Carrier et juge au Tribunal révolutionnaire de Nantes. Elle fut introduite par lui et par sa mère dans les milieux républicains, fréquenta les « bleus » et l'une de ses cousines, Sisie de la Chévetière, qui aux fêtes du peuple personnifiait la déesse Raison. A l'époque où la lutte était ardente entre les blancs et les bleus, Sophie obtint de Carrier un certificat de civisme qui lui permettait de circuler à son gré. Elle en profita d'ailleurs pour venir en aide aux républicains aussi bien que pour faire échapper des prêtres réfractaires. C'est pendant la chouannerie qu'elle connut et aima le Général Hugo, alors simple capitaine. Ils s'unirent le 4 novembre 1797. Le mariage fut civil « la mariée tenait médiocrement à la bénédiction du curé et le marié n'y tenait pas du tout ». Trois enfants naquirent de cette union : Abel, le 15 novembre 1798 ; Eugène, le 16 septembre 1801 ; Victor enfin, le 26 janvier 1802. On sait que l'union ne fut pas de longue durée, que le Général et Sophie ne tardèrent pas à se séparer. Aucun des enfants n'avait été baptisé et Sophie ne leur fit donner aucune instruction religieuse. Tous ces détails tendent à prouver que si Victor Hugo se montra, au début, royaliste et catholique, ce fut pour répondre à la tendance du romantisme naissant et que, s'il affirma son libéralisme dans l'*Ode à la Colonne*, ce n'est pas « le signe d'une évolution de ses idées politiques, mais simplement après une concession au goût du moment, le retour aux idées familières de son enfance ».

NAPOLÉON 1^{er} A NANTES. — Le Colonel Bologny a fait à la Société archéologique de Nantes une conférence très intéressante sur le séjour de Napoléon 1^{er} à Nantes, du 9 au 11 août 1808.

La municipalité vota 60.000 francs pour les réceptions et forma une garde d'honneur, com-

posée de deux compagnies d'infanterie et d'une de cavalerie. Toute une jeunesse, de nobles et de riches, s'offrit, et pendant des mois s'exerça, sous le commandement de Deurbroucq.

Le préfet, M. de Celles, écrivit aux maires des diverses communes pour exalter le « concours spontané des habitants ». A Nantes, il fit publier la proclamation suivante :

« Habitants de Nantes, nous pouvons vous donner la douce assurance que vous ne tarderez pas à voir dans vos murs celui que l'univers admire avec transport, celui qui éleva votre patrie au plus haut degré qu'ait jamais atteint une nation amoureuse de la gloire. Ses étonnantes triomphes, ses travaux législatifs, en consacrant son nom à l'immortalité, ont assuré le bonheur commun des peuples de l'Europe, réunis pour ne former désormais qu'une famille sous sa protection toute puissante... »

La colonne qui devait porter Louis XVI était en construction depuis de longs mois, mais n'avait point sa statue. Ce jour même, 3 août, où Napoléon quittait Bordeaux pour venir à Nantes, nos échevins votèrent une somme de 40.000 francs pour une statue de l'Empereur et Roy à y placer :

« Le Conseil municipal émet le vœu que Sa Majesté daigne agréer l'hommage de la colonne éditée entre les deux Cours... et qu'il fût placée sur son faite la statue de S. M. I. et R. Napoléon-le-Grand... »

Maire et préfet discutèrent, un peu aigrement, qui des deux devait le premier recevoir Napoléon. On convint que le préfet recevrait à la limite du département, le maire à l'entrée de la ville.

La garde d'honneur attendait à Remouillé, quand les 16 voitures du cortège impérial y arrivèrent, en pleine nuit. On changea les chevaux, pendant que le préfet lisait un discours que le Maître n'écoutait point, puis les postillons partirent à belle allure. A deux heures trente du matin, on était à Pont-Rousseau. Le maire, Bertrand-Geslin, présentait les clefs de la ville sur un plateau d'argent ; des batteries de canons réveillaient ceux de nos concitoyens qui ne l'étaient point, et le cortège se rendait à travers les rues, illuminées pour la circonstance, jusqu'à l'Hôtel d'Aux, aujourd'hui Hôtel de la Division, qui était, à cette époque, la demeure particulière des préfets. Il pleuvait assez fortement.

Napoléon, arrivé le 9 août au petit matin, devait repartir le 11 à midi. Il emploiera bien son temps. Il visitera le Lycée, le port, ira à Indret et à Painbeuf sur un yacht offert par la Chambre de commerce, rédigea, avec son ministre Maret, la note sur les affaires d'Espagne, qu'il importait de montrer au Pays sous un jour pas trop inquiétant, s'occupa des affaires de notre région de l'Ouest.

Aux ingénieurs des Ponts et Chaussées, il parla du canal de Nantes à Brest, leur recommanda cette

BRETAGNE

voie, l'approfondissement de la Sèvre Nantaise jusqu'à son embouchure, « enfin, un canal latéral qui rendra facile et praticable en tout temps la navigation de la plus belle et de la plus capricieuse de nos rivières : ce sera la prospérité de Nantes ».

Napoléon était bien renseigné sur la Loire, et il prévoyait le canal de la Martinière. Nous l'avons eu.

A Deurbroucq, avec qui il visitait le port :
— Il faudra, dit-il, réparer, refaire vos quais. Vos ponts sont bien longs ! Sont-ils sur des fondations romaines ? Les Romains ont dû établir une ligne de ponts pour unir les deux rives... Il pratiquait l'humour.

Ed. Lemé.

PÉTILLON (M^{lle} ANDRÉE). — Les véritables artistes décorateurs sont rares. Beaucoup se parent du titre sans y avoir le moindre droit ;



A. PÉTILLON. — LES HORTENSIAS (PANNEAU DE VELOURS NOIR, DÉCORÉ À LA PLUME)

d'autres considèrent la décoration comme un à côté sans importance, tout au plus bon à procurer des ressources supplémentaires. C'est là une conception désastreuse qui nous a valu, en ces der-

nières années, de multiples horreurs. Il se trouve fort heureusement des artistes qui réagissent contre un laisser-aller déplorable, qui pensent, avec juste raison, que la décoration en France, pays du bon goût et de la tradition, est peut-être la plus délicate des formules artistiques, parce qu'appelée à tenir un rôle plus intime dans le hôte.

De même qu'il est satisfaisant de lire un texte choisi, imprimé en caractères agréables sur un papier de qualité, c'est une joie pour les yeux comme pour le toucher de vivre parmi les objets qui constituent par leur élégance, leur présentation, de véritables œuvres d'art. Quand celles-ci sont exclusives, la joie n'en est que plus grande encore.

Mlle Andrée Pétillon, délaissant la peinture et l'aquarelle, s'est spécialisée depuis quelques années dans la décoration des étoffes : la soie, le velours, les fines batistes sont ses « toiles » de prédilection. Elle a su échapper, et nous devons l'en féliciter, aux élucubrations des audacieux, aux interprétations plus ou moins fantaisistes des incohérents qui cherchent à s'imposer par leurs excentricités, faute de pouvoir le faire par le talent. Conscience dans l'exécution, sobriété dans les lignes, sont à la base des qualités principales que l'on trouve dans ses divers panneaux de fleurs. Qu'elle peigne des arums, des glaïeuls ou des hortensias et des tulpiers, comme ceux qu'elle présente cette année au Salon des Femmes Peintres, elle sait traduire le charme délicat de la fleur, sans mièvrerie, mais aussi sans recourir aux violences inutiles dont l'art décoratif est trop souvent coutumier. Cette fleur a une forme, une couleur, une vie en quelque sorte personnelle. Celle qui la présente sait la comprendre, l'interpréter, l'aimer. Le panneau les *Hortensias* a été exécuté à la plume sur velours noir. C'est une exquise réalisation où les tonalités éclatantes s'harmonisent avec des profondeurs chaudes du plus délicieux effet. On comprend le succès qu'il a obtenu, succès dont nous sommes heureux de féliciter Mlle A. Pétillon.

ÉCHOS. — Chez M^{me} Auréli, M^{lle} Marie Dauquet, après avoir parlé « des femmes pouppées et des femmes cerveaux », a fait l'éloge de M^{me} Perdriel Vaissières et donné lecture de plusieurs pièces de l'auteur de *Celles qui attendent*. — Un Comité est en formation à Saint-Brieuc pour fêter, en octobre prochain, le Centenaire de Zénaïde Fleuriot. — M. Etienne Aubré va prochainement publier : de *L'Inédit sur Chateaubriand et ses Sœurs*. — A Brest, le Salon des Amis des Arts a obtenu un très vif succès. — L'Exposition du peintre Léopold Pascal, à la Galerie de l'Essor à marqué un progrès de l'artiste qui affectionne Saint-Jean-du-Boigt. — Yves Guyot aura sa statue à Dinan ; Foch aura la sienne à Ploujean. — L'Exposition annuelle de l'Union Artistique des Amis de Concarneau se tiendra du 10 juillet au 31 août. Son succès est certain.

DEUX LIVRES DE MER

Suffren et Kerguelén



D'après une gravure de P. Ozanne.

Deux livres de mer, deux beaux livres dans la même collection dirigée avec tant d'autorité et de succès par José Germain : l'un sur le *Bailli de Suffren* et signé du grand nom de Georges Lecomte ; l'autre sur *Yves de Kerguelén* et signé d'un nom qui grandit chaque jour, celui de notre cher compatriote et ami Auguste Dupouy. Mais comment, direz-vous, associer dans un même article Suffren et Kerguelén ? La seule pensée s'en supporte-t-elle ? Kerguelén, sans doute, rime à Suffren, Suffren à Kerguelén, et c'est tout ce qu'ils peuvent faire. — Ils peuvent aussi, ne vous en déplaise, sinon par leur génie, au moins par les mécomptes de leur carrière maritime, fournir à d'utiles rapprochements.

Pour les différences entre les deux hommes, elles sautent aux yeux : Kerguelén n'a pas de grands combats à son actif ; brave, même un peu casse-cou, c'est, plus qu'un attaquer, un découvreur, une tête en ébullition perpétuelle, qui nourrit vingt

projets à la fois et dont la dernière marotte est la recherche du continent austral.

Suffren, lui, bouillant aussi, mais réfléchi et positif comme tous les Provençaux, c'est le grand tacticien et le grand stratège naval, une sorte de Nelson français des mers de l'Inde et à qui, pour faire tout à fait figure d'un Nelson, il n'a manqué que d'être mieux compris et obéi. A la Praña, à Providien, à Negapatnam, à Trinquemalay, à Gondelour, qui auraient pu être des Aboukir ou des Trafalgar, il réussit seulement à rester maître du champ de bataille. C'est quelque chose, sans doute ; c'est peu, au rapport du vaste objectif qu'il se proposait et qui était la destruction des flottes de Johnstone et d'Edward Hughes. Georges Lecomte lui-même, quelque admiration qu'il professe pour son héros — admiration qui éclate aux premières lignes de la dédicace à Paul Signac, toutes soulevées d'un allègre lyrisme marin, resplendissantes comme du d'Annunzio, —

BRETAGNE



LE BAILLI DE SUFFREN

Georges Lecomte, dis-je, n'est point homme à s'en laisser aveugler, et le jugement qu'il porte à la fin de son livre sur le glorieux bailli est bien le jugement de l'histoire :

Les victoires de Suffren ne sont que des demi-victoires, incomplètes et décevantes.

Certes, la faute n'en est pas à lui. Avec d'autres moyens, il eût fait mieux. Il n'a, à son service, que des vaisseaux vieux, lourds et lents, que — en trop grand nombre — des capitaines routiniers, indociles, jaloux, incapables. Le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'ils ne le comprennent ni ne le secondent et que certains d'entre eux n'ont voulu ni le comprendre ni le secondier. Presque rebelles, ils sont si fortement protégés que Suffren n'ose les frapper sans ménagement, et tout de suite, comme ils l'eussent mérité.

Suffren n'est guère plus heureux du côté des bureaux, ni des ministres. Castries excepté. Que de lenteurs, que de négligences, que de mauvaise volonté ! Il n'a jamais eu ce qu'il lui aurait fallu d'hommes, de munitions, de vivres, d'argent.

Joignez les instructions obscures ou indéçises, les ordres envoyés de Versailles, — où l'on ignore tout, où l'on ne peut juger de rien, — six mois trop tôt ou six mois trop tard.

Puis, les questions d'étiquette et de vanité, les rivalités de commandement, les compétitions et les rancunes personnelles.

Si Suffren n'a pas remporté d'éclatants succès,

il n'en est donc ni coupable, ni responsable. Cependant, il fut très populaire, et on peut, en toute justice, le tenir pour un grand homme de mer.

Sa popularité s'explique sans peine. Au physique : sa taille, son visage, son ardeur, sa fougue, son ajustement bizarre, sa ventripotence même et son accent. Tout cela lui constitue une physionomie originale.

Au moral : sa bravoure, sa simplicité, la verdeur de ses propos, sa bonté, le souci qu'il prend sans cesse de bien traiter ses équipages et de les ménager.

Voilà ce qui, après avoir fondé sa renommée, l'entre tint si longtemps, l'a prolongée jusqu'à nos jours. Voilà ce qui explique le couplet enthousiaste des vieux marins de *Mirville* :

Car, ô bon Suffren, si nous en avions le pouvoir, —
Avant de retourner dans nos villages —
Nous te porterions roi, sur le bout du doigt...

Il a eu mieux que de la bravoure, de l'activité, de l'énergie, de l'audace, mieux que de l'expérience et mieux que du talent. Il a eu le sens des choses de la mer et l'intelligence innée de la guerre maritime.

La belle, la forte synthèse que voilà ! Tout Suffren y tient, Suffren moins victime de lui-même que des « circonstances », suivant l'ordinaire formule de ses biographes. Mais cette tyrannie des circonstances, il reste à se demander si elle n'a pas pesé également sur un Lagalisonnière, un



KERGUÉLEN, CAPITAINE DE VAISSEAU
Peinture appartenant au Vicomte de Pomperoy.

DEUX LIVRES DE MER

Grasse, un Conflans et à plus forte raison un Kerguelen ? Et les Anglais en étaient-ils eux-mêmes si complètement affranchis ? Résumons, d'après Georges Lecomte, les raisons de l'insuccès relatif du vainqueur de Gondelour et de la *Praïa* : 1° insuffisance de l'armement français ; 2° ignorance ou impéritie des bureaux ; 3° mauvaise qualité, incompétence, rivalité des aides ; 4° obs-

rins de nouveau modèle, l'*Annibal*, portant 74 canons et commandé par le pernecieux Boudin de Tromelin, était son œuvre, — et l'*Annibal* avait été salué comme un miracle de robustesse, d'équilibre et de rapidité ; il décida même de la fortune de Sané, à qui fut confiée, à partir de 1789, la construction de la plupart des vaisseaux que l'impéritie jacobine ne sut



COMBAT DU « HÉROS » ET DU « SUPERB »

D'après une toile de Jouy de la Manufacture Petitpierre, de Nantes 1785, obligeamment communiqué par M. Louis Bigard.

curité, indécision des ordres, sans parler de la lenteur dans leur transmission.

Il y a de tout cela, en effet, dans son cas : d'une façon générale, on peut dire que nos bateaux, en 1781, ne valaient pas encore ceux des Anglais, tous doublés en cuivre et plus allants, d'une inflexion de lignes plus heureuse et plus favorable aux évolutions tactiques. Cependant, de grands progrès avaient été accomplis dans l'armement : déjà, Sané, le grand Noël Sané, un Brestois trop oublié, avait commencé de renouveler l'art de la construction navale. Dans la flotte même de Suffren, outre la petite *Cléopâtre*, de 26 canons, avec affûts ma-

pas employer ou employa tout de travers, et dont l'*Océan*, avec ses trois ponts, sa mâture et sa voilure savamment balancée, demeura longtemps le type inégalable (même pour les Anglais qui eurent grand peine à lui opposer quelque chose de supérieur). Louis XVI, le pauvre roi tant calomnié, n'avait rien négligé, en guerre comme en paix, pour rendre à notre marine le rang qu'elle occupait avant la Hougue et qu'elle eût repris incontestablement sans la Révolution. Mais enfin, je veux bien que les vaisseaux de Suffren fussent un peu fatigués après trois ans de bourlingage dans les mers de l'Inde ; pen-

BRETAGNE



MANOIR DE TRÉMAREC OU KERGUÉLEN NAQUIT LE 13 FÉVRIER 1734

Photo Villard.

sez-vous que la flotte de sir Hughes, notre adversaire, fût en bien meilleur état ? Et j'accorde volontiers aussi à Georges Lecomte — sans en être bien sûr — que les bureaux anglais étaient moins routiniers que ceux de M. de Sartines ou de M. de Castries, que l'amirauté anglaise savait mieux que nous ce qu'elle voulait. Mais, pour les ordres, ladite amirauté ne disposant point de la T.S.F. ni même du simple télégraphe, ils souffraient, dans la transmission, des mêmes lenteurs que les nôtres.

Alors ? direz-vous.

Eh bien, alors, reste la mauvaise qualité des aides. Oui, je crois, tout compte fait, que c'est là où le bât nous blesse sérieusement sous l'ancien régime. En un temps qui vit le renouveau de la marine française et où elle fut si près de conquérir la maîtrise des mers, nous la perdons ou, du moins, nous laissons la partie indécise, comme dans le cas de Suffren, par l'effet de la jalousie, de la mésintelligence, de l'indiscipline des Etats-Majors. En vérité, les Commissions d'enquête, au XVIII^e siècle, chôment un peu trop dans la marine de chez nous. Se réunissent-elles ? C'est pour

la forme. Sur les conseils de guerre eux-mêmes, il y aurait fort à dire et, par parenthèse, pour s'être montrés si impitoyables à un Kerguelen et si indulgents (relativement) à un Sébastien du Trévou, le bourreau de ses équipages, qui fut, avant Foch, l'hôte de Trofeunteunio, il est fort à craindre que la faute de Kerguelen n'ait pas été aussi vénielle qu'il paraît à son nouvel historien. Individuellement, ces officiers du grand corps s'avèrent pleins de qualités, fins manœuvriers, braves et hardis jusqu'à la témérité. Que ne peut et que ne tente pas un du Couëdic sur sa *Surveillante* ? Et rappelez-vous encore ce magnifique et charmant Saint-Georges faisant charger avec son argenterie, quand ses munitions sont épuisées. Sous les ordres d'un chef d'armée ou d'escadre, voire d'un simple divisionnaire, la jalousie, l'envie, les mordent ; ils n'obéissent pas ou ils obéissent en maugréant ou, qui pis est, à contre-sens. Et cela date de loin. Un Tourville, un Duquesne déjà s'en plaignaient. Pas un Jean-Bart, qui choisissait lui-même ses lieutenants et ses équipages. Mais un Duguay-Trouin, en 1704, sur le *Jason*, aux

DEUX LIVRES DE MER

prise avec le *Rochester* et le *Modéré*, se voit lâché en pleine bataille par son matelot, le chevalier des Marres, qui commande l'*Auguste* et dont la pleurerie gagne les deux frégates de l'escadrille : Duguay en est si indigné qu'il fait braquer dessus un canon de chasse et lui tire à boulet. Que pensez-vous cependant qu'il arriva à ce des Marres quand son chef fut à terre et eut déposé son rapport ? Le chevalier était si bien en cour, si fortement appuyé, qu'on ne lui ôta même point son commandement. De rage, pour n'avoir plus à supporter la compagnie d'un pareil Jean-Foutre, « M. Dugué » passa sous les ordres du vieux Roquefeuil.

Maintenant, ouvrez le *Suffren* de Georges Lecomte et voyez comme les lieutenants du grand Bailli en prennent avec lui, leur mauvaise volonté à exécuter ses ordres, les complots qu'ils ourdissent pour faire échouer ses plans, leur résistance ouverte même, et les plaintes, les accusations dont ils saisissent le ministre ; c'est presque fabuleux qu'avec tant d'éléments pour courir au désastre, Suffren soit resté à chaque coup le maître du champ de bataille. Or, un Tromelin, un La Laudelle (n'est-ce pas

Landelle qu'il faut lire ?), un Cillart, un Maurville, un Forbin, même un Bouvet, qui le trahissent ou le discutent ou l'interprètent de travers, non seulement ne passent pas en conseil, mais c'est tout juste, apparentés comme ils sont, s'ils ne reçoivent pas de l'avancement. L'un des meilleurs ou des moins gâtés, Huon de Ker-madec, promu par Suffren au commandement de la *Subtile* après que Beaulieu eût passé sur le petit *Annibal*, et qu'il charge de ses dépêches pour la France, ne prend seulement pas la peine d'aller les porter lui-même à Versailles, et, débarqué à Lorient, les confie à la poste, comme si Négapatnam, Trinquemalay et Goudelour ne valaient pas le dérangement.

Mais, direz-vous, Suffren était une exception ; son humeur autoritaire le desservait peut-être près de ses aides ? Je crois plutôt que c'est le jaloux individualisme de la noblesse du temps qui était cause de tout le mal : tous ces gentilshommes, pour avoir du sang bleu dans les veines, se considéraient, fussent les simples gardes-marines, comme les égaux de leurs chefs. La féodalité se survivait, elle prenait même une reerudescence d'activité à la veille de



LA CHAPELLE SEIGNEURIALE DE SAINT-YVES A TRÉMAREC (HEBATIE EN 1858)

Photo Villard.

BRETAGNE



KERQUELEN, ENSEIGNE DE VAISSEAU
Peinture appartenant au Comte de Pomperly.

core de la lecture du passionnant *Kerguelen*, d'Auguste Dupouy. Le vieux proverbe marin : « Capitaine est maître à son bord après Dieu » y reçoit le plus cruel, le plus constant des démentis. Sur son propre navire, le *Roland*, Kerguelen voit se dresser contre lui un simple enseigne, M. du Cheyron, et, avec lui et poussés par lui, le second du bord, M. de Charnières, lieutenant de vaisseau, deux autres enseignes, Pagès et Keropars, l'ingénieur Marnier de la Gâtinerie, Mersay l'astronome, jusqu'au chirurgien Bresquières. On s'espionne, on se dénonce, on se tend des pièges d'un parti à l'autre ; on s'injurie en latin et en bas-breton ; on se gourme à l'occasion. Les choses en viennent là que Kerguelen est sur le point d'échanger un cartel avec l'enseigne du Cheyron.

Peut-on rêver pire anarchie ? Elle ne semble pas avoir étonné outre mesure les contemporains, tant ils y étaient faits ! Sa révélation nous livre aujourd'hui le secret de bien des mécomptes restés mystérieux et qu'on avait un peu trop l'habitude, par paresse, d'imputer aux circonstances ou à des individualités isolées ; ils étaient le fait d'un état d'esprit presque général dans le corps de la noblesse aux approches de la Révolution, état d'esprit qui se perpétuera jusqu'à Quiberon dans la rivalité de Puisaye et d'Hervilly et qui sera payé du plus beau sang de France.

Charles LE GOFFIC.

la Révolution. Voyez ce qui se passait aux Etats de Bretagne où, pour mettre fin aux compétitions des partis, aux criaileries, aux procès, aux duels, il fallut décider qu'à l'exception des neuf anciens barons, aucun titre nobiliaire ne figurerait au registre et que tous les membres des Etats, marquis ou simple faisant-valoir, seraient traités sur pied d'égalité. Et ceci ressort plus intensément et plus dramatiquement en-



LE PORT DE BREST EN 1770
D'après une gravure d'Ozanne.



NOTRE-DAME DU FOLGOAT

LE Folgoat... Notre-Dame du Folgoat, une légende merveilleuse, une église plus merveilleuse encore ! Salaün *ar foll coat*, le Fou du Bois, ainsi l'appelaient, au XV^e siècle, ses contemporains de Lesneven et de Guic Elleau.

C'était un humble mendiant, ni bruyant ni agité ; de ceux que l'on regarde en Bretagne comme les amis de Dieu, les protecteurs prédestinés des foyers et des hameaux. Son âme mystique était si pure que « Madame Vierge Marie », *Itroan Guèrhès Varia*, aimait à s'y mirer comme au miroir d'une claire fontaine.

Le jour de la Toussaint de l'an 1358, après qu'elle eut abandonné son pauvre corps au pied des arbres qui n'avaient pas encore perdu toutes leurs feuilles, cette âme devint un lis magnifique aux pistils disposés de telle sorte qu'ils brodaient, en lettres d'or dans le calice, l'invocation si souvent répétée par Salaün durant sa vie : *O Maria !*

Cette idéale affection mariale semble bien avoir présidé à l'édification et à la décoration de la basilique du Folgoat. A

la vérité, les arabesques, les festons, les astragales, les fantaisies les plus exquises fleurissent la pierre dans tous ses angles. Des cariatides sont accroupies sur chaque assise. Des grotesques ricanent sur chaque gargouille. Les caprices de la Renaissance ont historié l'armature gothique avec autant d'ingéniosité que de verve.

Je garde de Notre-Dame du Folgoat une étonnante vision, fixée en moi comme un beau souvenir. Tel un vaisseau de haut bord, sa masse architecturale m'apparut, pour la première fois, du dernier sommet de la route mamelonnée qui conduit de Landivisiau à Lesneven. Le zénith était profondément bleu. Le soleil, déjà haut, incendiait de rayons droits l'arche magnifique, illuminait la silhouette fuséiforme des aiguilles de toutes tailles, détachées en notes de miroitante clarté sur le fond de la toiture d'ardoises. Les madrures des lichens étincelaient sur les vieilles pierres. Je croyais avoir devant moi un reliquaire merveilleux, orfèvré par d'anciens imagiers bretons dans un bloc d'or massif.

Je m'approchai troublé, me refusant à

BRETAGNE

quitter des yeux les marches du gigantesque escabeau que forment, avec un peu de recul, les trois degrés successifs du transept, de la petite et de la grande tour. Des détails se précisèrent alors de tous côtés,



STATUE DE NOTRE-DAME DU FOLGOAT XVI^e SIÈCLE

plus charmants les uns que les autres, étincelles du génie que l'on admire dans l'enthousiasme de la beauté révélée.

Le portail ouest fait face à une large esplanade. Sa porte à deux baies s'abritait, avant la Révolution, sous un porche ouvragé. Des vandales ont, hélas ! passé par là. Les floraisons de la pierre, les saints personnages, les blasons ont été mutilés et les morceaux de granit ciselé se sont mêlés aux cailloux des chemins. Quelques-unes de ces vénérables reliques, heureusement enterrées par des mains pieuses dans les jardins voisins, ont été retrouvées. Un patient greffage a permis de rattacher des bras à leurs moignons, des jambes à leur tronc et, à l'exemple de Lez Breiz, de

recapiter quelques personnages. Ceux d'entre eux qui n'ont pu regagner leur socle, leur niche ; ceux encore, dont certaines parties du corps ont été réduites en poussière, dorment maintenant dans l'enclos et dans le petit musée du Doyenné, au pied d'une ancienne madone miraculeuse du XVI^e siècle.

Les iconoclastes n'ont pu cependant tout briser. Au-dessus de la porte, le bas-relief de la Nativité et de l'Adoration des Mages est demeuré dans son délicieux anachronisme, à peu près tel que l'avaient réalisé les primitifs tailleurs d'images. La Vierge est couchée dans un lit et serre contre son sein l'Enfant Jésus qui regarde avec douceur les princes venus d'Orient pour l'adorer. Saint Joseph est assis sur le sol au chevet de Marie. L'âne et le boeuf balançant leur bonne tête au-dessus de la crèche. Les mages se tiennent debout dans une attitude de profond respect. L'un d'eux offre une cassolette de parfums et montre d'une main l'étoile qui les a guidés dans leur longue aventure. Un ange, parmi des moutons au pacage, déroule une banderolle où se lit cette inscription : *Puer natus est* (l'enfant est né).

Au sommet du portail, une galerie réunit les deux tours. Celle de gauche, avec sa belle flèche cantonnée de quatre clochetons, s'élève à 56 mètres de hauteur. Elle date de la première partie de la construction de l'église. On avait commencé, en même temps, l'édification de la tour de droite, mais elle est demeurée inachevée, parce que tout l'argent des oboles avait été employé à parer sa sœur, plus favorisée.

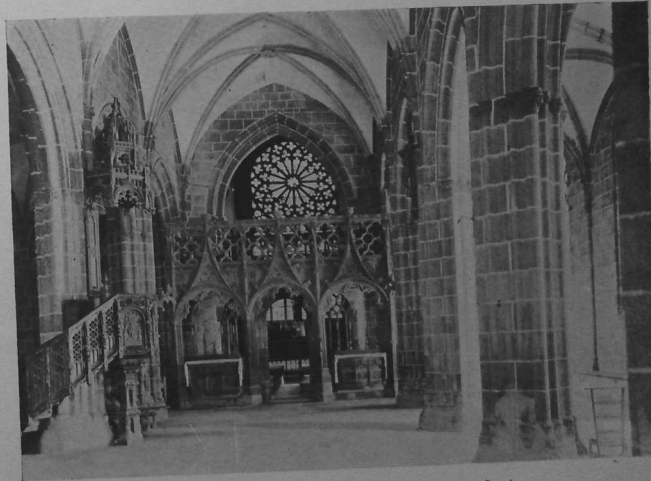
Le collatéral nord, moins en vue, est sobre de lignes et de décors. La façade midi, au contraire, est d'une grande somptuosité. Tous les contreforts sont agrémentés de niches et de pinacles à pennons. Les frontons sont harmonieusement trilobés. Les fenêtres sont ornées de tympans d'une beauté rarement égalée. Les gargouilles, d'un naturalisme symbolique, montrent toute la hideur des péchés et des vices. Un portail latéral ouvre sur la place sa flamboyante ogive de kersanton aux nervures feuillues et grappues. Contre le trumeau qui sépare ses portes en accolade, se détache la statue d'Alain de la Rue, évêque de Léon, consacrateur de l'église, en 1419.

Le calvaire du Cardinal de Coëtivy, évêque de Dol, bienfaiteur du Folgoat,

NOTRE-DAME DU FOLGOAT



LE PORCHE DE L'EVÊQUE, LE CALVAIRE, LE PORCHE DES APÔTRES, LA CHAPELLE DE LA CROIX



L'INTÉRIEUR DE LA BASILIQUE : LA CHAIRE, LE JURÉ

BRETAGNE

s'érige en face de la porte. C'est difficilement qu'on a pu, après la Révolution, le reconstituer sur un fût hexagonal et, autour d'une croix nouvelle, grouper quelques anciens personnages, notamment le fondateur qui se tient agenouillé, les mains jointes.

Le célèbre porche des Apôtres accède à la chapelle de la Croix. Ici, la sculpture atteint à l'apogée de la fantaisie. A travers la pierre découpée comme du carton, pétrie comme de la cire molle, la main peut passer pour cueillir les feuilles dans toutes leurs parties. La tige serpente gracieusement au milieu de la guirlande ajourée. Des têtes d'anges et des têtes de grotesques apparaissent de place en place ; des insectes courent sur le feuillage pétrifié, qu'un escargot marque de sa trace luisante. La légende a voulu voir dans le porche des Apôtres l'œuvre personnelle de Dieu. Il se serait fait embaucher comme ouvrier, puis aurait disparu une fois son prodigieux ouvrage achevé.

Dans ses retombées d'une moulure extérieure, un vieillard souhaite, en langue bretonne, la bienvenue au visiteur. Les douze apôtres l'accueillent ensuite au milieu d'eux et le présentent à saint Pierre, qui les reçoit sous un dais au travail délicat, où des hermines passantes déroulent en ruban la devise : *A ma vie !* Un contrefort extérieur sert de piédestal à la statue Jean V, réalisateur du vœu de son père de bâtir, s'il triomphait de Charles de Blois, une chapelle à la Vierge du Fou du Bois. Jean V est en armure sous son manteau fleurdelisé. Il porte la couronne ducal sur la tête, un sceptre dans la main droite, son livre de fondateur dans la gauche.

Bien d'autres statues anciennes complètent l'ensemble décoratif : Sainte Marguerite écrase la tête d'un dragon ; portant l'Enfant Jésus, saint Christophe s'avance dans un gué, figuré par des vaguelettes naïvement sculptées, où des poissons montent la tête...

... Un filet d'eau jaillit extérieurement derrière le maître autel et tombe dans une petite piscine creusée sur l'emplacement même de la vasque naturelle où Salaün avait coutume de se baigner. Dans une élégante arcade, la Vierge est assise, son fils sur les genoux. Une tendre quiétude se lit sur son

visage. On songe tout naturellement à la « Dame de ses pensées et de ses prières » qui eut, avec Salaün, une entrevue pour lui demander de lui construire cette belle église...

... La nef est vide à l'intérieur. Les rayons solaires l'éclairent de côté, au travers des verrières. Ils teintent de bleu, de rouge, de chrome, d'émeraude et d'améthyste les fleurons en guirlande au faite des piliers. Une femme entre. Le bruit de ses sabots, sur les dalles, trouble le silence. Elle prend une chaise et s'agenouille pour prier. Le silence règne de nouveau, coupé seulement par les appels espacés de la source qui grandissent à mesure qu'on approche de la ligne des cinq autels.

Je n'ai jamais, avec autant d'émotion, senti la mystique douceur qui émane de l'âme des églises bretonnes. Je retrouve autour de moi l'arborescente montée des colonnettes taillées sur le gabarit des jeunes

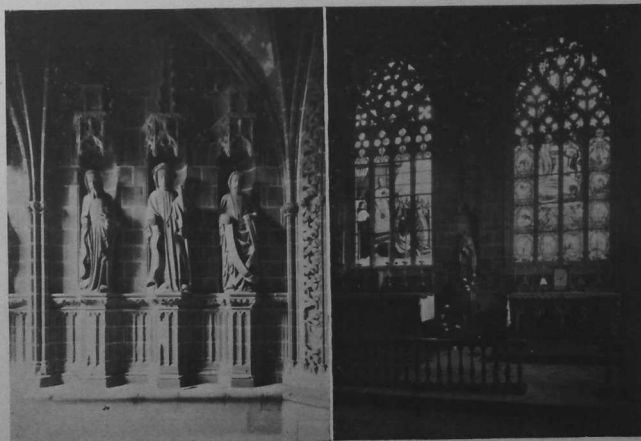


LA FONTAINE MIRACULEUSE

NOTRE-DAME DU FOLGOAT



LE MUSÉE DU DOYENNÉ



SOUS LE PORCHE DES APÔTRES

L'AUTEL DU CARDINAL DE COETIVY

BRETAGNE

chènes de la forêt de Guic Elleau ; puis la retombée en palmes flexueuses des nervures de la voûte, semblables aux hautes branches sur lesquelles Salain aimait à se balancer au-dessus de la source.

Car tout ici rappelle la légende. Elle est en fresque dans l'ancienne chapelle de Kersao enclose entre les soutènements des tours : en sculpture sur les panneaux de la chaire ; en tableaux séparés dans la chapelle de la croix ; en vitrail au chevet de l'autel de Coëtyvy.

De robustes piliers aux chapiteaux ornés de choux frisés et de vigne épaulent la grande nef, coupée dans toute sa largeur par le jubé. Celui-ci est une merveille. Alors que la plupart des jubés bretons sont en bois, le jubé du Folgoat est tout en pierre. Il est fait de trois arcades en plein cintre. Les intrados sont découpés en trilobes. La corniche est supportée en avant par quatre piliers et elle s'appuie en arrière sur les piliers du chœur. Il est impossible de décrire un tel chef-d'œuvre. Aucun mot ne saurait exprimer l'élégance de la balustrade si légère et cependant si bien équilibrée, les détails délicieux des nichettes, des pyramides en aiguilles et des feuillages de dentelles qui festonnent le contour.

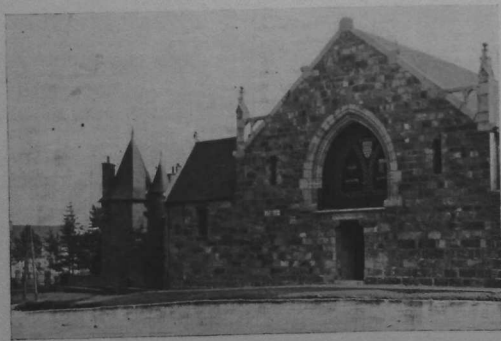
A côté de ce pur bijou, le sanctuaire renferme encore bien des beautés. Sur ses au-

tels s'épanouissent des sculptures d'une perfection ailleurs inconnue. La crédence voisine du maître autel, la chaire à prêcher, les confessionnaux, les vitraux des rosaces, les fonts baptismaux, les bénitiers, les enfeus, tout est d'une harmonie et d'une grâce inimitables...

Dans quelques jours, ce sera le pardon. Une foule immense se répandra sur l'esplanade, longera l'hostellerie des pèlerins, récemment édiflée avec les vieilles pierres du manoir de Morizur ; visitera le Doyenné dit de la Reine Anne, délicieux pavillon à tourelles du xvi^e siècle, occupé maintenant par le presbytère ; saluera le monument de Mgr Freppel, le grand panégyriste du Folgoat ; se désaltérera à la fontaine de Salain ; reviendra vers l'église, y entrera, y priera ; puis, après avoir visité les morts dans le cimetière voisin, entendra la messe en plein air, devant la *scala sancta*, cependant que, par toutes les routes qui se croisent sur l'esplanade, comme de multiples ruisseaux descendus vers un étang, les psalmodiantes processions des paroisses voisines, croix et bannières en tête, véritables mosaïques mouvantes, arriveront en souples cortèges de costumes fleuris et de broderies multicolores...

O.-L. AUBERT.

Illustrations photographiques de R. Binet.



LE MONUMENT DE MGR FREPPEL — LE DOYENNÉ — L'HOSTELLERIE DES PÉLERINS



POÈME

Chère adolescence de mon enfant,
Audacieuse force neuve qui répands
Autour de soi l'émouvante allégresse,
Joie à vivre, attendrissement de ma sagesse,
Sève, rameau tout proche encor de sa racine
Mais plus haut et plus drù que l'arbre maternel,
M'aimer en toi est l'acte obscur et naturel
Où mon instinct et ma complaisance m'inclinent !

Hier, nous avons vu, par leurs cimes roïdes,
Sous un ciel oppressé comme un corps pantelant,
Les petits sommets noirs où l'horizon s'appuie
Nouer avec fracas des flambeaux aveuglants ;
La nuit retentissait, hurlante et poignardée,
Les vaches renâclaient dans l'étable, de peur...
Ce matin, l'argent flotte aux courbes des vallées,
Le jour lustral nous baigne à sa verte saveur ;
Ouvre avec moi les yeux sur le monde et regarde,
Tu ne contempleras que plus tard, lis d'abord :
La couleur des rehauts déborde sur les marges,
Le texte s'enrichit des tons et des accords.

J'ai marché devant toi jusqu'à midi, ma taille
Est droite, mon front sans un pli, il fait soleil !
Tout ce qui me mordit le cœur ou le visage,
Le voici, bien serré comme un gâteau de miel ;
C'est mon bien, c'est mon gain en haut de la montée,
Richesse étroite aux jours rapaces arrachée,
Petit fruit dont j'ai su l'écorce aux durs piquants :
Il est pour toi, il est à toi, mets-y les dents !

BRETAGNE

Avec ta force inculte et l'art que je te livre
Forge et polis l'acier d'un anneau résistant
Et rive le maillon par qui doit se poursuivre
La chaîne de ma vie au travers des instants !
Tu ne poseras pas tes pieds sur mes empreintes,
Tu seras seul devant ta propre vérité,
Mais le sang de mon sang n'hérita point la crainte,
Et le cœur de mon fils conçoit sa dignité.

Combien j'exalte en moi ton audace et ta joie !
Tu es celui qui doit aller plus loin, hâtant
La marche, que pendant une étape on convoie,
Puis qu'on étreint en lui passant les talismans...

Ah ! si j'ai su, cerveau tenace et solitaire,
Travailler, pardonner et vivre sans répit,
Si, par moi, l'héritage ancien s'est ennobli,
Si jeus, comme un berger, mes prés et mes brebis,
Si mes mains ont conduit vers l'eau qui désaltère,
Si ma vie, après moi, comporte son salaire,
J'en place la vertu expresse, tout entière,
Sur cette race mâle où mon sang resplendit !

Jeanne PERDRIEL-VAISSIÈRE.

Châteauneuf-du-Faou, 19...



Bois de Jeanne MALIVEL.



LUCILE DE CHATEAUBRIAND
D'après la miniature appartenant à M. H. de Nercy.

LUCILE DE CHATEAUBRIAND

CHATEAUBRIAND, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, a tracé ainsi le portrait de la plus jeune de ses sœurs.

« Lucile était grande et d'une beauté remarquable, mais sérieuse ! Son visage pâle était accompagné de longs cheveux noirs ; elle attachait souvent au ciel ou promenait autour d'elle des regards pleins de tristesse et de feu. Sa démarche, sa voix, son sourire, sa physionomie, avaient quelque chose de rêveur et de souffrant. Il n'existe qu'un portrait de Lucile, et cette méchante miniature a été faite par Limoëlan, devenu peintre pendant les détresses révolutionnaires. »

Les malheurs de Lucile la rendent particulièrement attachante. Au moment où son frère aîné montait avec sa femme à l'échafaud, Lucile, sa sœur Julie et sa belle-sœur, la femme de l'écrivain, étaient mises en état d'arrestation et incarcérées à Rennes, où elles demeureraient, en attendant que leur sort fût fixé, du 27 janvier au 27 juillet 1794 (9 thermidor).

Deux ans après sa sortie de prison, le 2 août 1796, alors qu'elle venait d'atteindre sa trente-deuxième année, par un coup de tête inexplicable, Lucile se mariait secrètement, devant le recteur insermenté de Saint-Pierre, en Saint-Georges de Rennes, à Jacques de Caud, maréchal de camp, alors âgé de 70 ans.

« Ce dut être un mariage d'horreur », dit M. Étienne Aubrée (1). Il ne dura d'ailleurs pas longtemps. Six mois plus tard, de Caud mourait après avoir brutalement chassé sa femme.

Toute une série d'événements douloureux se succédèrent pour Lucile. René-François de Chateaubriand était en exil. Sa mère et sa sœur, Mme de Farcy, mouraient à moins d'une année d'intervalle. Elle erra pour ainsi dire durant trois ans,

(1) *Lucile et René de Chateaubriand chez leurs sœurs à Fongères*. (Champion, éditeur.) vol. 1, 25 fr. En vente à nos bureaux, Ti Breiz, St-Brieuc

BRETAGNE

jusqu'au retour en France de l'auteur du *Génie du Christianisme*.

En 1807, elle rencontra, à Paris, le poète Chénédollé, et put croire un instant, que la vie allait enfin lui sourire. L'affection les unissait. Chénédollé lui manifestait un amour honnête autant que passionné. Ils



LUCILE DE CHATEAUBRIAND

D'après la « méchante miniature » de Linoëlan, appartenant à M. le Comte de Chateaubourg arrière-petit-neveu de Lucile.

se retrouvaient souvent, car Chateaubriand et Mme de Beaumont favorisèrent leurs entretiens. Chénédollé n'avait plus qu'un rêve : celui « d'une vie calme, paisible, coulée près de Lucile, dans une riante et profonde solitude ». Lucile trouvait toute sa joie dans la lecture des vers du poète, qu'elle disait être « rayonnants et revêtus d'une robe de lumière... »

Hélas ! cette idylle devait aboutir à une cruelle déception et porter à Lucile un coup mortel.

Un jour que Chénédollé était allé la voir, à la Sécardais, chez sa sœur, Mme de Chateaubourg, Lucile lui demanda en palissant : « Monsieur de Chénédollé, ne me trompez-vous point ? M'aimez-vous ? » Et comme, interloqué, le poète allait lui répondre, elle reprit : « Ne croyez pas, au moins, que je veuille vous épouser. Je ne ferai jamais mon bonheur aux dépens du vôtre ! »

Malgré l'insistance de Chénédollé, Lucile refusa toujours depuis, et avec fermeté, l'amour qui lui était offert. Une dernière

entrevue eut lieu entre eux à Rennes. Elle fut déchirante. Lucile désespérée : « Je ne s...

Chénédollé se...
« Mme de Caud a cessé tout à coup de m'aimer, il y a deux mois. Elle m'a causé une peine mortelle et cependant je crois n'avoir aucun tort à me reprocher envers elle. Mais, quoi qu'elle fasse, elle ne pourra m'ôter l'amitié tendre et respectueuse que je lui ai vouée pour la vie. » Cette scène s'était passée vers la fin de l'année 1803. Lucile regagna Paris. Sa santé s'altéra. Elle écrivit à son frère quelques lettres étonnantes, toutes remplies de la pensée de la mort. Celle-ci accourut mystérieuse. L'acte de décès porte la date du 9 novembre 1804. Chateaubriand assure qu'il n'a jamais su l'emplacement de la sépulture de Lucile. « Elle qui tenait si peu à la terre n'y devait point laisser de trace » (1)...

Lucile a emporté, avec le secret de sa mort, celui de l'amour qu'exalta l'imagination de René, s'il est vrai que ce soit elle qu'il ait peint sous les traits d'Amélie, et celui des véritables raisons, alors qu'elle l'aimait, qui lui firent repousser l'offre de Chénédollé de devenir sa femme.

Mais voici que l'énigme s'éclaircit, après plus de cent vingt ans. L'amour de Lucile et de René n'a jamais eu un caractère coupable. C'était « une grande tendresse fraternelle, ardente, sans doute, et fondée sur une rare communion de goûts, d'aptitudes et d'aspirations, sur un même tour de sensibilité et d'imagination » (2).

Il est, d'autre part, établi que Lucile, après avoir répondu : « Je ne dis pas non ! » aux premières avances de Chénédollé, avait découvert qu'il s'était marié à Liège et avait abandonné sa femme et son enfant. Ses sentiments délicats autant que sa ferveur ne lui permettaient pas d'accepter dans de pareilles conditions l'union qui lui était proposée. Et c'est pour résister aux sophismes de son soupirant, qu'elle avait résolu de s'éloigner et de repousser les élan naturels de son cœur.

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*.

(2) Victor Giraud : *Passions et romans d'autrefois*.

LUCILE DE CHATEAUBRIAND

Mais que de luttés et d'orages déchainés en son âme par ce nouveau drame. Comment ne se sentirait-on pas ému devant la détresse de la malheureuse jeune femme, obligée de repousser par devoir un bonheur qu'elle avait d'abord appelé de toutes les forces de son être ?...

L'influence de Lucile sur son frère n'est pas niable. Chaque fois qu'il a l'occasion, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, de parler d'elle, il le fait avec une affection et un respect infinis. C'est elle, bien plus que Julie, qui, en révélant la poétique beauté de la nature au futur René, l'a, en quelque sorte, révélée au siècle naissant. Elle justifie par tout ce que l'on sait d'elle le beau titre de *Muse du Romantisme* qui lui fut maintes fois décerné. Elle écrivait d'ailleurs d'une façon délicate. M. Etienne Aubrée publie un grand nombre de ses lettres. On y sent vibrer son âme inquiète et tour à tour enthousiaste ou mélancolique. *Je pourrais prendre pour emblème de ma vie la lune dans un nuage, avec cette*

tout de suite le profond intérêt. Il est également adressé à René :

Pourrais-tu penser que je m'occupe follement depuis hier à te corriger ? Les Blossac m'ont confié dans le plus grand secret une romance de toi. Comme je ne trouve pas que dans cette romance tu aies tiré parti de tes idées, je m'amuse à essayer de les rendre dans toute leur valeur. Peut-on pousser l'audace plus loin ? Pardonnez, grand homme, et ressouvenez-vous que je suis ta sœur, qu'il m'est un peu permis d'abuser de vos richesses.

D'après M. Herpin, ce billet se rapporte à une réplique à la romance bien connue du *Montagnard émigré* que chante Lautrec dans les *Aventures du dernier Abencérage* : « Combien j'ai douce souvenance », et qu'aurait composée Lucile :

I

Ami, j'ai revu cet asile
Où, dans notre enfance tranquille,
Tous deux, nous goûtions un bonheur
D'idylle.
Pour nous, il n'est plus que douleurs
Et pleurs.

II

En vain, j'ai cherché la chaumière
Où nous souriait notre mère ;
Je n'ai trouvé que des soucis,
Mon frère,
A la place de nos grands lits
Jolis.

III

On m'a pris pour une étrangère.
J'ai demandé ma pauvre mère :
On ne m'a montré qu'un tombeau,
Mon frère,
Que hercent les pâles roseaux
Des eaux !

IV

On n'entend plus l'airain sonore
Retentir sur la tour du More,
Ils se sont envolés, les jours
De Flore,
Où nous vivions pour nos amours,
Toujours !

V

En vain, j'ai cherché ton amie,
Et par la lande et la prairie.
Ils ont moissonné cette fleur
Jolie
Qui faisait battre de bonheur
Ton cœur.



devise : souvent obscurcie, jamais ternie, lit-on dans l'une de ses lettres, adressée à son frère.

Mais voici un court billet affectueux et d'une note inaccoutumée dans la correspondance de la jeune femme. On en verra

BRETAGNE



JULIE DE CHATEAUBRIAND
COMTESSE DE FARCY

D'après la miniature appartenant à M. H. de Nercy.

VI

Ah ! qui nous rendra notre mère,
Et ton Hélène et la chaumière.
Leur souvenir brise nos cœurs,
Mon frère,
Pour nous, il n'est plus que douleurs
Et pleurs !

Parmi les jolies pages, trop peu nombreuses, hélas ! que laissa Lucile de Chateaubriand, M. Etienne Aubrée cite encore un poème en prose : *L'origine de la Rose* (conte grec). C'est une petite allégorie délicate et nuancée, toute de grâce exquise, et qui montre que la jeune femme avait vraiment l'âme d'un poète et, qui plus est, d'un poète romantique.

On en jugera par le texte que nous reproduisons :

Craignant de perdre Rosélia dès son berceau, ses parents alarmés la consacèrent à Diane. Bientôt la jeune Rosélia, prêtresse de cette déesse, lui présenta l'encens et les vœux des mortels. Elle ne comptait que seize printemps quand sa mère, par une tendresse sacrilège, l'enleva du Temple de Diane pour l'unir au beau Cymédore.

« Quoi, répétait sans cesse cette mère imprudente en regardant sa fille, quoi ! ma fille ne connaîtra jamais les douceurs d'un hymen fortuné ! Quoi ! les flammes du bûcher funèbre consumeront tout entière cette beauté si charmante, qui ne laissera pas après elle de jeunes enfants pour rappeler ses traits et pour bénir sa mémoire ! »

Rosélia est conduite des autels de Diane à ceux d'Hyménée. Là, sa bouche timide profère de coupables serments, dont son cœur ne connaît pas le danger.

Cependant, Cymédore, que Fidée de Diane poursuit d'un noir pressentiment, se hâte de sortir avec Rosélia du temple de l'Hymen. Ils en franchissent les derniers degrés, lorsque Diane leva son noble flambeau sur la nature. La chaste déesse n'a pas plus tôt aperçu nos époux fugitifs qu'un trait semblable à ceux dont elle atteignit les enfants de Niobé part de sa main immortelle et va frapper le cœur de Rosélia.

Un soupir qui vint expirer sur les lèvres de cette vierge épouse fut, dit-on, le seul reproche qu'elle adressa à la déesse. Ro-



MARIE-ANNE DE CHATEAUBRIAND
COMTESSE DE MARIGNY

D'après la miniature appartenant à M. H. de Nercy.

LUCILE DE CHATEAUBRIAND



L'AVENUE DE CHATEAUBRIAND AU CHATEAU
DE LA SÉGRAVAIE

sélia chancelle, ses faibles genoux fléchissent sur le gazon qui la reçoit.

Transporté de douleur et d'amour, Cymédore veut soutenir son épouse, mais, ô prodige, il n'embrasse qu'un arbuste qui blesse ses mains abusés.

Cependant, ce nouvel arbuste, né du repentir de Diane et des pleurs de l'Amour, se couvre de roses, fleur jusqu'alors inconnue. Rosélia, sous cette forme nouvelle, conserve ses grâces, sa fraîcheur, et jusqu'au doux parfum de son haleine. L'amour et la pudeur rougissent encore son front, et les épines que Diane fait croître autour de sa tige prolègent son sein embaumé. Cette belle fleur sera d'âge en âge également chère à la vierge craintive et à la jeune épouse.

C'est à Fougères même que cette fable anacréontique aurait été composée, dans le petit jardin en terrasse de l'Hôtel de Farcy, qui domine toute la ville de Fougères et la vallée du Nançon, où Lucile aimait « à lire et à méditer sans être vue. »

La mort de Lucile affecta profondément Chénédollé. Il lui a consacré des pages sensibles et douloureuses, où perce le remords d'avoir été peut-être cause de sa fin rapide.

« Hélas, dit-il, elle sera peut-être morte sans consolation. Elle n'aura point eu peut-être devant son lit de mort ce sourire de l'amitié qu'elle avait tant désiré. Douloureuse pensée ! Ce cœur si aimant, si délicat, si sensible, aura-t-il été seul vis-à-vis de lui-même dans ces derniers instants et n'aura-t-il point trouvé une main amie pour lui adoucir la mort ? Encore si son frère avait été auprès d'elle ! »

« Peut-être aurais-je rendu un peu de calme à cette imagination effarouchée, peut-être aurais-je réconcilié avec la vie ce cœur si triste et si malade, et qui ne demandait qu'un roseau pour s'appuyer. »

« Son imagination était effarouchée des hommes et de la vie. »

« Son visage exprimait toujours la plus profonde mélancolie, et ses yeux se tournaient naturellement vers le ciel, comme pour lui dire : Pourquoi suis-je si malheureuse ? Quelquefois, elle sortait de cette profonde tristesse et se livrait à des accès de gaieté et à de grands éclats de rire, mais ces éclats de rire faisaient sur moi la même impression que les rires d'un homme attaqué de folie : ils conservaient, par un contraste terrible, toute l'amertume de la tristesse, et, sur ce visage si mélancolique, la gaieté même semblait malheureuse. »

« Tout commentaire serait déplacé après de tels accents !... » assure Sainte-Beuve.

Jean SANNIER.

Toutes les illustrations de cet article sont extraites du livre de M. Etienne Aubrée : *Lucile et René de Chateaubriand* (Champion, éditeur).



LA TERRASSE DE L'HOTEL DE FARCY A FOUGÈRES
(LE PETIT JARDIN DE LUCILE)



JEAN BOUCHER : STATUE COURONNANT LE MONUMENT DE VERDUN,
INAUGURÉ LE 7 JUILLET DERNIER



LE CLOÎTRE DE L'ABBAYE DE BEAUPORT

Les Bretons précurseurs de Colomb

LA question de savoir si les Bretons et les Normands sont allés en Amérique avant Christophe Colomb revient presque périodiquement d'actualité.

Il y a quelques années, à propos, je crois, d'un concours de mots croisés, on parla du corsaire Coetanlem.

Originaire de l'île de Bréhat, il avait, en 1484, fait prisonniers des marins de Bristol qui, sous le commandement du capitaine Lloyd, erraient sur l'Océan, à la recherche de la Grande Ile (Bréas I), dont les légendes galloises parlent comme d'un pays très lointain, sinon chimérique, couvert de bois précieux que les courants jetaient parfois sur les côtes d'Irlande, de Grande-Bretagne et de France.

L'affaire ayant mal tourné, Coetanlem se vit dans la nécessité de s'établir à Lisbonne pour éviter des poursuites. Il y rencontra Christophe Colomb, et, selon toutes proba-

bilités, lui indiqua la route du Nouveau-Monde. Nul n'ignore que c'est seulement le 20 janvier 1485, après un voyage sur les côtes d'Islande, que Christophe Colomb se rendit près du roi d'Espagne Ferdinand et lui demanda des navires pour aller à la découverte des Terres Nouvelles (1).

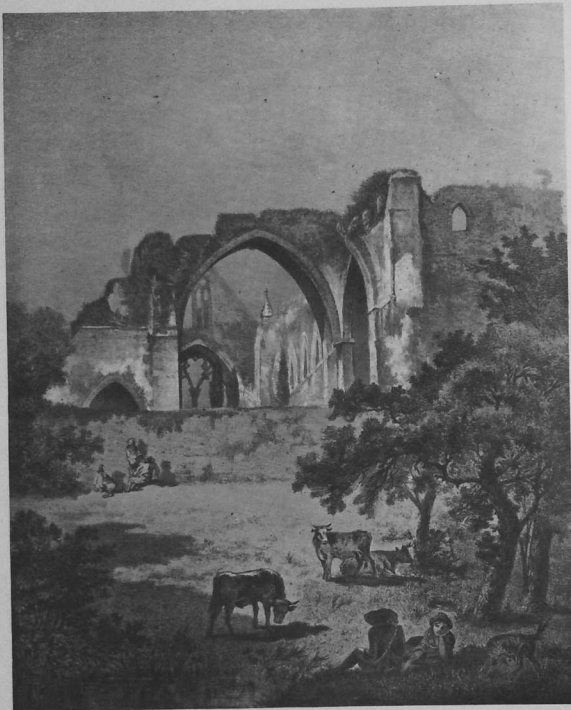
Voici quelques mois, un historien américain, M^r Made Minnigerode, s'est livré, en France, à de savantes recherches dans de vieux documents. En conclusion de ses études, il a déclaré tenir la preuve certaine que des pêcheurs bretons « ont chassé la baleine et pêché la morue sur les côtes de Terre-Neuve en 1392 », c'est-à-dire cent

(1) Laborde : *Les Ducs de Bourgogne*, Tome II, p. 349. — Bibliothèque Nationale Ms. L. 26.088, pièce 86, et Léopold Delisle : *Le Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, tome I.

BRETAGNE

ans juste avant la « découverte » de l'Amérique par le premier des conquistadors.
« Les Français ont peut-être débarqué même à Terre-Neuve avant cette date,

la côte bretonne, qui lui apprirent également qu'une grande rivalité existait entre les habitants de cette région pour la possession des bancs de Terre-Neuve.



CHEVET DE L'ÉGLISE DE BEAUPORT

ajoute-t-il, mais, en tout cas, aussi affirmatif qu'on puisse l'être par l'absence de documents formels, il est certain qu'ils connurent les côtes du Nouveau Monde avant la fin du xiv^e siècle.»

M^r Made Minnigerode assure avoir trouvé les preuves de ses affirmations dans les livres de taxes d'un petit village de

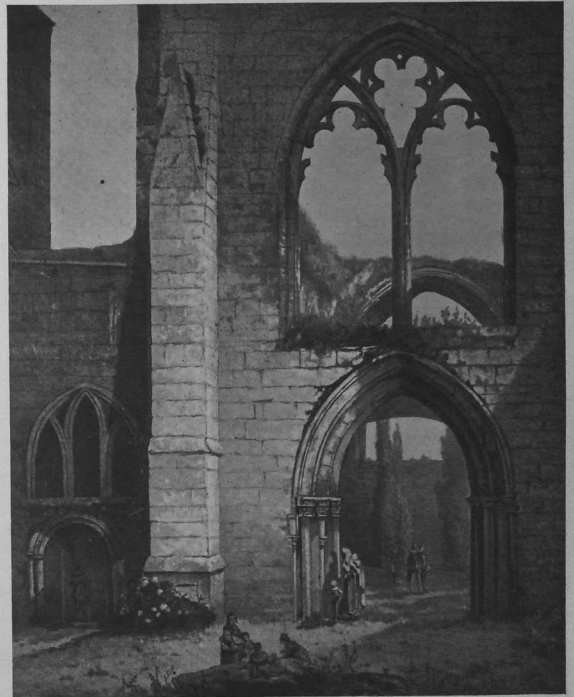
Les déclarations de M^r Made Minnigerode ont-elles eu leur écho à la Chambre Américaine des Représentants ? Il n'est pas vain de le supposer, quand on prend connaissance d'une dépêche publiée les 15 et 16 juin derniers par un grand nombre de journaux français et dont voici les termes : « Washington, 14 juin. — Ces jours

LES BRETONS PRÉCURSEURS DE COLOMB

derniers, la Chambre Américaine des Représentants a consenti à admettre que Leif Ericson, fils d'Eric le Rouge, débarqua sur le territoire de la future Amérique au

Amérique dès le vi^e siècle et le second protestant qu'il restait fidèle à Christophe Colomb.»

Dans son ouvrage : *Histoire de la Décou-*



PORTAL DE L'ÉGLISE DE BEAUPORT

x^e siècle, mais l'allégation qu'il fut le premier homme blanc à y mettre le pied a laissé quelques congressmen sceptiques.

« Le représentant Olger B. Burtness déclara qu'à son avis Ericson avait bien été le vrai pionnier américain, mais ses collègues James O' Connor et Florello la Guardi le nièrent, le premier soutenant que des Irlandais avaient dû aborder en

verte de l'Amérique (1902), Gaffarel établit qu'une colonie monastique irlandaise, dite la « Petite Irlande » (Irlandit Mikla), aurait été fondée, dès le xi^e siècle, sur les rives du Saint-Laurent. On la trouve mentionnée dans trois sagas (1) historiques du

(1) Nom générique d'anciens récits et légendes scandinaves rédigés pour la plupart en Islande du xii^e au xiv^e siècle.

BRETAGNE

XIII^e siècle : *Land namabock, Eyrbiggja Saga et Saga de Torfinn Carlsejne*.

D'autre part, l'atlas de Bianco, paru en 1436, porte, à l'ouest de l'Atlantique, une île *Stocafiza*, ou île des Morues, dont la position répond à Terre-Neuve.

Mais, s'il existe un ensemble de présumptions sérieuses dans le procès qui cherche à déposséder Colomb de sa gloire au profit des marins français et des pêcheurs bretons, son avocat pourra répondre victorieusement que les arguments fournis sont jusqu'ici tellement fragiles qu'il vaut mieux n'y pas trop toucher, par crainte de les voir tomber en poussière, comme les registres de l'Amirauté de Honfleur, qui contenaient « avant que Colomb fust cogneu, des congés pour (aller) à la pesches des morues aux Terres-Neuves... des journaux et des rapports des pilotes qui en estaient revenus (1) ».

Nous ignorons si M^{re} Made Minnigerode a vraiment trouvé la preuve réclamée. Nous sommes plutôt en droit de nous demander si le livre de taxes du « petit village breton », auquel il fait allusion, ne serait pas plutôt le texte d'une certaine transaction entre l'Abbé et couvent de Beauport d'une part, et les habitants de l'Ysle de Bréhat d'autre part, que M. Tempier découvrit, voici près d'un demi-siècle, aux archives des Côtes-du-Nord, qu'il communiqua, pour la première fois, à la Société Archéologique et Historique des Côtes-du-Nord, dans sa séance du 11 janvier 1886, et dont le texte, commenté par M. Joseph Loth, parut *in extenso* dans le tome IX des *Annales de Bretagne* (1893).

Les moines de l'Abbaye de Beauport dont les ruines imposantes et mélancoliques se dressent encore au fond de la baie de Paimpol, dans le village de Kéridy, étaient en procès avec les habitants de l'Île Bréhat. Ceux-ci assuraient que la dime n'était due que sur les poissons pêchés dans la mer de la Manche. Les moines répondaient qu'elle devait être payée pour tous les poissons capturés par les Bréhatins, quel que soit le lieu de prise.

Après de très longues discussions, une entente intervint finalement, le 14 décembre 1514, entre les deux parties.

Les moines établissent dans l'acte transactionnel que la dime leur est due (par « tous et checum des homes malles » de l'Île de Bréhat « qui eussent excédez l'asgre (âge) de dix ouyct ans et qui peschassent en la mer o rays, ayns ou aultres engins à prandre poissons, de quelque sorte de poession que ce fuct, tant congres, morues, merlus, que aultres poissons, en quelque part que ce soipt, tant à la Coste de Bretagne, la Terre Neuffve, Islande ou ailleurs », laquelle dime « avoient les demorantz en la dite ysle de Bréhat et leurs prédécesseurs de paravant eulx, fait possession de payer par an, deux, troyx, quatre, cinq, dix, vingt, trante, quarante, cinquante, sexente ans ».

Les Bréhatins convertirent les redevances annuelles en une rente de 100 sous monnaie, assise sur des pièces de terre situées dans les paroisses de Plounez, Plouézec, Kéridy ou Plouballanc. (18 deniers monnaie pour les hommes au-dessus de 18 ans, 9 deniers pour ceux au-dessous.)

La simple soustraction : 1514 — 60, donne bien la date de 1454. Cependant, une fois de plus, malgré tout notre désir de voir dans cette charte l'argument définitif et péremptoire en faveur d'une thèse à coup sûr glorieuse pour les pêcheurs bretons, nous sommes obligés de reconnaître, avec M. Tempier, que l'indication des « costes de Bretagne et d'Islande » crée un doute en ce qui concerne la conclusion à tirer de ce que les « demorantz en la ditte Ysle de Bréhat » avaient fait « possession de payer par an » depuis « quarante, cinquante, sexente ans » une dime aux moines de Beauport. Si Terre-Neuve avait seule été mentionnée, il n'y aurait pas de discussion possible.

En résumé, s'il semble certain que des marins de l'ancien Continent, et plus particulièrement des pêcheurs normands et bretons, ont visité les côtes de l'Amérique avant que n'y abordassent les caravelles parties de Paros le 3 août 1492, on ne possède aucune précision à ce sujet. La question demeure entière et il y a peu de chances qu'elle soit jamais résolue. Le fait est que les faits nouveaux n'enlèveraient rien à la gloire de Christophe Colomb.

Job LE BIHAN.

(1) Abbé Paulmier : *Lettres du 19 avril 1659*, Bibliothèque Nationale, collection de Camps 134, folio 109.

Illustrations extraites de l'Album des Anciens Evêchés de Bretagne (Guyon, éditeur).

LES LIVRES

De *Quelques Ombres*, par Charles LE GOFFIC (Marcelle LESAGE) — *Le Génie du Christianisme*, par Yves LE FEBVRE (Edgar MALFÈRE). — *Le Dieu Noir*, par Isabelle SANDY (PLOX et C^{ie}).

Les *Quelques Ombres* évoquées par Charles Le Goffic sont celles d'écrivains et de poètes qu'il a réellement et intimement connus. Il disserte de leur vie et de leur œuvre avec autant de familière simplicité que d'indépendance d'esprit. L'amour que ces « Ombres », de leur vivant, ont témoigné aux lettres, les rassemble après leur mort. On trouve tout naturel qu'elles soient réunies dans un même cadre : qu'elles s'entrevoient en se donnant la main dans une sorte de ronde symbolique, qui n'est que théoriquement macabre, puisqu'aucun « ankou » décharné ne la conduit.

Au contraire, ces « ombres » imaginatives et sensibles retrouvent leur existence propre sous la plume de Charles Le Goffic. Elles redécouvrent des personnalités qu'on est heureux de revoir, de fréquenter à nouveau, alors qu'on croyait ne plus jamais les rencontrer. On a peut-être su tout ce que leur panégyriste rapporte d'elles, mais c'est avec plaisir qu'on le réapprend.

Toutes ont du charme et de la cordialité ; certaines sont spécifiquement bretonnes ; quelques-unes le sont à titre adoptif, pour avoir subi la profonde influence de l'Armor ; d'autres, enfin, ni par leur origine, ni par leur œuvre, n'appartiennent à la Bretagne.

Théodore de Banville est le « plus délicieusement inventé des poètes de la seconde génération romantique : « semblable à l'enfant divin dont parle Ovide, il ne pouvait rien dire qui ne fut soumis aux lois mystérieuses du Nombre ».

Paul Verlaine « mélange du pire et de l'exquis, de l'échappée du sabbat et du soupirant de la *Ête chez Thérèse* », possédait un « art assez subtil pour s'inventer une prosodie personnelle qui ne confinait qu'en apparence à l'absence de prosodie... art d'un lorrain maître de lui jusque dans l'abandon de lui-même, discipliné même dans l'indiscipline ».

Jean Moréas, plus versificateur que poète véritable, était cependant le « plus ingénument mais inébranlablement convaincu de son génie ».

Charles Le Goffic garde un profond et attachant souvenir à Jules Tellier, son compagnon de jeunesse, dont la mort, selon le mot d'Anatole France, fit, à vingt-six ans, un « ancien » : « son immense lecture l'avait rendu accueillant aux formes les plus diverses de la beauté, et ce poète, nourri du pur froment des anciens sages, comprenait et ressentait toutes les inquiétudes des modernes ». Il n'est pas exagéré d'en dire autant de Jean-Marc Bernard, le Dauphinois, tombé tout jeune encore, près de Souchez, le 9 juillet 1915, en exhalant un immortel *De Profundis* :

Du plus profond de la tranchée.
Nous élevons les mains vers vous,
Seigneur, ayez pitié de nous
Et de notre âme desséchée....

A côté de ces « fins gallos » apparaissent dans le décor de Bretagne quatre noms dont l'éclat



Gabriel VICAIRE
(Photo Victoire, Lyon).

surpasse en rayonnement le rayonnement des autres : Maurice Barrès, Gabriel Vicaire, Tristan Corbière, Anatole Le Braz. Les pages que leur consacre Charles Le Goffic sont pleines d'affection. Le cœur de l'ami y parle plus fort que l'esprit du critique. C'est pour cela qu'elles sont claires et belles et, parfois, révélatrices de secrets jusqu'alors bien gardés.

Nous apprenons, entre beaucoup d'autres choses, que c'est Charles Le Goffic qui présenta Maurice Barrès à Ernest Renan sous les ombrages de Rosmarnon et facilita entre les deux écrivains les dix minutes de causerie et d'entrevue, qui devinrent, par la suite, *les Huit jours chez Renan*. Quelques lignes encore établissent comment l'auteur de la « *Colline Inspirée* » crut, un jour, avoir enfin trouvé sur la lande de Combourc son orientation et sa formule « de ne considérer désormais toutes choses que du point de vue de l'intérêt national ».

Gabriel Vicaire découvrit la Bretagne à peu près à la même époque que Maurice Barrès et cette histoire du poète bressan devenu breton, est un beau souvenir émaillé de vers souples et musicaux, qui font songer aux touffes de bruyères des landes de Ploumanac'h. Nous revoyons tout à tour chacun des amis qui, dans l'auberge de la mère Aimée et de son mari Stanis, se réunissaient, à l'ombre de Notre Dame de la Clarté pour digester, servis par

Zéphirine qui rit, longue comme une asperge

BRETAGNE

des boîtes de cidre blond et de noirs amers-picon, alors que le poète du *Lit-Clos* portait son toast fameux :

Bretagne hospitalière et franche, à la santé !
Aux filles du Trégor, à tous ses rudes hommes !
Comme eux, je rends hommage au noble jus des
J'étais déjà Breton sans m'en être douté. [pommes.

Je voudrais, par le menu, pouvoir redire ici toute l'épopée vécue par Gabriel Vicaire à Perros-Guirec, Ploumanac'h, Trégastel et même Saint-Brieuc où, à la demande de Narcisse Quellien, le dernier des bardes, en présence de Jules Simon, alors ministre, il célébrait l'héroïsme des Bretons, dans une pièce lue par une sociétaire de la Comédie-Française, et qui n'était autre qu'une ode à ses condisciples du lycée de Belley, morts en 1870 pour la France, et adaptée aux Mobiles Bretons, à l'aide de deux ou trois petites retouches, par exemple en écrivant Breton là où il y avait Bressan. Mais il y faudrait des colonnes, car ce serait conter toute la genèse et toute l'écriture du *Pays des Ajoncs*, de *l'Heure enchantée*, et même de cette chauche, où il célébrait à sa façon *Bêtes et Gens de Bretagne*, en alexandrins tracés sur un coin de table, entre deux verres d'apéritif.

Les « Ombres » de Tristan Corbière et d'Anatole Le Braz sont celles d'authentiques Bretons. *Les Amours Jaunes* du premier ne furent révélées aux symbolistes qu'en 1883. L'ironie féroce, comme les poses de Tristan, « sa morgue et jusqu'à ses mystifications ne sont qu'une forme — volontairement caricaturale — de sa pudeur de Breton. Ce n'est point de sa faute si le masque a craqué : « si son visage — le visage de son âme — nous est apparu, par endroit, rayé de larmes dont nous savons aujourd'hui toute la force corrosive. Ce grand orgueilleux ne voudrait pas plus de notre commémoration que de celle des contemporains. « N'est-ce pas lui qui, sur un album, au-dessous de sa « charge » par lui-même, écrivit cette pensée affreuse et si profondément révélatrice : « Le moi est haïssable. — Eh bien ! moi, je me hais. » Se haïr, c'est encore une façon d'aimer les autres. Tristan aimait son chien, la Bretagne et la mer.

L'évocation du plus breton des poètes bretons termine l'élegant volume. J'ai nommé Anatole Le Braz, dont l'œuvre « bien qu'inachevée, offre une grande unité spirituelle » où peu de lacunes sont sensibles, car elle embrasse la péninsule bretonne tout entière, avec une prédilection marquée pour la partie bretonnante et, dans cette partie même, pour l'Armor trégorrois, l'Argoat cornouaillais et la région de Quimper ». Et cette œuvre du folkloriste, du conteur, de l'historien, du poète, sera consultée, tant qu'il y aura une âme bretonne et une langue française.

De « Quelques Ombres » n'est pas un de ces livres qu'on lit pour se distraire et qu'on abandonne ensuite à tout jamais, quelque intérêt qu'on ait pris à sa lecture. On le gardera au contraire précieusement dans un coin de sa bibliothèque —

et sa place est marquée entre les *Romanciers d'aujourd'hui*, âgés déjà de 40 ans, et *l'Âme Bretonne* — pour le reprendre de temps à autre, en goûter quelques pages comme d'un vieux vin soigneusement caché derrière les fagots d'une cave fraîche et qui conserve tout son parfum, en dépit des années et des poussières.

Yves Le Febvre vient de consacrer des pages claires et documentées au *Génie du Christianisme*. Ceux qui désirent connaître la genèse d'un ouvrage, qui cherchent à démêler la vérité au milieu des détails bibliographiques dont l'ont encombré un siècle d'essais de toutes sortes, auront grand profit à lire le livre de M. Yves Le Febvre.

Au début de sa vie, sous l'influence de Jean-Jacques Rousseau et des Encyclopédistes, Chateaubriand concevait la religion un peu à la façon du *Vicaire Savoyard*. « Toutes les âmes « ruminantes et philosophiques » (1) de Bretons cachent le même fond d'hérésie. L'inquiétude religieuse y retentit à travers les âges avec les mêmes sonorités ». Cependant, il ne tarde pas à évoluer sous l'influence d'événements intimes : la mort de sa mère et celle de sa sœur : « Ces deux voix sorties du tombeau, écrit-il, cette mort qui servait d'interprète à la mort m'ont frappé. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles. Ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré et j'ai cru... ».

Pour Yves Le Febvre, ces douloureux événements ont sans doute marqué le point d'arrivée de l'évolution, mais celle-ci était commencée depuis longtemps et Fontanes en demeure l'un des principaux auteurs.

Quand, au début de 1800, Chateaubriand rentra d'Angleterre en France, après avoir publié *l'Essai sur les Révolutions*, il apportait, avec lui, non seulement la majeure partie de son manuscrit, mais encore les premières feuilles de son ouvrage imprimées en Angleterre. *Atala* parut peu de temps après, présenté comme un fragment important du *Génie*. « C'est de la publication d'*Atala*, notera-t-il plus tard, dans les *Souvenirs d'Outre-Tombe*, que date le bruit que j'ai fait dans le monde. » Ses amis : Fontanes, Joubert, Chénodollé, le pressèrent alors de terminer son ouvrage. Sa facilité de travail était grande. Son ardeur se démentait rarement. Il reprit son manuscrit page à page. Il le recommença, le « christianisa » sur-tout.

Il venait d'être présenté à Pauline de Beaumont. On sait ce que fut leur idylle. Tous deux s'aimèrent profondément. Les plus chastes passions ont aussi leur « flamme ». Mme de Beaumont réunissait toutes les qualités qui convenaient

(1) Le mot est de Renan.

LES LIVRES

LE DIEU NOIR, par Isabelle SANDY.

Devant la mer armoricaine, devant la baie de Saint-Malo, je viens de refermer les pages d'un beau roman, pour lequel notre grand Mathurin Méheut a conçu des illustrations sobres et fortes, en harmonie avec le style et la pensée de l'auteur. Il s'agit du « Dieu Noir » d'Isabelle Sandy, publié ces jours derniers par *l'Illustration*, et que les éditions Plon-Nourrit viennent de faire paraître en volume.

Mais, au fait, est-ce bien un « roman » que ce « Dieu Noir » ?...

Je le comparerais plutôt à quelque lancinante sonate, où le Réve est leit-motiv, à quelque sonate profonde et triste, ayant pour thème : « *Le Ciel éternel, conque marine, qui resserre sa fratche naere autour des chants infinis de la mer*... ».

Dieu sait pourtant que si Mme Sandy a situé son roman chez nous, en Cornouailles, elle n'avait, par le sang, rien de commun avec la Bretagne, dont elle n'a connu, je crois, que Penmarc'h, et en passant... Née au pays pyrénéen, c'est son pays pyrénéen qu'elle exalta, jusqu'à présent, dans ses livres. Et tout son art ne tient-il pas, comme en une poétique définition, dans ces mots par lesquels elle peignit si souvent elle-même la frugale gourmandise de ses durs montagnards : « *Un oignon rose, glacé dans le cristal d'un torrent* » ?...

L'oignon rose, gemme claire, marié au liquide diamant des glaciers, nous l'avions savouré, maintes fois, avec elle, dans *La Ronde des Faines*, dans *Les Soulanes vertes*, et dans ce chef-d'œuvre : *Andorra ou les Hommes d'airain*. Nous ne soupçonnions pas que cette cigale des montagnes, petite, nerveuse et noire comme un sarment, pût être capable de comprendre et de pénétrer notre brume, ni de magnifier notre race dans ses plus secrets et ses plus invincibles penchants : la superstition, la mélancolie, le rêve...

Or, il y a beaucoup de choses, dans ce livre *Le Dieu Noir*, dont les feuilles de Glozel paraissent avoir été le point de départ. Il y a Dagorn, le pêcheur de Saint-Guénolé, à l'idylle tragique et douce, si simple et si bretonne dans sa simplicité. Il y a et attachant conte de Kéravel, gentil-homme sauvage, nourri de songes, inguérissable d'avoir perdu, avec sa foi, le pouvoir de guérir les autres... Il y a, antithèse frappante, Joseph Bruchas, le savant, le libre-penseur matérialiste, à l'égoïsme criminel, aux intransigences mesquines. De sorte que le seul méridional de l'histoire est le seul personnage peu sympathique : mais c'est parce qu'il est matérialiste, et non parce qu'il est méridional ; c'est parce qu'il nie, avec un acharnement de sectaire, « au-dessus du monde que délimitent la raison et le compas, cet autre monde qui est son prolongement et où plongent par la racine, fleurs renversées, certaines âmes... » Et Mme Sandy, poète et spiritualiste, ne respire, comme nous, Celtes, que dans ce monde-là... Il y a Rosenn, figure de légende, incarnation

à Chateaubriand. Elle était « la voix divine dont tout poète a besoin. » Elle fut sa collaboratrice et, d'accord en cela avec l'exquis Joubert, elle ne ménagea à Chateaubriand ni les conseils, ni le concours de ses recherches et de ses méditations.

Le Génie du Christianisme parut le 14 avril 1803. Quatre jours plus tard, pour la fête de Pâques, les églises, en vertu du Concordat, étaient définitivement rendues au culte. A l'heure même où le *Te Deum* résonnait solennellement sous les voûtes de Notre-Dame, en présence du Premier Consul, à la suite de la proclamation de ce *cler-nier*, Fontanes plaubait, dans le *Moniteur*, un article sensationnel dans lequel il comparait le *Génie* à « une frise sculptée autour du grand édifice que Bonaparte venait d'élever en établissant le Concordat ».

Le succès de l'ouvrage fut immense. Plusieurs éditions se vendirent en quelques semaines. Les journaux et les revues, presque sans distinction d'opinions, publièrent les comptes rendus les plus élogieux. Il y eut cependant quelques critiques. L'une d'elles parut dans la *Décade Philosophique, Littéraire et Artistique*, du 30 prairial, an X, sous la signature de Guinguen, un ancien ami de Chateaubriand, Breton comme lui, son compagnon d'exil à Londres et l'un de ceux qui avaient le plus applaudi à *l'Essai sur les Révolutions* et aidé au succès de ce premier livre. Les articles de Guinguen traduisaient l'opinion du vieux libéralisme philosophique, de « l'Empire Voltairien », de tous ceux, enfin, qui ne pouvaient dire leurs façons de penser dans la presse politique alors « réduite à quelques revues ou journaux étroitement surveillés ». Leur retentissement fut grand. Il y eut des approbations ardentes, mais aussi des colères violentes.

Après avoir étudié les premières éditions du *Génie*, indiqué que l'esprit de parti ne fut pas étranger au succès du livre sans suffire à l'expliquer, narré l'amusante histoire de l'Académie Française refusant le Grand Prix de Littérature au *Génie du Christianisme*, mais faisant entrer son auteur dans son sein. Yves Le Febvre conclut en s'appuyant d'ailleurs sur l'opinion de M. Gabriel Monod : « Chose curieuse, ce sont trois Bretons, trois fils de cette race celtique sérieuse, curieuse et mystique, qui ont en France représenté tout le mouvement religieux de notre siècle : Chateaubriand, le réveil du catholicisme par la poésie et l'imagination ; Lamennais, la reconstitution du dogme, puis la révolte de la raison et du cœur contre une église fermée aux idées de liberté et de démocratie ; Renan, le positivisme scientifique uni au regret de la foi perdue et à une vague aspiration vers une foi nouvelle. »

En réalité, l'influence du *Génie du Christianisme* a été plus grande au point de vue littéraire qu'au point de vue religieux. Veuillez n'a-t-il pas dit « qu'il fleurait l'hérésie ! »

O.-L. AUBERT.

BRETAGNE

du mystère et du vent, sous les traits orageux d'une vierge un peu conventionnelle. Il y a des poèmes en prose à toutes les lignes et même un poème en vers très poignant. Mais il y a surtout la Mer, l'Amour et la Mort, ce triple socle de notre vie, à nous, Bretons.

Ecoutez ces lignes sur la Mer :

« De grandes vagues accouraient, dures, unies, intactes, comme des collines de verre... Alors, pour les voir mûrir et s'ouvrir comme des fruits à la chair de lait, Ar-Mor-Noz courait vers la grève... Il faut des rochers à la mer ; quand elle rencontre ce front bombé de la terre, la vague fait la roue comme un paon blanc au ventre d'émeraude, jette un cri accordé sur on ne sait quelle voix de genèse et se recouche dans ses abîmes pour rebondir. Ce verbe de titans exalta l'étrange fille ; elle riait quand les plus hautes volutes l'atteignaient, s'enroulaient autour d'elle et tentaient de la cueillir ; nul œil de peintre n'avait saisi mieux qu'elle tous les détails du paysage marin, le saut des vagues cabrées comme des danseuses, l'éclatement de leur poitrine de cristal d'où des milliards de lis s'échappaient, voltigeaient, retombaient sur les croupes de granit qui ruisselaient de pétales comme un reposoir de Fête-Dieu... »

Ecoutez ces lignes sur la Mort :

« Maryvonne est partie, plus loin que la mer... plus loin que la mer... Plus loin que toutes les mers mises bout à bout comme des toits d'ardoise bleue... Et Dagorn n'a pas levé son ancre couleur d'encens... Il n'a pas largué ses pâles voiles ; il n'a pas consulté la boussole et l'étoile.

« Car la barque de Maryvonne filait trop vite sur les flots qu'on ne voit pas mais qu'on devine, mais dont l'impérieux balancement finit par endormir les hommes, tous les hommes... »

« Elle était si bien partie, cette Maryvonne, que Dagorn, penché sur la forme qu'elle habita et qu'elle avait laissée sur la grève comme un vêtement superflu, ne la reconnut pas... Il pensa, le front plissé :

« — Mais ce n'est pas elle, ce n'est pas elle, si dure, si hautaine, raidie dans sa débâissance à la vie et à l'amour ! »

.....

— Mais le *Dieu Noir*, me direz-vous, qu'est-ce ?... Ah ! le *Dieu Noir*, c'est le prétexte à tout cela, qui est charmant, dans le sens ou « charme » est magie et non simple gentillesse. Le *Dieu Noir*, c'est prétexte à penser, à aimer, à rêver, à chanter, à croire... C'est, comme tout roman de poète, une symphonie dont chaque note est un symbole et dont l'ensemble ne peut être analysé avec la commune mesure.

Je n'ai rencontré Isabelle Sandy qu'une seule fois, à Paris (là où tous les pétales de la rose des vents se rencontrent). Nous étions toutes deux au seuil du Bonheur et toutes deux nous avions fait cette folie d'unir nos vies en dehors de nos races.

Tandis que j'étais fiancée à un poète landais, Isabelle Sandy venait d'épouser un homme de l'Est, M. Pierre Xardel, le délicat poète lorrain, dont nous attendons un nouveau livre. Le Destin a été bien différent pour nous deux ! Mais je suis heureuse de songer que nous ne fûmes pas toutes deux punies d'avoir aimé au delà de chez nous et que Mme Pierre Xardel possède ce trésor beaucoup plus rare et plus précieux encore que la gloire et le talent : un foyer idéal.

Ceci aussi est une chose qu'il faut dire, parce qu'elle est (ne fût-ce que par exception) à l'hon-



MADAME ISABELLE SANDY, Auteur du *Dieu Noir*.

neur des ménages d'écrivains, et parce que, par son dernier roman encore, Isabelle Sandy, à qui je veux appliquer une dernière fois ses propres phrases, s'est montrée à nous comme « celle qui magnifie toute chose, celle qui, au bord du lac monotone de la vie quotidienne, jette des pierres pour le nuancer de cercles infinis... »

Marie-Paule SALONNE.

BIBLIOPHILIE. — Nous rappelons à nos lecteurs que nous pouvons leur procurer non seulement les livres parus aux éditions O.-L. Aubert, mais tous les ouvrages de nos auteurs bretons publiés sous d'autres firmes. Signalons, en ce moment, à « Ti-Breiz », les derniers exemplaires de luxe de « *Ma Maison dans la Brume* » (œuvre de notre collaboratrice, Marie-Paule Salone, préfacée par J.-H. Rosny aîné, et qui obtint, en 1921, le prix de l'A. F. P. L., à Paris).

Quelques exemplaires numérotés, sur vélin pur fil Lafuma et sur Alfa, à 50 fr. et à 20 fr. Edition ordinaire, 12 fr.



Le soir là, quand les chariots de la tribu s'arrêtèrent pour leur halte accoutumée de la nuit, l'odeur singulière qui, depuis plusieurs jours déjà, accueillait la marche des Kymris migrants dans leur exode vers les terres

du couchant, se fit tout à coup si forte et si pénétrante que les buffles eux-mêmes, au lieu de se répandre dans les herbages, sitôt dételés, restèrent, les naseaux tendus, à humer l'air avec une sorte d'inquiétude. On eût dit que, là-bas, derrière les collines âpres et tourmentées qui barraient l'horizon vers l'ouest, d'immenses cassolettes invisibles fumaient, imprégnant l'espace d'un arôme irritant et subtil, tel que les patriarches de la horde ne se souvenaient point d'en avoir respiré de semblable, au cours de leurs étapes les plus heureuses à travers les plaines les plus embaumées.

Jamais forêts en travail de printemps, jamais vallées foisonnantes ni steppes en fleurs n'avaient distillé de suc aussi merveilleux. Cela se buvait dans le vent comme un philtre et se déposait sur les lèvres comme une manne imperceptible, d'une indéfinissable saveur... Et les hommes s'étonnaient de se sentir aux veines un sang plus frais et plus fougueux, tandis que, dans les yeux avivés des femmes, transparissait un ciel nouveau où des ardeurs insolites montaient.

Sans cesse, des nuages aux formes d'énigme surgissaient de la profondeur éclairée de l'Occident, glissaient au ras du sol, d'une fuite équivoque, puis s'éloignaient comme la figure voilée du destin. Les dévins, questionnés, répondirent :

— Ce sont peut-être les ombres projetées par des dieux qui se dérobent et dont nous ne savons pas encore interpréter les signes ni les mouvements.

Cet aveu d'ignorance accrut la perplexité des Kymris.

Tout, d'ailleurs, dans cette contrée, leur était un sujet d'incertitude et de trouble. Vainement ils essayaient de lui découvrir quelque trait de parenté avec les parties successives où leur fantaisie de pèlerins s'était passagèrement complue. La

terre y était pauvre et nue, trouée, par places, de grandes vertèbres de granit, très vieille et très vénérable d'aspect. Pour toute végétation, des mousses, des ciguës amères, des arbustes nains, hérissés de dards et balançant des thyrses dorés ; çà et là, des champs entiers de minuscules plantes aux teintes de pourpre pâle, qui rampaient. Les vastes chénaies qu'on avait traversées les jours précédents restaient massées aux abords de cet étrange pays sans en oser franchir la lisière, comme retenues par une terreur sacrée. Seuls, quelques ormes noueux se montraient au flanc des collines, en bosquets épars : encore y semblaient-ils enchaînés sans leur assentiment, ainsi que des captifs, et tourmentés d'une sauvage impatience de s'enfuir, tant leurs troncs inclinés faisaient effort pour s'arracher du sol et tant leurs branches, uniformément rebroussées dans la direction de l'ouest, s'époussaient en contractions douloureuses, en gesticulations éperdues. Quel était donc ce voisinage inconnu, redouté des arbres mêmes ?..

Les femmes qui, pour vaquer au repas du soir, étaient descendues remplir les jarres au creux du vallon, remontèrent toutes songeuses, en disant :

— Jamais nous n'avons vu fontaines paillettes : elles sont à la fois ténébreuses et limpides... Leurs yeux ruissellent, silencieuses comme des larmes... Lorsque nous y avons plongé les mains, nous avons senti frémir sous nos doigts quelque chose de soyeux, de souple et d'ondoyant comme une chevelure vivante... Des divinités mystérieuses dorment au fond de ces sources enchantées.

Evidemment, ce n'étaient point ici des parages ordinaires.

Un frisson superstitieux se communiqua de proche en proche, gagna toute la tribu. Pendant que les viandes cuisaient au-dessus des feux, les chefs se réunirent au centre de l'enceinte formée par les chariots pour délibérer. La plupart furent d'avis de lever le camp dès l'aube et de changer de route.

— Mieux vaut revenir sur ses pas, disaient-ils, fût-elle à obliquer ensuite vers les plaines plus froides du septentrion... Nous devons être au seuil de quelque région prohibée ; il y a comme un interdit qui pèse sur ces lieux... Vous l'avez constaté tantôt : les buffles refusaient presque

d'avancer. Ne nous obstinons point contre les présages ! Il y a des audaces dangereuses : laissons à l'au-delà de ces collines son secret...

Ainsi parlait la bouche des expérimentés et des sages. Gor, du clan des Osismes, étant le plus jeune, opina le dernier. Il avait la sveltesse robuste d'un bel arbre poussé d'un seul jet. Son âme ignorait la crainte. Lorsqu'il s'agissait de se remettre en marche, c'était lui qui donnait le signal du départ, en soufflant avec des poumons de fer dans la trompe en corne d'auroch. Il lissa ses moustaches pendantes, qui étaient d'un blond de lin, et dit d'une voix très calme :

— Vous êtes mes aînés, et les années, qui domptent les hommes, vous ont appris la prudence ; mais il y a un vieillard qui est votre aîné à tous, et l'aîné de vos pères et des pères de vos pères... Avant de prendre aucune décision, je demande que l'on consulte l'Ancien des Anciens. Plusieurs se récrièrent ; d'autres hochaient la tête. Quelqu'un objecta, non sans ironie :

— Comment le consulter ?... Oublies-tu qu'il est aveugle et sourd, qu'il ne distingue les signes ni ne perçoit les sons, et qu'il est de science certaine, dans la tribu, que, depuis deux âges d'homme, il n'a point parlé ?

Gor promena sur l'assemblée de ses pairs son large regard bleu.

— Laissez-moi tenter l'épreuve, dit-il.

Par condescendance, les chefs acquiescèrent, quoique l'incrédulité fût dans leurs yeux et dans leur esprit — et Gor s'acheminant vers la ligne des charriots, en balançant au rythme de la marche la peau de loup gris dont les deux pattes antérieures venaient se croiser sur sa poitrine, comme un double baudrier.

C'était déjà l'heure crépusculaire.

Le vent occidental, que les Kymris appellent *kornog*, agitait au-dessus des lointains de vastes plis d'ombre. Les femmes, à genoux, les mains appuyées à plat sur le sol, soufflaient les brandes sèches que des enfants attisaient. Dans la fumée des âtres en plein air flottaient des odeurs de graisses fondantes et de chairs rôties ; mais l'odeur singulière, l'odeur innommée, exhalée en ne savait par quoi, continuait de les dominer toutes, amère et capiteuse tout ensemble, et fleurait comme un parfum de violette compliquée de vingt autres essences inconnues.

Gor allait, sans hâte, savourant la brise aromatique, l'aspirant des lèvres, comme un baiser.

Lorsqu'on vit, à la lueur des brasiers, passer le chef des Osismes avec son opulente crinière bouclée, rougie au tan, qui le faisait ressembler au dieu Taran, père des ciels orangeux, des rumeurs s'élevèrent parmi les groupes, autour des feux, et tous les regards le suivirent, intrigués. Une fillette qui traîait les chèvres, lui cria :

— Si c'est Iona que tu cherches, elle n'est pas encore revenue de la source.

Il ne cherchait point Iona : il se dirigeait vers l'extrémité du camp où, près des fourgons réservés aux esclaves, étaient rangés les chariots des vieillards et ceux des infirmes. Il se glissa dans les ruelles qu'ils formaient, enjamba les timons abaissés, et s'arrêta devant un véhicule aux roues peintes, qui, sous ses courtines de cuir brut, hermétiquement closes, gardait, au milieu de l'animation environnante, un aspect farouche et fermé, comme une tombe. C'était l'Arche de la tribu. On n'en approchait d'ordinaire qu'avec crainte. Elle avait été construite, disait-on, au temps où les ancêtres de la race ignoraient l'usage du fer et, pour travailler le bois, polissaient entre leurs durs genoux des haches en onyx. Telles de ces planches étaient réputées aussi vieilles que les plus vieux arbres de la forêt primitive, berceau des Kymris ; elles portaient, incrustée en elles, la poussière de tous les siècles vécus depuis lors et de toutes les étapes parcourues. Sur le sommet, arrondi en voûte, perchait un hibou apprivoisé, dont les plumes, à force de vétusté, s'effilocheaient comme une soie rongée des mites, mais, dans ses yeux d'émeraude ardente, une flamme inextinguible brillait. On vénérât en lui le génie muet des longues destinées celtiques. A la vue de Gor, il roula de gauche à droite sa tête méditative, puis ouvrit le bec pour happer la proie qu'on avait coutume de lui jeter en offrande. Mais l'Osisme, tout à son dessein, dédaigna le manège de l'oiseau. Debout près du chariot peint, il appela d'une voix retentissante :

— Hudur !...

Les peaux s'entre-bâillèrent : une face de vieille parut, ridée, crevassée par les ans. C'était Hudur, la vierge centenaire, arrière-petite-fille de l'Ancien des Anciens. Elle était née à l'époque incertaine où la horde errait encore dans les vallées de l'Europe centrale. Elle se pencha, grognante, et, de ses clairs yeux sibyllins, dévisagea le visiteur. Les grains d'un chapelet de cailloux multicolores tintèrent à son cou décharné.

Gor la pria d'écarter les courtines.

— C'est de la part des chefs, dit-il.

Elle se recula pour le laisser entrer. Il dut s'avancer à tâtons, dans le noir de l'Arche, à travers une obscurité si dense qu'elle en était comme résistante et ne se fendait qu'avec effort. Il était violemment ému ; ses mains cherchaient en tremblant. Derrière lui, Hudur grognait. De ses yeux qui perçaient l'ombre, elle le vit se baisser.

— Hein !... Quoi ?... Prétendrais-tu le toucher ? hurla-t-elle.

Gor fourrageait dans un amas de haillons.

— C'est l'ordre des chefs, déclara-t-il.

Et, sans prendre souci des furieux glapissements de la vieille, il bondit hors de la voiture, emportant sur ses bras athlétiques une espèce de monstre racorni et momifié, un débris d'humanité

d'avant les âges, dont les membres durcis, noués, ankylosés, avaient le rugueux et le desséché du vieux bois. D'une course, il se précipita vers la dune herbeuse où les sages de la horde l'attendaient, peu confiants dans le succès de son entreprise. Une grande clameur naquit sur ses pas,

il gisait enfoncé, sous le sordide monceau de loques qui l'enveloppait. Beaucoup se le figuraient même, sinon comme un être de fiction, du moins avec des formes déshumanisées.

— Pour peu qu'on le remue, il s'évanouirait en poussière ! avait souvent affirmé Hudur.



dans les rangs des Kymris. Désertants foyers et venaisons, les hommes et les femmes des clans s'abordaient, s'interpellaient :

— Qu'est ceci ?... Quel est cet étrange fardeau ?...

Quand on sut que c'était l'Ancien des Anciens que l'Osisme promenait de la sorte, à l'air libre, il y eut un moment de consternation auquel succéda un long tumulte. C'était la première fois qu'on arrachait ainsi le fatidique ancêtre aux ténèbres du tabernacle roulant où, depuis des années immémoriales, il végétait accroupi, muet dans ses songes, dépositaire encore lucide, mais taciturne, d'un insondable passé. L'acte hardi du jeune chef épouvantait, comme un sacrilège. On ne conversait jamais avec le Vieux de l'Arche que par l'intermédiaire de Hudur : elle seule avait le don de se faire entendre de lui et d'interpréter ses muets oracles. La plupart des Kymris de la génération présente ne l'avaient contemplé que du seuil de la voiture, dans l'ombre impénétrable où

Quel délire s'était donc emparé de Gor ?... Avait-il cédé aux pernicieuses influences de cette contrée si particulière dont chacun sentait sur soi l'haleine inquiétante, aux effluves plus envoiés que le jus des grappes, et d'un arôme unique, d'un bouquet irrespiré ? Sur le tertre du conseil, les chefs s'entre-regardèrent avec épouvante : les uns se voilèrent la face d'un pan de leur saie, les autres rentrèrent le cou dans les épaules, l'œil dur, le sourcil froncé. Ils n'avaient point prévu cet esclandre. Chez les plus formalistes, néanmoins, la curiosité ne tarla pas à l'emporter sur la frayeur ou sur le courroux. Le mal était accompli : il n'y avait plus qu'à se résigner aux événements, qu'à en attendre l'issue.

Tout le camp avait fait cercle au pied de la butte. De livres en livres un chuchotement courait, pareil aux grands murmures de l'automne dans la solitude des bois anxieux.

— Où veut-il en venir ? se demandait-on ?

La procession des nuages avait suspendu sa

BRETAGNE

marche au fond du ciel : on eût dit le cénacle des dieux de l'ombre en extase devant la nuit.

Gor, ayant gravi la molle pente gazonnée, se planta debout au milieu des chefs. Sa haute taille se profilait, extraordinairement nette sur le firmament élargi. Une rosée de sueur perlait à ses tempes. La peau de loup gris nouée à sa gorge s'était dégragée, sous l'effort de ses muscles, et maintenant lui battait les reins. Son torse, incliné en arrière, s'arrondissait, ferme et lisse, ainsi qu'une colonne de porphyre veiné. Les femmes le trouvaient beau, dans sa pose intrépide d'homme de proie, de héros ravisseur ; plus d'une songea, le cœur mordu d'un désir jaloux :

« Heureuse l'épouse que bercent de tels bras, dans les soirs de printemps, quand une volupté sort de la terre, qui fait plus douce la douceur d'aimer !... »

L'Osisme, cependant, n'était attentif qu'à guetter, chez le vieillard inerte, le réveil espéré, le premier frisson révélateur.

Au-dessus des collines qui bornaient l'horizon, un vol d'oiseau tournoya : ils étaient du blanc mouclé des colombes, mais leurs ailes s'effilaient en lames de glaives et fauchaient puissamment l'espace. Ils poussèrent un cri bref, un appel strident, et, plongeant tous ensemble, disparurent... A leur éperon de sifflet, Gor, plein d'une allégresse de triomphateur, avait senti tressaillir entre ses bras son faix humain !... Il ne s'était donc pas trompé dans ses calculs : ce qu'avec sa logique de barbare il avait escompté commençait à se produire. Il s'arc-bouta sur ses jarrets, brandit d'un geste encore plus impérieux le vieillard aux immenses souvenirs, le témoin qui devait savoir.

Et, mentalement, il lui adressait une supplication passionnée :

— Père, tes fils hésitent. Il y a dans ces parages des nouveautés qui les troublent et, reniant la devise kymrique : *Tout droit*, les chefs parlent d'obliquer. Pour toi qui connais les multiples visages de la terre, ces nouveautés, j'en suis sûr, sont anciennes. Nous autres, nous sommes trop jeunes... Rappelle-toi, ô père !... Regarde dans les abîmes de ta mémoire, profonde comme les temps... Si le cri des grands oiseaux blancs t'a fait tressaillir, c'est qu'ailleurs, jadis, tes oreilles l'ont perçu... Rappelle-toi !... Qu'annonçait-il ?... Qu'annonçait l'approche des collines venteuses que les arbres fuyaient ?... Et quelle signification que les frères, attribuaient-ils à l'air, nourri d'ineffables essences, qui, depuis des jours, se cristallise au poil de nos barbes, inonde nos veines, exalte notre sang et suscite en nous, avec je ne sais quelles ardeurs sans but, un irrésistible besoin d'agir ?...

* *

Au bout des poings tendus de Gor, l'Ancêtre, dressé très haut dans le crépuscule, semblait planer sur la tribu.

Une angoisse religieuse faisait palpiter tous les cours. Les devins, seuls, ricanèrent, parce qu'ils n'avaient foi que dans leur science, c'est-à-dire dans leur routine. Assis près de la pierre sacrée dont ils avaient la garde, et qui ne devait être débarrassée des bandelettes qui l'enserraient que le jour où les Kymris auraient atteint le terme marqué pour la fin de leur exode, — ils désapprouvaient l'Osisme entreprenant, raillaient sa présomption, se gaussaient entre eux de l'insuccès promis à sa tentative.

— Il n'obtiendra rien de l'Oracle, disaient-ils. Hudur elle-même ne l'a-t-elle pas interrogé en vain, quand, pour la première fois, aux abords de cette région, les buffes ont récalcitré ?...

Pendant quelques minutes, l'événement parut leur donner raison.

Grisé, sans doute, par les libres souffles du dehors, l'Oracle ne cessait de branler sa tête caduque, tel qu'un homme sous l'empire des boissons fermentées, tandis que ses bras, évidés comme des sarments, demeuraient incrustés dans ses côtes. Et, sur sa face morte, couleur de vieux buis, pas un rayon de vie ne transparissait. Mais, soudain, comme une bouffée de brise, plus chargée d'arômes, franchissait la barrière des dunes, le miracle s'opéra. Les Kymris rièrent, avec stupeur, les traits immuables de l'Ancêtre se détendirent, ses paupières battirent et ses narines se gonflèrent. C'était comme si un flot de séve eût subitement amolli et retrempe les fibres de l'arbre flétri. L'homme des longs âges défunts se ranimait. Ses mâchoires s'écartèrent, sa bouche béa, et, sitôt qu'il eût goûté le vent, un vaste soupir l'ébranla dans tous ses membres. Gor exultait.

— Vous l'avais-je dit ! murmura-t-il, haletant. Le présent est dans le passé ; l'odeur est dans la mémoire du Vieux : en la flairant, il l'a reconnue !...

Où, l'explicable odeur, l'odeur que les clans ne se souvenaient d'avoir respiré nulle part, cette odeur qui n'était celle d'aucune autre terre ni d'aucun autre firmament, il fut évident aux yeux de tous qu'il la reconnaissait et qu'il en montrait même une sorte de joie, lui, l'ainé de la race, le survivant à demi fossile des générations qui, les premières, s'étaient mises en marche vers l'insaisissable Ouest, sur les pas et sur la foi du soleil.

— En quoi sommes-nous plus avancés ? balbutiaient les chefs.

— Patientez ! riposta l'Osisme.

Anatole Le Braz.

(A suivre)

(Illustrations de Louis Garin)

Cette très belle nouvelle d'Anatole Le Braz, dont nous donnerons la fin dans notre prochain numéro est, dans son ensemble, inédit ; seule la première partie a paru dans la Revue *Duée Briez*.

EN BRETAGNE

EN BRETAGNE

BAZIN (LE SCULPTEUR FRANÇOIS) — Nous avons donné dans notre dernier numéro une reproduction du très beau monument de M. François Bazin : *Aux Bigoudens*, qui fit sensation au Grand Palais et valut à son auteur la médaille d'or, hors concours.

M. François Bazin est âgé de 36 ans. Il est né à Paris, de parents d'origine bretonne.

« La Bretagne, a-t-il déclaré à un de nos con-



LE SCULPTEUR F. BAZIN
auteur du Monument « Aux Bigoudens », médaille d'or du Salon des Artistes Français.

frères, m'a toujours inspiré. J'y passe tous les ans mes vacances, partageant mes heures de loisir entre Pont-Labbé, Saint-Guérol et Penmarc'h.

« Je croque des coiffes, des costumes, des attitudes ; j'écoute les histoires de fantômes des vieilles grand-mères édentées. C'est d'après leurs récits que j'ai gravé, dans les bas-reliefs de mon monument, les légendes ancestrales de la Bretagne. »

Dans les milieux artistiques, on approuve unanimement le choix des membres du jury du Prix National, car M. François Bazin est un sculpteur de grande valeur, doué des dons les plus rares.

BRETAGNE ROMANTIQUE (LA) — Sous ce titre, M. le docteur Le Flamanc vient de publier, dans la *Revue Universelle*, une remarquable étude au cours de laquelle il fait montre d'une grande érudition et d'une connaissance profonde de son

pays natal. Ses constatations, ses conclusions aussi ne plairont certainement pas à tout le monde ; cependant, comme l'a noté M. Léon Daudet, elles établissent « l'identité d'origine de la Révolution et du romantisme, et jettent une vive lumière sur les personnalités complexes de Chateaubriand et de Renan, conçues comme terrains de culture de l'utopie celtisante ».

Voici le début de cette étude à la fois historique, politique et littéraire :

« La Bretagne a été entourée, depuis quelquel cent ans, d'une auréole de légende et de poésie qui n'a pas laissé de susciter un certain étonnement et quelques discussions. Les personnes informées que l'on a interrogées sur les mérites particuliers de cette province ne se sont pas trouvées d'accord dans leurs réponses, ou plutôt elles sont arrivées à des conclusions diamétralement opposées.

« Il y a presque autant de Breagnes que d'écrivains bretons », constate M. Charles Le Goffic. Les uns ont cru reconnaître dans l'histoire de ce pays les symptômes de ce qu'ils appellent la « folie celtique » ; les autres soutiennent, au contraire, que la marque distinctive de la race bretonne, c'est le bon sens. Certains ne voient dans le ciel de la péninsule armoricaine et dans l'âme des Bretons que nuées et ténèbres. A quoi d'autres répondent que la Bretagne est le pays de la lumière et qu'il n'y a rien de plus admirable que la « clarté celtique ». Enfin, les Bretons seraient des résignés, cantonnés, il est vrai, au fond de la révolte, et des individualismes dont, cependant, les habitudes communautaires ne sont pas négligeables.

« Mais toutes ces querelles auraient été moins confuses, elles n'auraient pas fait grand bruit, même en pays breton ; elles n'auraient pas alimenté une assez importante production livresque, si la Bretagne n'avait été, au siècle dernier, un lieu d'élection pour les âmes romantiques, et si, surtout, au vrai visage de la province, n'étaient venues s'appliquer, comme un masque, les deux grandes figures de Chateaubriand et de Renan. On a souvent répété que l'auteur de *René* et celui des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* ont été les interprètes des sentiments de leur race, et la Bretagne a cru tout de bon qu'elle devait se reconnaître dans les préfigurations somptueuses ou attendries de ses deux illustres enfants. Le type littéraire breton ainsi devenu officiel, on a fait défense aux Bretons de s'en écarter. Que dis-je ? Le portrait a prévalu : il est désormais plus ressemblant que le modèle.

« Aussi ne sommes-nous pas trop surpris de voir un éminent critique préoccupé, d'une part, des origines bretonnes de Chateaubriand, de Lamennais et de Renan, et, d'autre part, des relations recueillies en Bretagne par de consciencieux et brillants enquêteurs, aboutir à l'impasse ordinaire et ne se tirer de ce mauvais pas qu'en admettant « une pluralité morale », un « paradoxe

BRETAGNE

psychologique du Breton», c'est-à-dire d'un homme à la fois puissamment rêveur et ardemment réaliste.

« Nous nous proposons d'établir en ces quelques pages comment une certaine idéologie, exposée dans des ouvrages oubliés, fit de Bretons doués des plus riches dons de l'esprit, une classe d'écrivains marqués de traits spéciaux, et comment cette même idéologie, appliquée à un vieux pays honorablement connu jusque-là, mais tenu au rang des autres provinces françaises, révéla du jour au lendemain une Salente romantique insoupçonnée.

« Nous pourrions ainsi nous rendre compte qu'il existe une parenté réelle entre les Chateaubriand, les Renan et cette Bretagne nouvelle, mais que c'est grâce à un lien étranger à leur pays d'origine. Nous verrons que le « paradoxe psychologique » mis en avant, qui est bien frappant en effet chez ces écrivains, et en général chez les intellectuels bretons soumis à leur influence, est un phénomène moderne qui n'a rien à voir avec la race bretonne, et qui tient uniquement au trouble apporté dans des cerveaux vigoureux par une fausse érudition du « réel » et de la « nature ».

« En un mot, nous pensons que le romantisme

de Chateaubriand n'est pas breton, que la Bretagne de Renan est romantique et non point bretonne. »

Auguste LE FLAMANC.

BRETAGNE A LA VILLA MÉDICIS (LA). —

Vous reconnaissez la piazza Barberini aux coquilles ruisselantes et contournées de sa fontaine ; quittez alors le tramway, prenez la via Sistina que les romans de G. d'Annunzio ont rendue célèbre, et vous déboucherez sur le parvis de la Trinité-des-Monts. C'est déjà quelque peu la France, nos fleurs de lis timbrent les motifs de l'escalier monumental qui descend vers la place d'Espagne ; ne vous accoudez pas à la balustrade, le sortilège de Rome vous y envelopperait si vite, si totalement, que vous oublieriez l'heure, le rendez-vous pris...

L'Académie de France est tout à côté ; voici cette *villa Médicis*, pomme d'or vers laquelle se tend l'effort des jeunes artistes, pépinière de talent, souvent de génie.

Une façade simple, des escaliers voûtés et froids, puis, à droite, un battant qui s'ouvre, et c'est la portique, la lumière, la joie éclatante des jardins.



BRETONNES AU PARDON : Tableau de Dagnan Bouveret, récemment décédé

Photo Braun.

EN BRETAGNE

Studio 9, San Gaetano... Je récuse le jeune garçon qui se propose pour me conduire ; la chienne Ignota gronde et me flaire ; je prendrai cependant le chemin le plus long.

Dans le damier des charmilles, l'herbe est haute, d'un vert lumineux ; des Termes nous jouent aux quatre coins... sur la muraille, ce mascaron expressif ressemble à Saint-Pol Roux... un pigeon me précède, rapide et rengorgé... Sous des lauriers-roses, un enfant sommeille ; auprès de lui, un jeune homme écrit sur une table volante.

— M. René Guillon ?

— C'est moi.

— J'arrive de Bretagne...

Le visage s'éclaire.

René Guillon, prix de Rome en 1926, tire ses origines de Montfort et de Rennes. Sous l'égide de MM. Bodin et Delalande, on l'entendit, âgé de sept ans, donner un concert, salle Saint-Martin. Il a tenu les orgues à Notre-Dame de Versailles, à Saint-Germain de Rennes, et, lorsqu'il se rendait en vacances à Tremblay, à Antrain, les vieilles et charmantes petites églises s'emplissaient d'une joie inaccoutumée : la fête torrentielle des sons.

En ce moment, il « officie » dans un temple illustre : Saint-Louis-des-Français, où flotte l'ombre de Chateaubriand autour des cendres de Pauline de Beaumont. Sa jeune carrière est déjà fort remplie : après *L'autre Mère*, cantate — très mystique et très mélodique — qui lui a valu le prix de Rome en 1926, le musicien a donné une *Habanera* (violin et orchestre) exécutée en 1927 au Concert Lamoureux. En 1928, au cours de la séance solennelle de l'Académie de France, après l'audition de sa mélodie « *Puisque j'ai mis ma lèvre !* » (poème de V. Hugo), la reine d'Italie fut tellement conquise qu'elle réclama cette musique. C'était la première fois que la souveraine s'intéressait aussi directement à un musicien ; grand succès pour le jeune maître dans toute la presse italienne.

En avril 1929, nous entendons, au *Lyceum Romano*, *Mezzogiorno*, *Midi sur Rome*, éblouissant de soleil, très applaudi. Ce concert — René Guillon l'a voulu ainsi — est une audition de musique française moderne ; avec un talent hors pair (René Guillon est également un premier prix de piano du Conservatoire), l'artiste exécute des œuvres de Fauré, Debussy, Ravel, Duparc, Schmidt, Poulenc.

— Et maintenant, que préparez-vous ?

— L'exécution, pour le mois prochain, de ma *Tentation de saint Antoine*, poème symphonique d'après Flaubert, qui sera donné à l'Augusteo.

L'enfant s'éveille, une petite Agnès au regard doré ; sa mère aux beaux yeux accort, emporte la fillette ; nous les suivons au studio.

Et voici qu'au-dessus du Pincio, dans la plus noble atmosphère romaine, s'élève une harmonie violente, évocatrice... les rythmes rebondissent, la fresque de Lemordant défile chatoyante, endia-

blée... René Guillon, au piano, nous fait vivre son *Jour de Pardon*, tandis que la jeune femme —



M. RENÉ GUILLON (PRIX DE ROME POUR LA MUSIQUE) ET M^{me} A LA VILLA MÉDICIS.

exquis musicienne elle aussi — soutient l'enfant dont frémissent les petits pieds...

Tout à l'heure, Agnès tentera de s'élaner à la suite d'Ignota et d'héraldiques lévriers ; nous traverserons les jardins aux buis épais, nous gagnerons le *Boschetto* d'où l'on admire le dôme de Saint-Pierre, inscrit entre la muraille de la villa et l'éploiement d'un pin parasol ; à droite, en contre-bas, s'étend le *glappatorio* ; à quelques instants près, nous y apercevons le *duce*, faisant à cheval sa promenade quotidienne ; mais douze coups tintent à la Trinité-des-Monts, il faut remettre à plus tard la visite de la bibliothèque tendue de Gobelin mythologiques, de la salle à manger aux murs couverts par les portraits des pensionnaires de la villa ; Guillon me fait entrevoir au passage Berlioz, Gounod, Bizet, Massenet, Debussy... Debussy, dont le studio domine Rome et la campagne jusqu'à la côte d'Ostie !...

Le rose des arbres de Judée éclate autour de nous, le soleil mord le marbre des balustres, les lions, le Mercure ailé, les Nymphes, l'ordre souverain des terrasses, tandis qu'à nos pieds, la ville de la Louve et du Faisceau combine la splendeur antique et l'activité moderne avec un orgueil impérieux et triomphant.

Jeanne PERBRIET-VAISSIÈRE.

FRANÇOIS II ET L'ALLIANCE ANGLAISE. —

M. Barthélemy Pœquet du Hautjussé a présencé, au dernier Congrès de la Société d'histoire et d'Archéologie de Bretagne, un intéressant travail sur *Le Duc François II et l'alliance anglaise*, c'est-à-dire un important épisode diplomatique des dernières années de l'indépendance bretonne. L'auteur expose les grandes lignes de la politique extérieure de la Bretagne. Les ducs, grâce en partie à l'abaissement de la France et du pouvoir royal pendant la guerre de cent ans, avaient acquis une véritable autonomie en ce qui concerne les

BRETAGNE

relations du duché avec les puissances étrangères. Louis XI travailla avec ténacité à restaurer les prérogatives du roi et à faire échouer les traités passés entre François II et les rois anglais. Il est équitable de remarquer que le duc de Bretagne fut, en quelque sorte, contraint de négocier avec l'étranger par le péril que faisait courir à la maison ducal son habile adversaire. Cependant, le roi gagna la partie ; la Bretagne perdit son ancienne indépendance : il ne pouvait en être autrement, la configuration géographique faisant de la Bretagne le complément indispensable et nécessaire de la France.

« La solution adoptée par Charles VIII eut l'inappréciable avantage de ménager la transition et d'acclimater doucement l'esprit des Bretons à la vie dans la nation française. Si Anne de Bretagne n'avait pas professé un particularisme intransigent et qu'on trouve quelquefois excessif, les gouvernements français auraient, je le crains, cédé à l'envie de soumettre plus étroitement et prématurément la Bretagne, ce qui aurait gâté les choses. Au contraire, la lente expérience d'une génération entière vint montrer aux Bretons que, s'ils avaient accepté un sacrifice, ils trouvaient un large dédommagement dans leur union sincère avec la France.

Cette union, en donnant à la France un degré supérieur de puissance, l'habitait à de grands progrès dans la voie de la prospérité matérielle, de la culture intellectuelle, de la civilisation, en un mot, progrès et prestige dont les Bretons ne devaient pas être les derniers à recueillir les fruits. »

LEMORDANT ARCHITECTE. — Lemordant est surtout admirable parce qu'il s'ingénia héroïquement à transformer chaque malheur nouveau qui le frappe en une source éblouissante de bonheur pour ses contemporains. Aveugle et grand blessé de guerre, il a dû renoncer à la peinture ; mais tout de suite sa décision fut prise ; il deviendrait conférencier et éveillé d'énergies ; on n'a pas oublié sa magnifique campagne qui eut pour fin la création du pavillon de la Bretagne, en 1925, à l'Exposition des Arts Décoratifs. Mais, l'an dernier, la destinée a entrepris de se venger cruellement du subterfuge auquel Lemordant avait recouru pour rester, comme il disait, « un vivant », malgré sa cécité : pendant des mois, une paralysie de la langue l'a obligé de renoncer à cet apostolat de la parole où il était passé maître. Ne pouvant désormais ni voir ni parler, allait-il s'avouer vaincu ? Non, il a simplement pensé que l'occasion était enfin venue pour lui de réaliser une de ses ambitions de jeunesse : il s'est fait architecte.

Quoique des troubles graves l'assaillent encore, Lemordant a retrouvé l'usage de la parole, et c'est une joie des plus hautes que de l'entendre maintenant expliquer comment il est possible à un

aveugle, tout au moins s'il n'est pas un aveuglé, de devenir architecte et ordonnateur de meubles. Car, toute l'architecture moderne reposant actuellement sur un équilibre de volumes, il est aisé au maître de l'œuvre, après de multiples maquettes sur lesquelles vont, errant, ses doigts affaiblis, de réaliser exactement le plan qu'il possède dans son esprit, l'image qu'il s'est constituée dans ce que les Anglais appellent « the mind's eye », l'œil de l'intelligence.

« Mais lorsque vous en venez à la décoration colorée des murs, lui disais-je, comment procédez-vous ?

— J'ai pour point de départ, m'a-t-il répondu, le souvenir net des vingt-deux esquisses que j'ai élaborées avant d'aborder définitivement mon plafond du Théâtre de Rennes, comme aussi le souvenir de toutes les études qui ont précédé mes fresques de l'Hôtel de l'Épée. Il m'a donc suffi de dire à mon peintre : « Pour la plinthe de la salle à manger, prenez fidèlement le bleu que j'ai posé sur la veste de tel de mes hommes de Plougastel ; pour la chambre de bonne, prenez le bleu de roi de mes hommes de Quimper ; et, là où vous avez à placer des gris ton sur ton, cueillez le ton chaud dans la partie la plus chaude du nuage au-dessus de mon joueur de binioù et derrière lui, comme vous cueillerez le ton froid dans la partie froide du nuage. J'indique la composition matérielle des tons ; j'indique les couleurs et les proportions de ces couleurs, et le résultat final est enfin contrôlé, en ma présence, par des amis sûrs. » (1).

Et voilà que la maison est terminée. Je n'ai pas ici la place de la décrire ; il eût été cependant utile d'expliquer sa façade en montrant que chaque détail en est justifié par la construction intérieure de l'édifice. Mais, puisque la pagination est inexorable, disons simplement que c'est une demeure de quatre étages, tout à fait moderne, et qui recèle en ses flancs un grand enseignement pour les constructeurs de maisons d'artistes, car Lemordant, s'il doit habiter une partie de l'immeuble, n'a pas consulté dans la distribution des pièces ses désirs personnels : c'est une maison-type, destinée à un peintre marié, père de famille, et possédant une ou plusieurs automobiles.

Notons en particulier chez Lemordant un grand souci de ne pas reléguer la domesticité dans les parties sacrifiées de l'édifice. La chambre de bonne, par exemple, est éclairée par deux fenêtres qui donnent sur l'avenue Montsouris. Un lit, une armoire à glace, une toilette, un tabouret et une petite table en frêne composent son ameublement.

Quant à la cuisine de l'immeuble, elle est vrai-

(1) M. Launay — me dit Lemordant — surveilla la construction pendant toute la période où j'étais immobilisé et il imposa aux divers corps de métier le respect scrupuleux de mon projet. »

EN BRETAGNE

ment somptueuse, avec son buffet en chêne massif portant des ferronneries en fer forgé. Le prix de revient de cette cuisine est plus élevé que celui de la salle à manger.

Le luxe des appartements du peintre est fait surtout de la beauté simple des bois exotiques qui composent les portes, beauté si impressionnante que les pièces, encore vides, donnent déjà la sensation d'être meublées.

Lemordant a, d'ailleurs, fait exécuter un certain nombre de meubles qui s'accordent excellemment avec le cadre général, inspirés qu'ils sont par son amour du beau et son désir de l'utilité.

Et une pareille attitude d'esprit est aussi plus

le rêve », que d'avoir ainsi dosé dans son œuvre et architecturale et meublière les éléments d'idéalisme et de réalisme dont la conjonction est nécessaire pour que surgisse une beauté durable. Il était bon que cet aveugle méditatif vint démontrer aux voyants dont l'esprit s'émeut en paradoxes qu'il est presque aussi absurde d'identifier arbitrairement l'utile et le beau, que de dissocier et d'opposer même l'un à l'autre, comme on l'a fait pendant longtemps, le concept de l'utile et le concept du beau.

Charles CHASSÉ.

(L'Art et les Artistes.)

RÉGIONALISME ET SPIRITUALISME. — Le récent scrutin académique s'était arrêté sur la proclamation d'un ballottage où Charles Le Goffic avait obtenu 16 voix contre 2 ou 1 à divers concurrents, la majorité nécessaire étant 17 ; mais, depuis, on a constaté que M. Poincaré ayant quitté la salle avant le dernier tour, la majorité nécessaire n'était plus que de 16, et, d'ailleurs, M. Poincaré déclara que sa voix fut allée au célèbre écrivain breton. Tout le monde considère aujourd'hui celui-ci comme élu en fait, et il le sera demain en droit... administratif. Ce que nous avons à dire ici, c'est que Languedoc, Provence et Nice doivent se réjouir autant que la Bretagne de la consécration nationale et mondiale de l'auteur de *L'Amé Bretonne*.

Tout d'abord Charles Le Goffic a du sang vénitien dans les veines et dans son talent ; nous tenons de lui qu'il descend d'un gondolier de l'Adriatique venu à Versailles au temps de Louis XIV ; et le fait remet en mémoire cette importante réalité historique et même préhistorique, trop peu connue, que les marins vénètes (de Vannes, la Venise gauloise commandant toutes les côtes armoricaines et normandes) étaient en relations amicales avec les marins marseillais et grecs bien avant César. Charles Le Goffic, chef incontesté du mouvement littéraire breton et ardemment régionaliste, a proclamé à toutes occasions son amour enthousiaste de la Méditerranée et de la civilisation gréco-latine ; il l'a fait notamment dans des poèmes qu'il intitulait *Amour Breton* et *Le Bois Dormant*, où la lumière du Sud chante avec la suavité de la harpe.

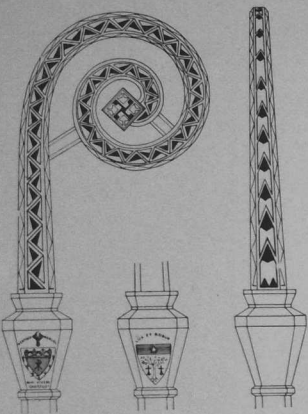
C'est à propos de lui précisément qu'un autre grand Breton fixé par le besoin du soleil et la reconnaissance sur le littoral des Alpes Maritimes, Charles Géniaux, l'a rappelé : l'admiration du fougereux Atlantique ne saurait autoriser aucun régionaliste intelligent d'Armorique à dénigrer la beauté moins romantique de la Méditerranée et à déclarer les pompiers en fleurs supérieurs aux oranges et aux oliviers. Le célèbre anthropologiste Marcellin Boule, étudiant les ossements retirés de la péninsule granitique de Bretagne, dénombre un tiers de crânes appartenant aux races méditerranéennes, un tiers aux Nordiques,



FAÇADE DE LA MAISON DE LEMORDANT
Photo Chevalon.

rare qu'on ne serait d'abord tenté de le croire. Par réaction contre le style 1900 qui se piquait d'esthétique, sans s'inquiéter de savoir si la forme, gracieuse en soi, d'un calice de fleur, constituait ou non un siège confortable pour des anatomies humaines, les sectaires de 1925 avaient posé cette règle farouche que toute chaise commode est fatalement belle, alors qu'en vérité, et ceci doit concilier les deux opinions extrêmes, l'utilité dans l'art décoratif est une condition nécessaire, mais non pas suffisante de la beauté complète. Et c'est peut-être là la grande portée de la tentative du Malouin Lemordant, qui a si bien écrit jadis : « Pour le Breton, tout rêve s'achève en action et toute action se poursuit dans

BRETAGNE

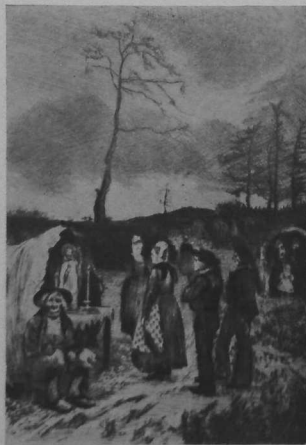


JAMES BOUILLÉ. — ÉTUDE POUR UNE CROSSE

et Niçoise. Tous les régionalismes sont solidaires et d'ailleurs nécessaires à la fécondité de l'unité française, puisqu'ils font affleurer l'âme des élites provinciales dans la grande presse parisienne où il est beau qu'elles s'affirment avec autorité et consécration en face des voix cosmopolites qui ont une âme internationaliste et des voix qui n'ont pas d'âme.

Marius-Ary LEBLOND.

TROMÉNIE DE SAINT RONAN (LA). — La troménie sexennale — la Grande Troménie — (Trô-Minihy), le tour de l'astile, a eu lieu cette année au mois de juillet. C'est l'une des plus grandes assemblées religieuses de Bretagne. Elle dure sept jours, du dimanche matin au dimanche soir suivant. Et ce n'est pas une fête qui date de quelques années seulement, ou même qui remonte à la Révolution, comme les processions de nuit. La troménie est de tradition depuis le IX^e ou X^e siècle. On assure, en Cornouaille, qu'il faut avoir suivi, au moins une fois dans sa vie, le chemin préféré de saint Ronan, pour trouver la porte du ciel. C'est ce qui explique que tant de croyants en Bretagne ont voulu ou veulent encore accomplir le tour du « cercle sacré » qui leur vaudra de précieuses indulgences. Saint Yves y figura en personne accompagné de son inséparable Jean de Kergos. Les Ducs de Bretagne, qu'ils



LA TROMÉNIE DE SAINT RONAN
(D'après une eau forte de Peters-Destéact dans
Au Pays des Pardons (édition Bluzot, 1912)

un tiers aux Alpes. Ce n'est donc pas seulement par le gondolier vénitien que Charles Le Goffic se rattache aux riverains de nos côtes méridionales, mais par ses ancêtres celles venus du Sud et par l'esprit méditerranéen qui fleurit en amour de la lumière dans son imagination de Viking à laquelle on doit des romans comme *Le pirate de l'île de Lérn*.

Si Ch. Le Goffic, dans son œuvre, n'avait exalté que la Bretagne, il mériterait déjà l'attention et les applaudissements fraternels des régionalistes de toutes les autres provinces. Ce Celte aux yeux de foi qui a atteint les plus hauts postes de Paris, notamment dans sa profession, celui de Président de la Société des Gens de Lettres, n'a rien de boulevardier. Son *Amie Bretonne* recueille, concentre et exalte ce qu'il y a de plus intime, de fort et de réservé et, pour reprendre le mot moyenâgeux, de « féal » dans la plus pieuse province de l'Ouest. Esprit libéral qui n'a jamais ménagé son concours aux laborieux de tous partis, Charles Le Goffic a toujours défendu ses croyances et son idéal avec la constance du plus ferme caractère. La force même de son régionalisme l'a conduit par la poésie à la compréhension très tendre de la littérature provençale ; et Mistral est un des prophètes qui lui ont enseigné l'action.

Il faut bien voir que la candidature et le succès du Breton Le Goffic sont des actes et triomphes du Régionalisme de toute la France. *L'Amie Bretonne* va désormais entrer dans un bien plus grand nombre de bibliothèques américaines ou européennes où la suivront des *Amie Provençale*

EN BRETAGNE



Le Mercredi 31 Juillet a été célébré à Josselin le mariage du Comte de CLERMONT-TONNERRE avec Mademoiselle Charlotte de ROHAN-CHABOT, fille aînée du Duc de Rohan-Chabot, ancien député du Morbihan, Capitaine de Chasseurs à pied, tombé glorieusement dans la Somme en 1916.

(Photo L. BAILEY, St-Brieuc).

soient Penthèvre ou Montfort, n'ont jamais manqué de poser leurs pieds sur l'emplacement lumineux des pas de saint Ronan. Anne de Bretagne, alors qu'elle était déjà Reine de France, tint également à faire sa Troménie.

« Entre tous les saints de Bretagne, il n'y en a pas de plus original que Ronan », déclare Ernest Renan, qui se réclamait volontiers de cet ancêtre patronymique. Il était d'une indépendance telle que jamais ses contemporains ne parvinrent à bien le comprendre. En arrivant d'Irlande, il s'était, après pas mal d'aventures, construit une hutte de branchages et de terre au pied du Ménez-Hom, à l'orée des bois, en face de la mer (1).

Il avait coutume de faire quotidiennement, selon un itinéraire constant, une longue marche au cours de laquelle il ne cessait de méditer et de prier. Le dimanche, son étape était triple et même quadruple, car il accomplissait autour de sa montagne, à travers les brousses et les marais, un grand circuit de plus de trois lieues.

(1) Voir à ce sujet : O.-L. Aubert : *Les Légendes Traditionnelles de la Bretagne*.

Il ne séjourna cependant pas très longtemps dans son pénitit primitif. Une méchante femme, appelée Kéhen, l'avait accusé d'un odieux crime. Il se justifia devant le roi Gradlon, puis, étant libre, il enfourcha la jument de pierre qui l'avait jusqu'alors conduit et s'en fut se réfugier au fond des grèves d'Hillion, à peu de distance au-delà de Saint-Brieuc. C'est là qu'il mourut.

Les habitants placèrent son corps sur un chariot attelé de deux bœufs qu'on laissa marcher à leur guise. Ils emmenèrent Ronan à l'endroit où s'élevait autrefois sa hutte. Quand le chariot se fut arrêté, on creusa la fosse. Mais, dit Anatole Le Braz, lorsqu'il s'agit de descendre le corps du saint, les efforts réunis de vingt hommes demeurèrent impuissants à le soulever : « Peut-être, ne veut-il pas qu'on l'enferme », opina quelqu'un. « Laissons-le en cet état et attendons les événements. » Or, il advint une chose extraordinaire. Dans l'espace d'une nuit, le cadavre se pétrifia, ne fit plus qu'un avec la table du chariot transformée en dalle funéraire, et apparut comme une image éternelle sculptée dans le granit d'un tombeau. Les arbres d'alentour étaient eux-mêmes

BRETAGNE

devenus de pierre : ils s'élançaient maintenant avec une sveltesse de piliers, entrecroisaient l'un l'autre, en guise de voûte, les nervures hardies de leurs branches » (1).

Et ce serait là « le premier schéma de l'église de Locronan et du cénotaphe qui s'y voit encore, dans la chapelle du pénit ».

Favorisée par le beau temps, la Troménie », cette année, attiré une foule immense à Locronan. Les deux grandes processions de début et de clôture, comprenant des délégations de toutes les paroisses environnantes et des milliers de pèlerins aux costumes somptueux, ont escaladé la cime sacrée, au son des cloches, des clairons et des tambours. Entre temps, chaque jour, des groupes dispersés de pèlerins ont fait leur troménie individuelle, en s'arrêtant tant devant les petites chapelles de branchages et de toiles où s'abritaient les saints et les vierges de tous les oratoires du voisinage, venus là pour saluer au passage leur auguste confrère.

Mais, eût-il plu à verse, la Troménie aurait eu quand même lieu. Une année, en raison du mauvais temps, le clergé avait cru sage de remettre au dimanche suivant la procession sexennale. Soudain, les cloches s'ébranlèrent, des chœurs invisibles entonnèrent des cantiques. Des pèlerins inconnus jaillirent en flots de tous côtés, entourant les bannières, les croix, les reliquaires que portaient de mystérieux vieillards. Ce cortège fantastique, une fois formé, s'avança, précédé par

saint Ronan lui-même qui, sur sa robe de bure, avait revêtu des ornements épiscopaux. La pluie s'écarta pour le laisser passer et, au-dessus de la tête des « troménieurs », un véritable dais d'azur, comme suspendu, se déplaçait en même temps que la procession. Quand on inspecta, le lendemain, les bannières, rentrées d'elles-mêmes dans leur gaine, on constata qu'elles n'avaient pas reçu une goutte d'eau.

A. DE PONSERVY.

ÉCHOS. — M. Bahon Rault, président de la Fédération des Essi de Bretagne, est nommé Chevalier de la Légion d'honneur. C'est une croix méritée entre toutes. Nos vives félicitations. — On annonce la parution prochaine d'un grand ouvrage *La Bretagne*, avec une introduction de M. André Chevrillon, de l'Académie Française, et comprenant plus de 700 héliogravures, soigneusement sélectionnées. Nous demander spécimen. — Le Comité d'initiative d'Ancenis a eu l'heureuse idée d'organiser une tombola participation, dont le produit lui permet d'acquérir des œuvres d'art, peintures, sculptures, qui sont offertes à la ville d'Ancenis. — Le prochain Congrès de l'Union Régionaliste Bretonne se tiendra à Hennebont, du 4 au 8 septembre. — Le mardi 26 juin a eu lieu à Angers le mariage de Mlle Suzanne Le Moy, fille de M. Le Moy, docteur ès lettres, le savant historien de l'Anjou et de la Bretagne, avec le Docteur Blanchard. Nos meilleurs vœux aux jeunes époux.

(1) Anatole Le Braz : *Au Pays des Pardons*.



LE GRAND HALL DE TI-BREIZ (MAISON DE BRETAGNE A SAINT-BRIEUC) Photo Binet.

L'Administrateur-Gérant : L. AUBERT. LES PRESSES BRETONNES, ST-BRIEUC (IMP. PRUD'HOMME ET GUYON RÉUNIES).

Imprimé sur papier couché des Papeteries Peïoux.

LA BRETAGNE, de Zénaïde FLEURIOT



ZÉNAÏDE FLEURIOT (EN 1880) (Studio Binet).

Au moment où la ville de Saint-Brieuc vient de célébrer le centenaire de la naissance de Zénaïde Fleuriot, il nous a paru intéressant de jeter un coup d'œil sur la Bretagne d'autrefois telle qu'elle se mire dans les romans et surtout dans la correspondance d'une observatrice qui, de vieille souche bretonne, a toujours vécu en étroit contact avec notre province. La période

dont nous aurons ainsi à traiter sera vaste, car non seulement l'existence de Zénaïde Fleuriot a été assez longue (de 1829 à 1890), mais la romancière a eu l'occasion, dans son enfance, de recueillir, de personnes plus âgées, leurs souvenirs sur les premières années du XIX^e siècle.

Et même les dernières années du XVIII^e. Car le père de Zénaïde, J.-M. Fleuriot, avait



ZÉNAÏDE FLEURIOT A L'ÂGE DE 10 ANS,
DESSINÉE PAR ELLE-MÊME
(Appartient à la famille de Kerever)

gardé de temps de la Terreur de fortes impressions personnelles qu'il avait notées par écrit pour ses descendants. Né en 1780 à Plougouven, arrondissement de Guingamp, J.-M. Fleuriot avait été élevé par un oncle, l'abbé Rolland, recteur de Locarn, en Duault, qui, ayant refusé le serment à la Constitution civile du clergé, fut fusillé par le gouvernement révolutionnaire. Un beau-frère de cet abbé Rolland fut, comme complice de l'abbé, noyé par les soins de Carrier à Nantes. Tout cela ne disposait guère Z. Fleuriot à être républicaine, même quand elle se souvenait que son grand-père Fleuriot avait été, lui, égorgé par des brigands qui se disaient amis du roi.

On pourrait, il est vrai, soutenir que les tendances conservatrices de Z. Fleuriot dataient en elle de bien avant la Révolution. On gardait respectueusement, dans le clan des Fleuriot, la mémoire de l'abbé Quimpérois, Royou, beau-frère de cet autre Quimpérois, Fréron, et qui seconda énergiquement celui-ci dans sa lutte contre les Encyclopédistes et « ce vieux sacripant de Voltaire », comme disait volontiers Z. Fleuriot. Pendant la tourmente révolutionnaire, l'abbé Royou ne resta d'ailleurs pas inactif. Il continua à publier son journal :

L'Ami du Roi : « Caché dans des caves, — dit Zénaïde Fleuriot (1), — il imprimait lui-même sa feuille royaliste et en jetait les exemplaires dans la rue, par les souterrains. Quoique traqué de toutes parts, grâce à ce mode de publicité aussi original qu'héroïque, il s'échappait et imprimait toujours. La rage des terroristes ne put l'atteindre, et il mourut chez l'ami qui lui avait donné asile. »

Non seulement l'abbé Royou, mais tous les siens avaient, paraît-il, l'esprit fort caustique. « L'esprit des Royou est dans cette famille », déclarait M. Laënnec quand un des enfants Fleuriot lui jouait quelque mauvais tour. Ce M. Laënnec, qui était le doyen des avocats de Saint-Brieuc et le père du futur D^r Laënnec, fréquentait la maison de J.-M. Fleuriot. Pendant ses visites, — rapporte Marie, la sœur aînée de Zénaïde, — « il chantait des chansons du vieux temps ou encore d'autres qu'il avait composées lui-même. C'était à qui lui aurait fait le plus de malices ; l'un cachait

(1) Je prends ce détail, comme presque tous ceux que je donnerai ici, dans la biographie de Z. Fleuriot, par E. Fleuriot-Kérincou (Hachette, 1897). Cet ouvrage, maintenant épuisé, vient d'être résumé par Mlle Elisabeth Mariéux, dans la collection *Femmes de France*, chez Lethielleux, sous le titre : *Zénaïde Fleuriot*.



ZÉNAÏDE FLEURIOT A 20 ANS,
REPRODUCTION D'UN CRAYON

son tricorne, l'autre tirait sur son habit noir, un troisième sur sa chaîne de montre; les plus petits s'attaquaient aux boucles de ses jarretières ou à celles de ses souliers. »

M. Laënnec était rarement accompagné par sa femme, née Urvoy de Saint-Bedan, qui, âgée comme lui de plus de quarante-neuf ans, ne sortait guère de son appartement.

« Quoique peu originale, — dit Marie Fleuriot, — elle n'avait pas voulu renoncer aux costumes de sa jeunesse et s'habillait encore comme sous Louis XVI ; elle portait des robes de soie à ramages, des corsages à pointe et des jupes à paniers, de petits chapeaux ronds entourés de mignonnes roses et des souliers de satin à hauts talons. »

Donc, après 1830, il se trouvait encore en Bretagne de vieilles personnes qui conservaient leurs costumes d'ancien régime ; et cela me rappelle que ma grand-mère, qui était née à Hennebont sur la fin du règne de Charles X, me racontait qu'étant enfant, elle avait plusieurs fois vu arriver chez son père un vieux noble miséreux, le marquis de Kerducha, portant chapeau de marquis et « ses cheveux longs roulés dans des bourses ».

Le père de Z. Fleuriot, après avoir pris

part aux guerres de la Révolution et de l'Empire, était devenu greffier du canton de Bégard, puis, après avoir étudié le droit à Rennes, il avait acheté une charge d'avoué à Saint-Brieuc. En 1827, il y résidait Grande Rue, n° 19, et — m'écrit M. Georges Fleuriot — « c'est vraisemblablement dans cette demeure que ma tante est née en 1829. » De la ville de St-Brieuc, nous rencontrons, dans *Les Prévelonnais*, un des romans de Z. Fleuriot, une intéressante description qui, maintenant encore, conserve une certaine exactitude. « Aujourd'hui, Saint-Brieuc n'a pas l'aspect sombre et sévère d'une ville ancienne, ni l'aspect jeune, riant, régulier d'une ville nouvelle. En parcourant le réseau embrouillé de ses rues, en voyant de loin, côte à côte, la tour à mâchicoulis, la longue flèche en ardoise de sa vieille cathédrale et les blanches façades de ses édifices nouveaux, les pignons pointus de ses maisons moyen-âge et les cheminées plates des habitations modernes, on se rappelle involontairement le vieil ouvrier laboureur qu'on a rencontré sur son chemin et qui, sur l'antique veste de drap violet ternie, usée, mais encore richement brodée sur toutes les coutures, a fait attacher de simples manches de toile. »



LE CHATEAU-BILLY, EN PLOUFRAGAN (propriété de la famille de Kerever (état actuel), où Zénaïde Fleuriot, alors âgée de vingt ans, entra plus en amie qu'en institutrice, pour s'occuper de l'éducation des trois jeunes filles de la maison (photo Binef).

Toute enfant, elle fut envoyée à l'école brochine tenue par Mlle Charlemagne, qui brandissait une longue gaule pour maintenir l'ordre dans son jeune troupeau. Puis elle fut élève au Couvent de la Providence où ses compagnes, séduites par l'aisance de son style, l'avaient surnommée « notre Bernardin de Saint-Pierre ».

Mais à la ville de Saint-Brieuc, elle préférait la maison de campagne familiale, Le Palacret, dans la commune de Saint-Laurent, près de Guingamp, où elle pouvait, un arc sur le dos, jouer au Robinson Suisse, et où, bien avant qu'y ait songé M. Poirret, elle transforma sa robe en jupeculotte pour mieux escalader un murier.

Cependant, les revers de fortune s'abatirent sur Jean-Marie Fleuriot, et la jeune Zénaïde fut obligée, à vingt ans, d'entrer dans la famille de Kerever comme préceptrice, « bonne d'école », disaient les paysans. Et plus d'une fois, elle nous fait songer alors à une autre préceptrice bretonne, Henriette Renan, qui, vers la même époque, ravaldait aussi ses robes entre deux leçons et s'effrayait de l'usure trop rapide de ses souliers. Mais bientôt, la situation de Z. Fleuriot s'améliore ; ses élèves deviennent ses amies ; son frère François est nommé juge de paix à Plouaret et se marie richement ; elle-même remporte très tôt des succès littéraires et, assez vite, elle parvient à vivre de sa plume.

Je ne la suivrai pas ici dans ses collaborations aux revues de l'époque, pas plus que dans ses voyages à Rome. Ce qui, en effet, nous intéresse en ce moment, ce sont ses rapports avec la Bretagne et les vignettes qu'elle trace des diverses villes bretonnes où elle séjourne.

En 1867, la voici à Plouaret. « J'ai devant moi — écrit-elle à la princesse Wittgenstein — une grande place sur laquelle passent des poules effarées, des vaches réveuses et des enfants à demi-nus. L'église, le cimetière, sont à ma porte, entourés de marronniers si calmes qu'ils ont vraiment, eux aussi, je ne sais quel air de mort. Dans le monde des âmes, je vis au milieu de personnes qui me tiennent par le sang et qui ont des qualités diverses ; mais, au fond, je suis seule. » Et, un mois après, elle écrit encore de Plouaret : « Je me lève à six heures ; je vais à l'église, une jolie église bretonne où un sacristain mélomane psalmodie, d'une voix rauque, l'office des

morts. J'entends la messe, en compagnie de deux ou trois décrépits qui ont l'air d'avoir passé cent ans et deux idiots qui disent tout haut leurs prières à Celui qui ne repousse personne. »

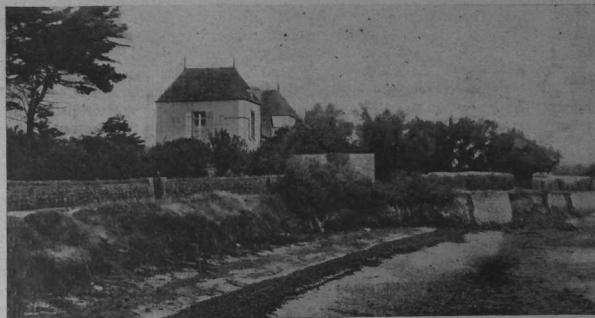
Et voici, en novembre de la même année, une lettre qu'elle écrit de St-Brieuc, où elle est allée surveiller l'éducation de son neveu Francis, élève au collège Saint-Charles : « Par un hasard curieux, mon appartement se trouve dans la rue Notre-Dame. Je l'ai choisi pour la vue ; c'est absolument la maison « Le Bigot » que j'ai décrite dans *Les Prévallonais* et, il y a un an, je m'y trouvais très bien. Le matin, j'entends la messe dans la chapelle de Montbareil qui me touche, où il n'y a que les religieuses que je ne vois pas, étant derrière leur grille, deux ou trois pauvres, une sœur converse et moi. En revenant, je m'occupe de mon petit neveu. Dès huit heures, je le conduis au collège, à un quart d'heure de chez moi. A onze heures, je vais le chercher ; il préfère naturellement ma société à celle de la servante. Nous causons dans le trajet et sa conversation m'est une véritable distraction. Nous dinons à midi. Je vais le reconduire ; je fais une halte à l'église pour dire mon Office des Morts et je reviens travailler, coudre, lire ou écrire, quand je n'ai pas de visite. A la nuit, je retourne à ma chapelle ; je vais chercher Francis pour l'envelopper, à cette heure froide, dans mon grand manteau ; nous passons la soirée ensemble et les heures coulent vite. »

En 1888, elle raconte, de Quintin, à sa sœur, un pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray : « Que de tableaux touchants dans le pauvre peuple ! Au moment où le prêtre bénissait, du haut de la chaire, tous les objets pieux, je me trouvais auprès d'un vieux paysan en costume national. Il a ouvert sa veste de toile, à quadruple rangée de boutons, et a étalé sur sa poitrine un scapulaire, une médaille, une vieille croix de cuivre, afin que la nouvelle bénédiction tombât sur elles. Et toutes ces femmes prosternées en prières ! Et tous ces enfants que les pères portent dans leurs bras ! »

Quimperlé paraît l'avoir séduite, peut-être par

.... ce parfum de ville très chaste
Que l'on ne sent qu'à Quimperlé,

comme dit Le Braz dans un de ses poèmes.



KERMOAREB, EN LOCMARIAQUER
(Maison de Zénaïde Fleuriot, dans les dernières années de sa vie)

(Photo Laurent Nèl)

« C'est une situation ravissante ; je crois me retrouver sur les bords de la Loire. C'est aussi frais, aussi gracieux et un peu plus sauvage, ce qui ne me déplaît pas. Le peuple porte les costumes les plus pittoresques de Bretagne : Bragou-braz, cheveux longs, habits éclatants ; les femmes paraissent charmantes avec leurs vêtements de fête, galonnés d'argent ; elles sont généralement très bien tournées dans leurs corsages à dessins de velours, et je leur trouve, à tous, cette physionomie riante et ouverte, qui tient le milieu entre l'air morne ou évaporé du peuple des villes. »

« Il y a ici — ajoute-t-elle — d'étranges existences. En tournant toujours sur soi-même, en regardant perpétuellement pousser l'herbe, une herbe abondante, entre les pavés, ou tomber, pierre à pierre, les fenêtres ogivales des églises à moitié écroulées, dont les ruines dominent si pittoresquement les toits, on finit par contracter des manies, des habitudes qui font de vous un personnage à part. Cette existence éteinte prolonge d'ailleurs la vie. J'ai déjà aperçu je ne sais combien de vieillards ployés en deux, portant fort paisiblement entre leurs genoux un visage de plus de cent ans. »

« De plus de cent ans » est peut-être exagéré. « Entre leurs genoux » aussi. Mais il est certain qu'une pareille description de Quimperlé vous reste dans l'esprit. J'ai été aussi très frappé par le tableau si vivant

qu'elle a peint de la mobilisation bretonne en août 1870.

« De chaque gare s'élançant des bataillons de conscrits. Les wagons à bestiaux sont pleins d'hommes ; et à travers le grillage de bois, il est étrange d'apercevoir ces figures riantes, ces gars ébouriffés se hélant d'un wagon à l'autre, par des cris qui font pâlir les femmes nerveuses : « A bas les Pruchens », crient-ils en chœur dans leur jargon. « Les Pruchens n'agenceront pas. » Et, essayant de saisir l'air de *La Marseillaise*, ils en composent un plus sauvage, dont ils accommodent les paroles à leur prononciation celtique :

Marchons, marchons jusqu'à Berlin,
Etrangler les Pruchens.

Mais le départ de ceux qui n'ont pas encore fait le pas décisif hors de leur pays est vraiment touchant. A la gare d'Hennebont... les jeunes hommes, debout, attendaient, silencieux et graves, l'arrivée du train ; contre les barrières stationnaient les paysannes, muettes et tristes, consternées, mais calmes, comme il convient à des Bretonnes, et coiffées de l'élégante capeline d'indienne claire. Dans le fond, le joli clocher gris et dentelé s'élevait au-dessus d'une masse superbe de feuillage. Les plus âgées des femmes étaient à genoux. Au sifflet du départ, les gars ont agité leurs chapeaux en poussant de formidables hurrahs et le binou a fait entendre son chant

d'adieu ou plutôt son lai guerrier. Il a vraiment des accents émouvants, pour nos oreilles bretonnes, cet instrument rustique qui s'appelle un biniou. Aujourd'hui, hélas ! ce n'est pas à la danse qu'il convie, c'est au combat.

« Il y a eu changement de train à Redon, et les conscrits se sont mis à danser un élégant passe-pied sur l'asphalte. Avec cet amour du clinquant qui distingue le peuple, les uns avaient enfoncé dans leur mauvais chapeau de feutre de longues plumes des corbeaux tués aux dernières semailles, les autres y avaient attaché une branche de genêt fleuri ; quelques-uns avaient enroulé des rubans éclatants et multicolores qui, naguère, ceignaient, sous la coiffe de tulle, la tête de leur mère ou de leur fiancée. Précédés par un drapeau tricolore, sous la conduite du sous-officier qui les recrutait, ils se sont calmés soudain ; assis par terre sur leurs talons, comme ils s'asseyaient d'habitude sur le revers des sillons, ils ont étalé leurs provisions de route ; un morceau de pain de seigle beurré, enroulé dans un mouchoir de coton à carreaux et suspendu à leur penbas ; une bouteille d'eau claire puisée à la source voisine de leur cabane... Plus d'un étranger a fait une distribution de cigares. Les vieillards regardaient, avec une tristesse profonde, cette rustique jeunesse arrachée violemment à la terre, à son foyer. Il est certain que la vue de cette double rangée de jeunes hommes donnait l'idée d'une coupe faite en plein taillis humain. »

À Paris, en septembre 1870, elle décrit une arrivée de mobiles bretons. « Un journal avait annoncé une arrivée de Bas-Bretons, musique en tête (c'est-à-dire biniou en tête), dans la capitale, par la place du Château d'Eau et les boulevards. J'ai voulu entendre la note aiguë et mélancolique du vieil instrument campagnard et j'ai été les attendre sur le parcours qu'ils devaient suivre. Quel spectacle m'attendait à la Madeleine ! Les degrés du beau temple sont couverts de gardes-mobiles bretons. C'est comme à l'église de leur village. Ils se sont réfugiés auprès de leur Dieu. Les uns sont assis. Les autres restent debout ; quelques-uns sont étendus tout du long et se reposent de leurs fatigues en attendant l'heure du combat. O rustiques et vigoureux gars, certains Parisiens vous regardent avec étonnement dans le lieu de repos que vous

avez choisi ; ceux-là ne savent plus le chemin de leur église et ne s'abritent plus sous son toit. Les Bretons, au contraire, arrivant dans la grande ville en temps de guerre, et, n'étant pas entraînés vers les lieux de plaisir, vont naturellement où leur cœur les porte. Après avoir prié à deux genoux dans le temple, ils se reposent sur ses degrés de pierre. » (1).

C'est à Locmariaquer, dans la maison qu'elle avait fait construire pour y recevoir ses neveux et qu'elle nomma « la maison de la tante » (Kermoareb), c'est à Locmariaquer qu'elle passa ses vacances, plusieurs années de suite, dans la dernière période de sa vie. Elle assista, là, à une noce bretonne où l'on récita le *De Profundis* à la fin du diner. La piété était alors très grande dans toutes les parties de la Bretagne et Z. Fleuriot s'en réjouissait fort. « Croiriez-vous — écrit-elle en septembre 1880 — que le cordonnier vient de refuser de faire des chaussures à mes neveux, une bonne aubaine, parce que lui et son ouvrier voulaient assister à tous les exercices de la Mission ? Celui-là n'est pas près de perdre ma pratique. Les enfants eux-mêmes, les adolescents refusent les meilleurs gains pour aller à l'église. » Cependant, elle constate déjà des infiltrations de scepticisme chez quelques douaniers, beaux-esprits « gâtés par le mauvais journal de Nantes ». C'est, je crois, dans la correspondance de Flaubert que j'ai aussi trouvé une allusion au *Phare* de Nantes et à l'efficacité de sa propagande anticléricale d'alors en Bretagne (1).

Z. Fleuriot est morte à Paris, mais c'est à Locmariaquer qu'elle a tenu à être enterrée, afin d'y entendre encore le bruit des flots. « Je mourrai — écrivait-elle en 1879 à la princesse Wittgenstein — avec la passion de la mer ; elle me produit l'effet d'une zone intermédiaire entre la terre et le ciel. »

Charles CHASSÉ.

(1) Dans une autre lettre, elle proteste contre le sobriquet de « priaris » que, pour railler leur piété, des gavocheux parisiens avaient donné aux mobiles bretons. Dans son roman *Nostradamus*, qui se déroule pendant le siège de Paris et la Commune, elle n'a pas manqué de nous montrer un groupe de ces mobiles bretons.

(2) Sur Locmariaquer, consulter en particulier *En Gargé*, dans la collection de la Bibliothèque Rose (Hachette). Parmi les autres livres dont l'action se déroule en Bretagne, citons particulièrement *Les Prévôtismes*, *Yvonne de Coëtmoreau*, *Sous le Joug*, *Aigle et Colombe*, *Désertion*, dont les écrivains sont Gautier et Languereau, Paris.



LA PRINCESSE DE WITGENSTEIN, qui fut l'amie de Zénaïde Fleuriot et souvent sa conseillère.

ADIEU

13 Février 1867

Si la mort a flétri son fier et doux visage,
Eteint son œil brillant, brisé son corps si beau
Du moins l'âme immortelle échappe à son outrage
Et je la crois vivante au seuil de son tombeau.

Dieu dit à la mort : frappe. Elle a frappé, son aile
Coucha ton front charmant qui se pencha soudain :
Un jour suffit, un jour, Alix, mon cœur fidèle
Eut voulu que ce jour n'eût pas de lendemain.

Morte dans ta beauté, morte dans ta jeunesse,
Morte aimée. Ah ! le ciel a de grandes rigueurs,
Rien n'a pu te sauver, ni larmes, ni tendresse,
Dieu te réservait-il d'ineffables bonheurs ?

Car souvent tes yeux purs se détournent du monde,
Tu rêvais de repos, de calme, de vertu,
Ton rêve est accompli, dors dans ta paix profonde,
Mais nos cris de douleur, dis-moi les entends-tu ?

Vis donc, sœur adorée, et des sphères divines,
Suis-nous dans les sentiers arides, désolés,
Où l'éternel regret a semé des épines,
Qui blesseront toujours nos fronts inconsolés.

Je crois à ton bonheur, ô mon beau lys sans tache,
Tu refleuris là haut près du Verbe Éternel,
Je voudrais déchirer le voile qui te cache,
Et mon cœur donne au tien rendez-vous dans le ciel.

Zénaïde FLEURIOT (1).

(1) Ce poème demeuré inédit, fut écrit par Zénaïde Fleuriot au lendemain de la mort d'Alix de Kérevez, son élève et son amie qu'elle aimait à l'égalité d'une sœur.

BRETAGNE

*Adieu mon bon frère, mille amitiés
à Marie & à mon petit Paul & à
mes oncles avec affection
Ta sœur bien affie
Zénaïde*

AUTOGRAPHE DE ZÉNAÏDE FLEURIOT

ZÉNAÏDE FLEURIOT est née le 28 octobre 1829 à Saint-Brieuc, où son père, Jean-Marie Fleuriot, occupait la charge d'avoué. On possède de lui une brochure parue en 1831 : « *Réflexions sur la peine de mort et sur quelques dispositions du Code d'instruction criminelle et du Code pénal* », qui est écrite avec soin et dans laquelle l'auteur se déclare partisan du maintien de la peine capitale, dont Victor Hugo demandait alors la suppression.

J.-M. Fleuriot avait épousé Anne Marie Le Lagadec. Ils eurent seize enfants. Zénaïde était la dernière. Le bonheur régna longtemps dans la maison. Les Fleuriot aimaient recevoir des parents et des amis. Dès que l'été arrivait, toute la famille partait pour le Palacret, une ancienne Commanderie, voisine de Guingamp, dont les beaux ombrages ont maintes fois inspiré à Zénaïde les cadres rustiques de ces récits. Malheureusement, les deuils avaient fait des vides dans la famille qui fut réduite à cinq : trois garçons et deux filles, et qui connut, par la suite, des revers de fortune. J.-M. Fleuriot, en s'affirmant légitimiste intransigent, adversaire acharné de la monarchie de juillet, s'était fait de nombreux ennemis. Il dut vendre son étude. Le Gouvernement, voulant faire en sa personne une belle conquête, lui proposa un poste officiel, qu'il refusa. Et ce fut la gêne grandissante pour les siens et pour lui. J.-M. Fleuriot se consacra alors à l'éducation de ses enfants. Dès que Zénaïde fut en âge de comprendre, il s'efforça de la former intellectuellement. Quand, plus tard, elle tenta ses premiers essais littéraires, alors que sa mère et sa sœur aînée lui disaient : « qu'elle ferait

mieux de ravauder du linge », M. Fleuriot l'encouragea, en affirmant toute sa foi dans l'avenir de sa fille.

A vingt ans, Zénaïde était fort jolie. On la disait très instruite. M. Etienne, G. de Kéréver, qui habitait le Château Billy, en Ploufragan, la demanda pour s'occuper de l'éducation de ses trois filles. Elle accepta et recut dans la famille de Kéréver un accueil très affectueux, qui lui permit de supporter, à quelque temps de là, le coup terrible de la mort de son père, survenue brusquement. Quand la douleur se fut atténuée, Zénaïde recommença de sourire à ses élèves qui devenaient ses amies, ses sœurs, et elle se reprit à écrire. Elle composa d'abord des saynètes, que l'on jouait entre soi. Un jour, tentée par un concours, elle envoya à la *France Littéraire* de Lyon une nouvelle : « La Fontaine du Moine Rouge », qui obtint le premier prix. Elle pensait à écrire uniquement pour se distraire, et non pas pour se poser en auteur. Cependant, son premier volume, *Les Souvenirs d'une Douairière*, remporta un vif succès. Alfred Nettement s'empressa d'ouvrir au jeune écrivain (on était en 1859, et elle n'avait pas encore 30 ans) les colonnes de la *Semaine des Familles*, qu'il dirigeait. En 1860, Zénaïde partit pour Paris. Elle y passa quelques mois. Ses lettres sont remplies de détails amusants sur la vie de la capitale. De retour en Bretagne, une véritable fièvre de composition sembla la dévorer. C'est, sous sa plume, une floraison de volumes que le public accueillit avec joie. Ses droits d'auteur lui permettent d'éteindre les dettes laissées par son père. Son désir est de « répandre, à l'aide de ses humbles livres, de belles et grandes

LA BRETAGNE DE ZÉNAÏDE FLEURIOT



LA TOMBE DE ZÉNAÏDE FLEURIOT
A LOCMARIAQUER
(Photo Laurent Nel).

pas inutile. Il y a de grandes misères, des courages à relever, des épreuves à consoler. » Derrière l'écrivain il y avait la femme, celle qui, sous des traits de mère, de sœur, d'amie, depuis des siècles, se penche tendrement sur la souffrance humaine.

Après les horreurs de la guerre et les drames de la Commune, Zénaïde s'adonna à un apostolat nouveau : la fondation d'une école professionnelle catholique. Pour recruter des élèves, elle bat les quartiers populeux, pénètre dans les demeures les plus humbles et quelquefois les plus misérables. Rien ne la rebute. Le matin, elle écrit ; l'après-midi elle s'occupe uniquement de ses apprenties.

Au cours de l'été 1873, Zénaïde rejoignait sa famille, qui s'était fixée à Locmariaquer. Tout de suite, elle aima ce coin morbihannais. Elle retrouvait là sa chère Bretagne, ainsi que la mer. Pour ne plus les quitter, en 1878, elle faisait édifier la maison de son rêve, ce *Kermoareb* (la maison de la tante) où elle vint par la suite se reposer chaque année, durant de longs mois. En 1887, elle sentit approcher la souffrance. Elle lui résista cependant près de trois ans, mais, quand elle regagna Paris, après les vacances de 1890, elle eut l'impression qu'elle ne reviendrait plus que morte à Locmariaquer. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée, car elle expira le 19 décembre 1890. Son corps repose dans le cimetière de Locmariaquer. Sur sa tombe, la croix s'appuie au granit d'un menhir breton, au pied duquel sont sculptés, comme un symbole, une plume et un livre. Job LE BIHAN.

vérités que tant de gens ignorent toute leur vie et dont la connaissance, unie à la bonne volonté, empêcheraient tant de souffrances inutiles. »

Elle est de retour à Saint-Brieuc en 1867 pour s'occuper de l'éducation de son neveu. C'est à ce moment que survient la mort de la plus aimée de ses élèves : son « intime », sa « sœur », Alix de Kéréver, qui lui inspire les strophes que nous publions d'autre part. Elle songe, un moment, à entrer dans les ordres. Son directeur de conscience l'en détourne, en lui assurant qu'elle a une autre mission à remplir. C'est alors qu'elle fait la connaissance de la Mère Saint-Pierre, veuve de l'artiste Simart, membre de l'Institut, supérieure des Auxiliatrices du Purgatoire, qui eut, par la suite, une grande influence sur sa destinée, influence qu'elle partagea avec la princesse de Sayn Wittgenstein.

De 1859 à 1890, sans parler des articles et des nouvelles parus dans la *Semaine des Familles*, le *Journal des Demoiselles*, le *Conteur Breton*, Zénaïde a publié 83 volumes. Tous ont fait la joie des enfants et souvent des parents. Ce sont des récits simples, écrits sans prétention, avec des personnages bien typés qui amusent et se trouvent mêlés à des aventures d'une conclusion toujours morale et souvent élevée.

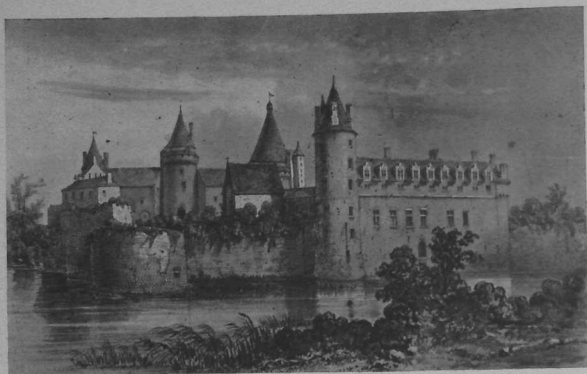
Zénaïde Fleuriot, malgré les conseils de départ qu'on lui avait donnés, est demeurée à Paris pendant toute la durée du siège. Elle ne craignait pas le danger et surtout voulait se rendre utile. « Je m'emploie, dit-elle dans ses notes, près des malades, des pauvres que ce froid tue ; je ne suis



JOSEPH BERTHO, AUJOURD'HUI AGÉ DE 77 ANS
ET QUI FUT LE JARDINIER DE ZÉNAÏDE FLEURIOT
A KERMOAREB (Photo E. Gilles)



Bandeau illustrant des œuvres de Zénaïde Fleuriot dans la Bibliothèque Rose (Hachette, éditeur) :
1° *Gildas l'intraitable* (p. 25). — 2° *Bigarelle* (p. 65).



LE CHATEAU DE BLAIN (LOIRE-INFÉRIEURE). — VUE D'ENSEMBLE
(d'après une gravure conservée au Musée de Nantes)

UNE VISITE AU CHATEAU DE BLAIN

Sur le passage d'une ancienne voie romaine, à la lisière de la forêt de la Groulais, et dans l'embrassement large et profond de ses douves, naguère alimentées par les eaux de la petite rivière l'Isac, (aujourd'hui canal de Nantes à Brest), s'élève le château de Blain... ou plutôt ses restes de gloire... Car, du puissant chaste féodal à double enceinte et aux neuf tours imposantes, une grande partie n'est plus, victime du temps, des guerres, des révolutions, de la Révolution.

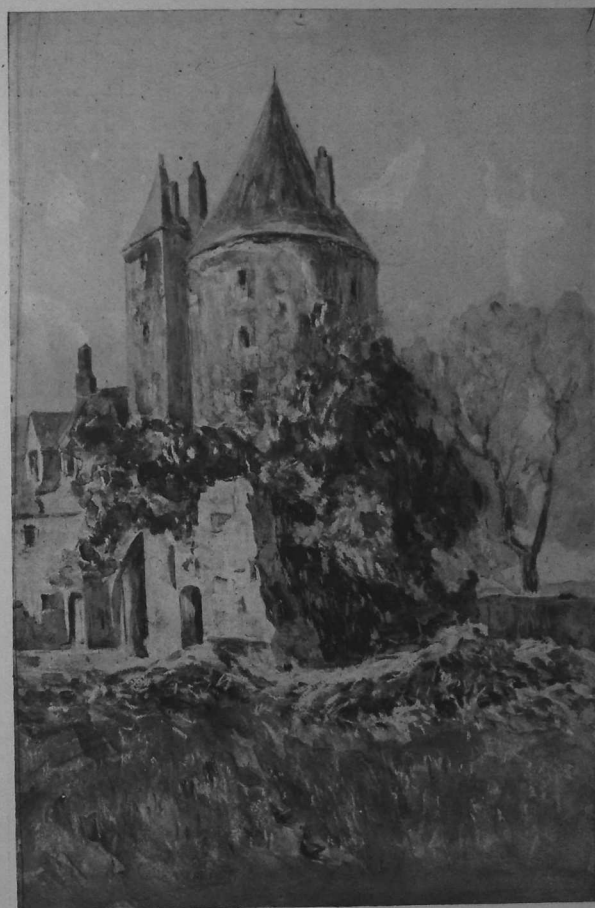
Seules deux tours sont demeurées intactes : celle du Pont-Levis, aménagée pour les passages de LL. AA. RR. Mgr le Prince et Mme la Princesse (née Marie Roland-Bonaparte) Georges de Grèce, actuels possesseurs du domaine des Clisson et des Rohan, et la tour du Connétable, édifée en 1380 par Olivier IV de Clisson (le Connétable), seigneur de Blain, très bel ouvrage d'art militaire, flanquant, au Nord-Est, le corps de bâtiment principal : le Logis du Roi.

Celui-ci, importante habitation aux jolies

lucarnes ouvragées, renaissance, est attribué à René (II) de Rohan, époux de la réputée Catherine de Parthenay ; il remplaçait ou complétait la construction élevée, au début du XII^e siècle, par Alain IV de Bretagne (Alain Fergent), laquelle succédait elle-même à l'édifice primitif, vraisemblablement en bois, du temps de Guégon (1090), premier sire de Blain.

Trois autres grosses tours : celle du Moulin, appuyant, au Nord-Ouest, le Logis du Roi et le Logis — détruit — de la Reine, celle du Sud-Est se juxtaposant à la petite tour (conservée) de la Prison, et la tour du Sud-Ouest, subsistent encore, mais démantelées, et formant terrasse, à mi-hauteur. Des tours de l'Est et du Nord-Est, n'apparaissent plus que la base ou des ruines.

Disparue, la tour du Donjon des Armes, brûlée, comme le Logis de la Reine, aux temps tumultueux des guerres de la Ligue... Disparu, le Belfroi, ou tour de l'Horloge, qu'un iconoclaste de la fin du siècle dernier fit démolir pierre à pierre, —



CHATEAU DE BLAIN, LA TOUR DU CONNÉTABLE
(Aquarelle inédite de M^{me} de Clerville).

BRETAGNE

et non sans peine... les immeubles du xv^e siècle ne s'écroulaient pas tout seuls! — afin de se procurer des matériaux — évidemment, de l'époque, — pour quelque restauration. Disparue, la chapelle (attenant à la tour du Connétable), dont une fâcheuse initiative féminine contemporaine extermina aussi, hélas! les charmants vestiges évocateurs.

Ici, quelques bâtiments modernes ou modernisés pour l'usage... et là, des pans de courtines plus ou moins relevées ou plus ou moins croulantes sous la verdure folle...

Tableau, diversifié par les saisons, dont s'est épris et enchanté l'artiste pinceau aimable collaborateur de ma plume.

Je vais, errant par les vastes cours herbeuses, puis par le logis à façade trop blanche des réfections nouvelles, où la pierre éclatante fait rêver du beau granit patiné du vieux Buron de Mme de Sévigné.

Le vent est le prince régent de ces lieux; un prince... dans le mouvement, — et même *recordman* de vitesse, — qui s'agite, s'élançant d'une encognure à une embrasure, et elles sont innombrables ces embrasures sans vantaux ni courtines, grandes couvertes à l'assiégeant du siècle: le touriste! Sans dignité seigneuriale aucune, il escalade le large escalier à vis de l'Hôtel de Luynes (transféré au château de Blain

par une châtelaine de cette Maison: la Baronne de Lareinty, Marquise de Tholozan, née Sabran-Pontevès)..., il folâtre, le vent léger, zéphir espiègle, à travers les salles nues, alentour des hautes cheminées aux armes des maîtres d'autrefois;... il batifole, chevauchant avec désinvolture les vénérables landiers de l'âtre vide, et voici que, vent coulis, fff!... il se glisse, et, en une pirouette, jette à mes pieds,... petite magie de couleurs...: une aile de papillon! Ecrin de gaze pourpre, portant incrusté au cœur, comme une fleur de pensée. Quel papillon humain, jadis, se brûla les ailes à d'autres flammes que celles de ce foyer? Quelles pensées fleurirent, s'échangèrent et, peut-être, moururent là... ou ailleurs?

J'évoque cette noble Catherine de Rohan, future comtesse Palatine du Rhin, pour qui, dit-on, le roi Henri IV aurait conçu une forte passion, et de qui le Béarnais se serait attiré cette fière réplique: «Sire, je suis trop pauvre pour être votre femme et de trop bonne maison pour être votre maîtresse!»... Et cette autre, Catherine de Parthenay, déjà nommée, la brillante poétesse, dont la fille Anne, qui lisait la Bible et les Psaumes dans le texte hébraïque, ne se distingua pas moins par «l'étendue et la variété de ses connaissances intellectuelles» que par sa fermeté et sa vaillance de caractère dont elle donna

UNE VISITE AU CHATEAU DE BLAIN



CHATEAU DE BLAIN. — LE LOGIS DU ROI ET LA TOUR DU CONNÉTABLE (Vue Nord, Allée des Buis) (Aquarelle de M^{me} de Clerville).

des preuves au siège de La Rochelle... Et encore, ce duc Henri, (deuxième du nom), lequel fut peut-être, dit la chronique, «le personnage le plus considérable de cette maison» — de Rohan, s'illustrant à la fois dans les Armes, la Politique, les Lettres...

Le vieux Baron de la fin du xix^e siècle, Clément-Gustave-Henri de Baillardel, Baron de Lareinty, lieutenant-colonel des Mobiles de la Loire-Inférieure pendant la guerre de 70, sénateur, et président du Conseil général du département, officier de la Légion d'honneur, grand-officier de la Couronne de Chêne des Pays-Bas... non plus, d'ailleurs, que le Baron Jules de Lareinty, son fils, (Marquis de Tholozan de par l'héritage d'un parent dont il releva le nom et le titre), et la Baronne, femme de haute culture, ne déparent la lignée des seigneurs de Blain; il était, disent ses contemporains, gentilhomme dans toute l'acception du terme: de distinction et de courtoisie parfaites, d'esprit fin et charmant, de cœur généreux... jusqu'à la prodigalité, — ce qui, du reste, entama fort ses importants revenus de la Martinique, dont il était originaire; — brillant maître d'équipage en forêt du Gâvre, où il chassait le sanglier et le cerf, voire, d'aventure, quelque loup;

hôte accueillant de Chassenon: rendez-vous des chasseurs et des meutes, à 3 kilomètres environ du château, sur la lisière de la forêt...

Chassenon! rendez-vous d'amoureux, aussi! Un jeune ménage de ma connaissance y vécut sa lune de miel... Mais où sont les neiges d'antan?... Où sont, au «Chastel de Blaing», sous le règne seigneurial d'un prince de l'Hellade, la superbe «Salle du Roy» — de France, et la «Chambre du Roy», y attenante? C'est dans cette Salle du Roi, aujourd'hui défigurée par la commodité, qu'Isabeau d'Albret, princesse de Navarre et dame de Rohan, présida la première assemblée calviniste à Blain, car ce fut sous le sceptre de cette haute et influente huguenote que, vers le milieu du xvi^e siècle, la cité appelée par M.^l Bizeul «ancienne capitale du pays des Mammètes», devint un centre, et même, par la suite, un refuge de la Réforme.

Taillandier rapporte comment l'époux de cette châtelaine de Rohan, René I^{er}, reçut à Morlaix, en l'an 1548, la jeune et touchante princesse d'Ecosse, Marie Stuart, venant épouser le dauphin François de France. Un autre puissant seigneur de ces lieux, le connétable de Clisson, y accueillit, après la bataille d'Auray, les



CHATEAU DE BLAIN. — LA TOUR DU PONTLEVIS (Vue de la Grande Cour intérieure) Aménagée pour les séjours de LL. AA. RR. le Prince et la Princesse Georges de Grèce, possesseurs actuels du château (Aquarelle de M^{me} de Clerville).

BRETAGNE

négoceurs du traité de Guérande... Olivier de Clisson et Jean de Montfort, anciens compagnons de jeunesse, se portaient et se témoignaient amitié, mais ils ne devaient guère s'accorder, j'imagine, sur le sujet anglais... C'est Clisson qui prit et incendia le château du Gâvre (don du duc Jehan 1^{er} de Bretagne au capitaine anglais Chandos, son allié), en s'écriant furieusement : « Je donne au diable si je Anglais sera mon voisin ! »

Qu'eût-il dit des Espagnols de don Juan d'Aquila, campant, deux siècles plus tard, sous les murs même de son chaste ? Le chef de la Ligue en Bretagne qui les avait appelés à la rescousse était Mercœur, le bel époux de la belle Marie de Luxembourg-Penthièvre, celui dont on a écrit que « c'estoit un César à cheval et un Alexandre à pié »... Un César et un Alexandre... au nez de la Maison de Lorraine, « car on remarque que les preux de la Maison de Lorraine l'ont assez long ! »

Flanant par le vieux logis et fouillant ses souvenirs, me voici en la tour du Connétable, qui en vit au moins deux, connétables, et contemporains : Clisson et Guesclin. Je gravis l'escalier de la tourelle rectangulaire flanquant la tour proprement dite. En haut, tout en haut, je me penche à une fenêtre-meurtrière, inspectant les douves du Nord-Est et l'Isac et, je présume, ce fameux Pré-au-Pic-du-Capitaine, où, en 843, Lantbert, allié de Nominoë, défit Raynald et ses Nantais-Poitevins.

Je suis hissée à hauteur du toit voisin. Un petit lézard se chauffe au soleil, parmi les ronces qui croissent jusque-là, dans une anfractuosité du mur. Surpris de l'apparition, à coup sûr, inattendue, il se fige dans une immobilité de bronze — vert, tandis

que me fixent les deux petites perles noires et brillantes que sont ses yeux. Je lui rends la politesse contemplative... et... me lasse la première ! Un imperceptible mouvement... frrrt ! l'ami lézard a disparu sous une ardoise bleue dorée de lichens. Mais il ne s'y est pas réfugié dix secondes qu'il risque un bout de museau, puis un œil, — le malin ! Et voilà-t-il pas que s'amènent un autre, ... et un autre bout de museau, deux, puis quatre, ... et huit petites pattes torses, mais agiles... Ma parole, je suis un objet de curiosité pour lézards !

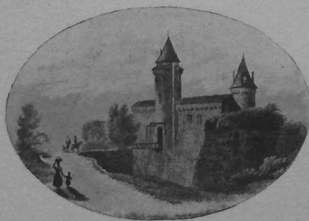
Dans l'embrasure profonde d'une seconde meurtrière, et dévalant jusqu'à l'étroit couloir, voici une amoncelée de brindilles de bois mort : un nid fabuleux : cinq coquilles verdâtres piquetées de taches brunes, ... comme de taches de rousseur...

Sous la régence légère du prince Zéphir, les corneilles et les lézards sont, apparemment, les omnipotents seigneurs de ces lieux... Les corneilles, les lézards... et moi, pour une heure !

... Un oiseau de rêve — et d'action, — oiseau de ma race, — aux grandes ailes immobiles et rapides (c'est leur féerie !), blanc comme la neige et rutilant de soleil, passe dans le ciel...

Tandis que je m'éloigne par les courtines ombragées de lilas et de glycines en fleurs, — des grappes mauves, ... encore des grappes mauves, ... de tous les tons de mauve, parfumées et susurrantes de blondes abeilles... — les grandes Ombres de jadis m'escortent, m'environnent, sans me troubler, radieuses de la clarté du jour, augustes et enchantresses du beau passé vécu — ou idéal !

KEBLANE.



LE CHATEAU DE BLAIN (Gravure de la fin du XVIII^e siècle)



CLOCHES BRETONNES

Cloches !... Pitié qui chante aux lèvres d'un cantique !
Baisers du firmament, dans un cristal, enclos !
Cœurs dont les battements enfantent des sanglots
Dans les gaines à jours des clochers d'Armorique !

Cloches des pays gris où, jusqu'à l'impossible,
Les cœurs se sont complus au rêve d'être seuls,
Où le bruit de la vie ébranle des linceuls,
Dans l'air plein du frisson des mânes invisibles !

Carillons qui croulez en chœurs sur les chemins,
Comme un vol de clartés qui bourdonne et qui prie !
Berceuses aux bras d'or dont la caresse lie
La faiblesse du monde aux rigueurs des destins !

Vos alléluias même ont des airs d'amertumes,
Comme des cris de deuil arrachés au granit,
Quelque chose qui clame, au bord de l'infini,
L'ivresse de gémir avec le vent des brumes.

C'est l'âme de l'Armor qui pleure dans vos sons,
Avide d'exhaler le glas dont elle est ivre.
Oh ! mêlez vos soleils à sa peine de vivre,
Et chantez pour les cœurs qui n'ont pas de chansons !

BRETAGNE

Tocsins qui n'explosez que pour fondre en prière,
Eparpillant l'odeur d'encens parmi les houx.
Imprégnés de divin l'homme qui, comme vous,
Sent palpiter son cœur sous des gangues de pierre.

Votre hymne a la douceur des chants qu'il n'a pas dits,
Asservissant son rêve aux forces qui le hantent :
Grisez, au goût de Ciel qu'ont les choses qui chantent,
Ceux qu'on a consolés aux mots de Paradis ;

Ceux qui passent trop nus sur les landes trop vives,
— Farouches sous l'élan qui sourd des ajoncs d'or,
Ceux qui sont lourds d'aimer le souvenir des morts,
— Tombes d'âme et de chair où les spectres survivent. —

Oh ! sonnez pour aider leur misère à guérir !
Portez-leur, à travers la rudesse des heures,
Le chant des cieus ouverts aux tristesses qui pleurent,
De peur que le néant ne les force à mourir...

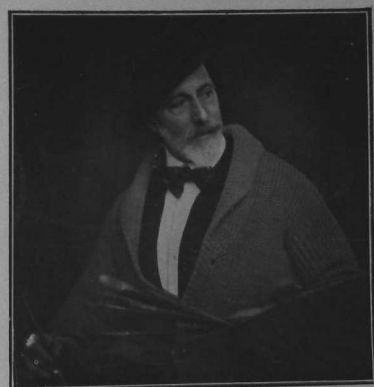
Aline BARGAIN.



Dessins de Louis Garin, pour la Chanson du Cidre, gravés sur bois par Soulias.

ANDRÉ DAUCHEZ

Peintre
de Bretagne



Il y a en France un pays qui est bien l'un
des plus attachants du monde.

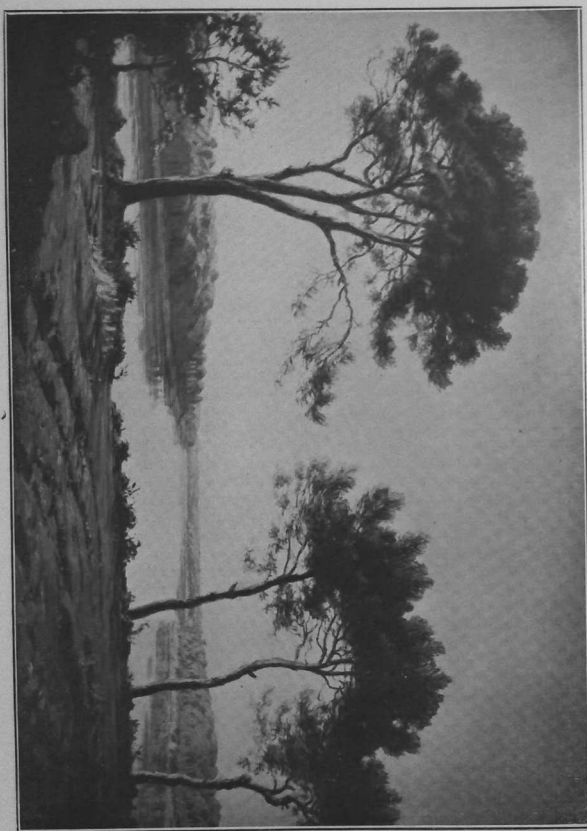
La Bretagne attire par ce qu'elle nous
présente d'une humanité naïve, sérieuse,
religieuse, et qui ne vit encore que des
vieux et simples métiers de la terre et de
la mer. On a tout dit de sa fidélité à ses
croyances, à ses mœurs, à ses coutumes
et ses costumes. On a moins parlé de ses
paysages, d'essence pourtant à ce point
singulière que si, connaissant déjà cette
province, on se trouvait miraculeusement
jeté, la nuit, par quelque génie dans un lieu
quelconque de ses campagnes, au premier
regard qu'on porterait, à l'aube, sur les
choses, on saurait sur quelle terre on est
tombé. Loti, ramenant ses nostalgiques
marins bretons des plus prestigieux loin-
tains du globe à leurs bruyères, à leurs
chemins creux bordés de fougères et
d'ajoncs, à la « nuit verte » de leurs bois,
a rendu ce caractère à part de la Bretagne
entre tous les pays du monde. Nul écrivain
n'en a si bien évoqué l'âme et le charme
mystérieux. Nul peintre n'en a si véridi-
quement traduit la figure qu'André Dau-
chez. Par delà cette figure, c'est aussi l'âme
qu'il fait apparaître, car lui aussi est un
poète, mais dont les émotions s'expriment
par des moyens qui intéressent d'abord les
yeux : rythmes, ordonnances, accords de
lignes et de couleurs. Si « Bretagne est

poésie », par la valeur singulière, juste-
ment, de ses couleurs graves et denses, de
ses lignes toujours sévères, elle est une
terre d'élection du peintre.

Lorsqu'André Dauchez, encore adoles-
cent la commut, il était déjà du métier,
mais c'est là qu'il est devenu le grand des-
sinateur qui s'est depuis imposé à l'atten-
tion du public. D'un crayon d'abord
minutieux et patient, plus libre, rapide
et spontané, à mesure qu'il gagnait en maî-
trise, et apprenait à se réduire aux traits
essentiels, il a suivi tous les mouvements
de ce maigre sol que modèle et conduit
sous un vêtement de landes, le granit
éternel, tous les gestes de ces pins et de ces
chênes que le surolt a penchés, tantôt les
échevelant, tantôt liant d'un seul contour
leurs cimes voisines en grandes masses
buissonneuses. Les figures, les saillies
et tous les accents, subordonnant toujours
le détail à l'ensemble, voilà ce qui s'évoque
d'abord quand on pense aux dessins et
eaux-fortes de Dauchez, à certaines de ses
peintures, celles-là surtout (en général les
moins récentes) où la couleur n'est que
le vêtement léger, un charme ajouté au
sérieux du dessin. On oserait dire que Dau-
chez a étudié, déchiffré le visage de la terre
bretonne, comme Albert Dürer ces physio-
nomes de vieillards, où tant de rides et
ravinelements, tant de traits entrecroisés

BRETAGNE

parlent d'une vie pathétique, — une vie dont toutes les durées et les douleurs se sont inscrites en traces vénérables. En dé- pays qui vient se traduire en chacun de ses détails. Et, par là, les images qu'il nous en présente ont la qualité spirituelle qu'un



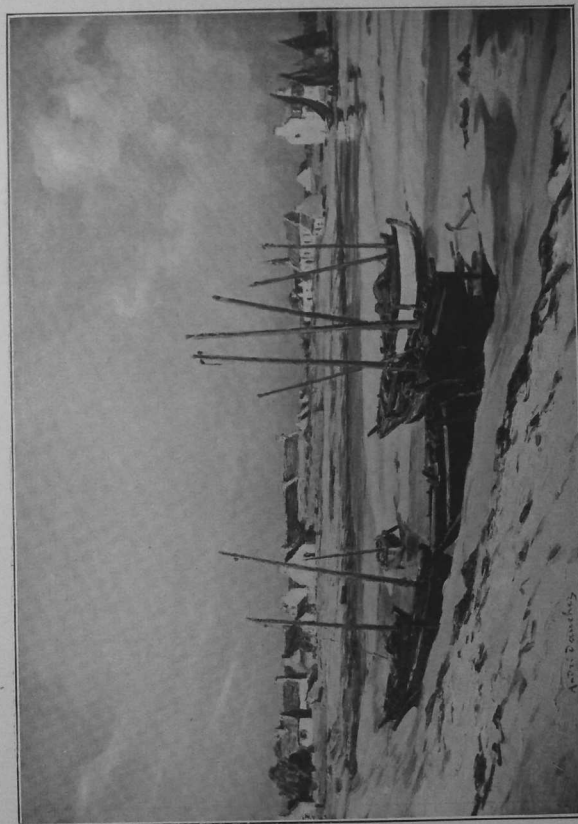
ANDRÉ DAUCHEZ. — L'ODIER.

brouillant cet infini réseau du terrain, en montrant comment les lignes et les mailles s'y relient l'une à l'autre en un mouvement général, il nous rend cette âme antique du

artiste profond sait donner à ses portraits. L'œuvre d'André Dauchez compose le portrait le plus expressif et le plus fidèle de la Bretagne.

ANDRÉ DAUCHEZ, PEINTRE DE BRETAGNE

Un grand artiste est toujours spontané. Si son métier se modifie, ce n'est point par un parti pris de volonté réfléchi. Simple- songe qu'à noter ses visions. Seulement, il ne peut s'empêcher de les soumettre aux exigences de son tempérament, ou plutôt,



ANDRÉ DAUCHEZ. — LE SYEUR A LESCOSTIL.

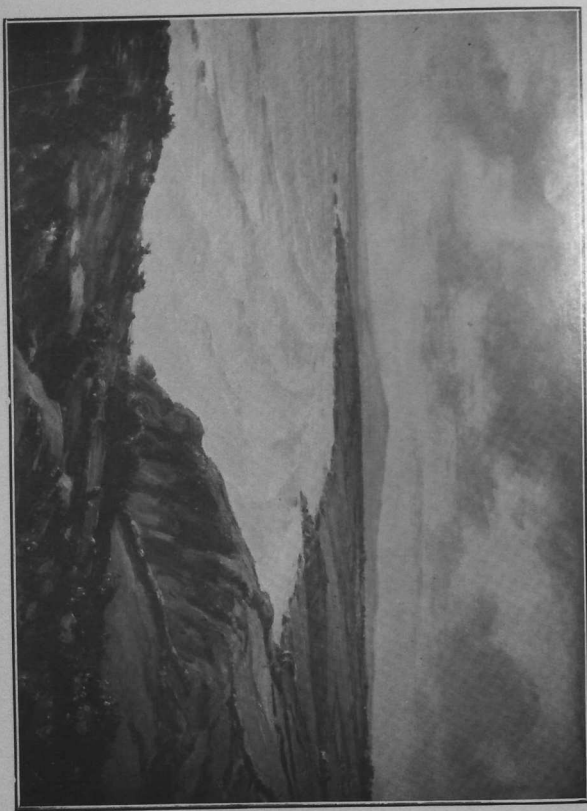
ment, son œuvre suit les changements de sa nature. Son œil s'est fait plus subtil, sa sensibilité s'est approfondie ou étendue. L'art de Dauchez est tout de sincérité. Il ne

en passant en lui, elles s'y soumettent d'elle-mêmes. Or ce tempérament est avant tout celui d'un compositeur ; d'instinct il cherche les ordonnances justes et bien

BRETAGNE

rythmées. Mais son besoin de vérité est tel que, pour y atteindre, il ne veut rien déranger de ce que lui présente la nature. Simple-

pour que tout s'assemble en se disposant de la façon la plus heureuse. Toujours il mesure admirablement son tableau. Bien



ANDRÉ DAUCHEZ. — L'AMERS SUR LA GUYÈRE.

ment, il sait trouver l'unique point de vue qui les lui donne, et, de là, découper, mettre en page le sujet qui s'offre à lui. Un peu plus ou moins de ciel ou de terrain, de vue à droite ou à gauche, et c'est assez

entendu, par un effet sans doute aussi inconscient que nécessaire de sa nature d'artiste, il pousse l'objet dans le sens où il le voit tendre, il en épure et accentue le caractère, éliminant le détail inutile ou parasite,

ANDRÉ DAUCHEZ, PEINTRE DE BRETAGNE

se limitant, pour les faire saillir, aux traits qui contribuent à l'effet, marquant mieux que ne le fait la réalité, les harmonies et les correspondances des parties. Un instinct le lui commande ; il ne pourrait pas faire autrement.

En somme, ce maître est de tradition classique. Il l'est par son esprit d'ordre et de synthèse, par les accords justes et la spacieuse tranquillité de ses compositions. Ses grands tableaux le rattachent à la lignée qui vient de Claude Lorrain. Il a cette qualité rare à notre époque qui s'appelle le style. Ses esquisses à la mine de plomb (je pense à telles vues de l'Odet, des lagunes de Pont-L'Abbé, du port de Douarnenez, de Ploaré, à tant d'études où les lointains s'encadrent entre de beaux groupes d'arbres) donnent à l'esprit la même satisfaction que les paysages au crayon de notre XVIII^e siècle.

Mais il descend aussi des Hollandais. Les mêmes éléments composent ses tableaux : quelques arbres, quelques bateaux, un toit de masure, de grandes fuites de terrain qui parfois sont tout le sujet ; des ciels

de grande importance, pleins de moiteur, tantôt fondus en buée lumineuse, tantôt peuplés de pendante et mouvante grisaille, de tragiques vapeurs, dont les taches et les formes s'harmonisent, se relient à celles de la terre. Sur ces fonds aériens, les valeurs des plans successifs s'espacent, se mesurent, et les silhouettes des premiers plans se découpent avec beaucoup de force et d'autorité.

Mais, surtout, c'est par la qualité morale et le sentiment de son art qu'il fait penser aux vieux peintres de Hollande : même honnêteté, même souci du vrai, sans jamais les crudités du réalisme. Même sérieux profond. Son émotion devant la nature solitaire est du même ordre que celle d'un Ruysdaël. Il prête la même attention à la vie et au langage secrets de la campagne. Il en a la même habitude, acquise en de longs tête-à-tête avec les choses du ciel et de la terre.

André CHEVRILLON,
de l'Académie Française.





LE CHATEAU DE TRÉMAZAN (d'après une gravure ancienne de Cicéri).

LES BRETONS ET JEANNE D'ARC

La question n'est pas encore épuisée de savoir si Pierronne ou Perrinaïc, compagne de Jeanne d'Arc, a vraiment existé. Elle continue de fournir des sujets de digression à ceux qui s'intéressent au passé anecdotique de la Bretagne. Mais voici que notre excellent confrère et ami, Louis Beaufrère, directeur de *La Bretagne à Paris*, a retrouvé, sculptée sur les murs mêmes de Notre-Dame de Paris, toute l'histoire du supplice et de la réhabilitation de Perrinaïc, en des bas-reliefs dont M. l'abbé de Bonniot, chanoine et bibliothécaire du Chapitre, donne la très curieuse interprétation qui suit :

I. — *Description du premier caisson, en haut, à gauche.* — Une femme est attachée à une échelle patibulaire, maintenue de chaque côté par les aides du bourreau ; aux pieds de la victime, deux figurines représentent, l'une la Loi portant son Code, l'autre la Justice la main sur la garde de son épée. En dehors du médaillon central, on voit, directement au-dessus, un léopard qui baisse la tête et paraît flairer la suppliciée située au-dessus de lui. Dans les quatre coins apparaissent, en haut, les têtes curieuses des spectateurs juchés

sur les toits des maisons voisines ; en bas, deux animaux symboliques effrayent les personnes qui tentent de s'approcher de la suppliciée.

Interprétation. — Perrinaïc, compagne de Jeanne d'Arc, est exposée et brûlée près Notre-Dame, le 3 septembre 1430 ; la Loi et la Justice qui la condamnent émanent de l'Angleterre, représentée par son léopard héraldique. Les séides de l'étranger repoussent les amis de la Bretonne.

II. — *Description du deuxième caisson, en haut, à droite.* — Un personnage se lave les mains, il lève la tête vers le ciel et semble protester de son innocence ; à côté de lui, à droite, une femme couronnée amène un témoin qui raconte son histoire, pendant qu'un greffier inscrit la déposition sur ses tablettes. En dehors du cartouche, sur l'ornement qui l'entoure, un lion est couché, dans l'attitude de l'attente. À gauche, un voyageur arrive appuyé sur son bâton de route ; à droite, un autre s'en va, drapé dans une cagoule ; en bas, un individu s'enfuit ; deux chiens gardent la scène décrite, l'un attend, l'autre menace.

Interprétation. — Après le retour de Charles VII à Paris, en 1437, et la réhabilitation de Jeanne d'Arc, en 1437, la reine Marie d'Anjou fit informer juridiquement sur le procès et la condamnation de Perrinaïc, compagne de la Pucelle, afin de savoir si une justification pourrait être établie.

III. — *Description du troisième caisson, en bas, à gauche.* — Des voyageurs arrivent avec leurs montures d'un pays lointain ; ils sont reçus avec effusion et respect par un groupe de personnages notables. En dehors du médaillon, un animal héraldique se repose sur le haut de la moulure. À gauche et à droite, deux lions, symbole de la force, sont assis.

Interprétation. — Lorsque la royauté française fut rétablie à Paris, les anciens membres du Chapitre Notre-Dame, ainsi que quelques universitaires exilés pour leur fidélité patriotique, revinrent à Paris ; ils se réunirent aux changines déshabitués de la domination anglaise.

IV. — *Description du quatrième caisson, en bas, à droite.* — Un greffier écrit les dépositions faites par des personnages qui se succèdent devant lui ; à droite, une femme couronnée, drapée majestueusement dans un manteau, regarde le spectateur avec assurance ; elle est entourée de figures qui écoutent avec satisfaction la sentence qu'un juge prononce. En dehors du cartouche, un animal au repos est étendu. À gauche, un témoin prête serment ; à droite, diverses personnes sont assises et écoutent. En bas, un chien poursuit un homme dépouillé de ses vêtements ; du côté opposé, un animal semble donner la patte à une personne qui se baisse vers lui.

Interprétation. — Après l'instruction ordonnée par la reine Marie d'Anjou, le procès de Perrinaïc fut révisé, la condamnation annulée et la réhabilitation proclamée. Le chien, emblème de la fidélité, poursuit l'erreur qui ne possède plus son habit trompeur, tandis qu'un autre de ces animaux pactise avec un nouveau maître ; sans doute le Français qui a ramené dans la capitale la Loi et la Justice véritables.

Les compagnons bretons de la Pucelle forment, en réalité, un groupe nombreux. Le plus illustre d'entre eux est Arthur III de Bretagne, comte de Richemont, connétable de France, qui, de l'avis de Guizot, « fut, après Jeanne d'Arc, le plus efficace et le plus glorieux libérateur de la France. » Nous trouvons auprès de lui ses lieutenants Pierre de Rostrenen et Tugdual de Kermoyan, dit le Bourgeois ; sans parler des officiers, tous de la meilleure noblesse, qui commandaient les 400 lances (au moins 2.400 hommes) et les 800 archers de l'armée qu'il avait, presque exclusivement, levée en Bretagne.

Déjà, bien avant 1429, des seigneurs et des chevaliers bretons s'étaient hautement dévoués aux Rois de France. S'il n'est pas nécessaire de rappeler ici le rôle important de du Guesclin, il serait injuste d'oublier celui de Tanguy du Chastel, né

en 1370, au château de Trémazan, dont les ruines majestueuses dominent l'anse de Porsal, en Landunvez. Il pouvait hautement affirmer : « J'ai sauvé deux fois la couronne et j'ai sauvé deux fois la tiare. »

Nommé prévôt de Paris par Charles VI, alors que les Bourguignons, conduits par un traître, essayaient, dans la nuit du 29 mai 1418, de s'emparer du Dauphin, il réussissait, avec l'aide de son compatriote Jean de Rieux, à sauver le futur Charles VII et à le conduire loin de tout danger. Plus tard, à la mort de Charles VI, quand Isabeau de Bavière tentait de faire de la France une province anglaise, Tanguy du Chastel rejoignait le Dauphin, dressait devant lui la bannière aux trois fleurs de lys d'or, et, au cri de : « Vive le roi Charles VII ! », le faisait acclamer par ses compagnons bretons. Après avoir sauvé l'indépendance nationale, Tanguy voulait que celui qui n'était encore que le « roi de Bourges » devint le roi de France. Il lui fallait, pour cela, rallier à sa cause la Bourgogne et la Bretagne. Mais ses ennemis veillaient. Tanguy fut accusé d'avoir assassiné Jean sans Peur. En vain proclama-t-il son innocence, reconnue depuis. Comme les suspensions pouvaient



BAS RELIEFS DE NOTRE-DAME DE PARIS, REPRÉSENTANT LE SUPPLICE ET LA RÉHABILITATION DE PERRINAÏC

(Photo L. Beaufrère)

BRETAGNE

fournir aux Bourguignons un prétexte à leur non-soumission, Tanguy du Chastei préféra, pour assurer le succès de son plan, se démettre de ses charges et honneurs. Toutefois, il obtint de Charles VII l'épée de connétable pour Arthur de Richemont.

Cette nomination suscite la jalousie de La Trémoille qui fait exiler Richemont à Parthenay, où, malgré l'intrigue et l'injustice, il se prépare à exercer, même sans l'aveu du roi, son office de chef de guerre. Avec l'armée que Pierre de Rostrenen lui a recrutée en Bretagne, il ira, quoi qu'on fasse, secourir Orléans. Il quitte Parthenay, mais, à Loudun, le sire de la Jaille apporte au connétable ce message du roi : « Retournez en arrière ou le roi vous combattra. » — « Ce que je fais, répond le connétable, est pour le bien de l'Etat », et il poursuit sa marche. A Amboise, il apprend que le siège d'Orléans est levé ! L'armée royale, commandée par le duc d'Alençon et Jeanne d'Arc, assiège Beaugency... Le connétable se hâte. Il dépêche en avant Rostrenen et Kermoyan « pour demander son logis ». Mais ceux-ci reviennent, annonçant que Jeanne va venir le recevoir à coups d'épée. C'est l'ordre du Roi ! — « Eh ! bien, répond l'obstiné Breton, qu'ils viennent, on les verra », et il marche en avant.

Pour obéir à l'ordre du roi, d'Alençon et Jeanne s'éloignent du siège et marchent contre le connétable. Mais quand celui-ci paraît dans la plaine à la tête de sa troupe, une immense acclamation s'élève. Les Laval, Dunois, Lahire et d'autres descendent de cheval pour aller saluer le connétable. D'Alençon lui-même est entraîné, et Jeanne, la dernière, va baiser ses genoux.

Les Anglais abandonnent aussitôt Beaugency. Avec les Bretons, Jeanne ouvre au Roi le chemin de Reims, dont les étapes sont Patay, Jargeau, Troyes, Châlons, toutes rencontres où l'armée de Richemont bataille ferme. Cependant, à cause de son heureuse désobéissance, le connétable est exclu des cérémonies du sacre, et c'est le Maréchal de Rais qui porte la Sainte Ampoule.

La mission de Jeanne est terminée après Reims. C'est Arthur de Richemont qui réalise la prophétie de la Pucelle : « Avant sept ans, il ne restera plus un Anglais en France. » En vain La Trémoille essaie

encore de trahir le connétable. Richemont entame sa campagne. Il chasse l'Anglais de Normandie, fait signer le traité d'Arras, qui détache la Bourgogne de l'Angleterre pour la rattacher à la France. A la tête d'une armée exclusivement bretonne, il s'empare de Paris en 1436, ce qui permet



au Roi d'y rentrer l'année suivante ; puis, par la victoire de Formigny, il clôt la guerre de cent ans.

Arthur de Richemont devint duc de Bretagne à la mort de Jean V, son frère. Il garda son épée de connétable. Les services qu'il avait rendus à la France justifiaient cet honneur. N'a-t-il pas résumé en sa puissante figure l'intrépidité traditionnelle du Breton et l'optimisme inébranlable des grands hommes de guerre qui, providentiellement, ont surgi à toutes les heures troubles de notre histoire nationale ? Aussi bien, de plus en plus, lui rend-on la justice à laquelle il a droit, tant pour ses vertus militaires que pour son loyalisme.

JEAN SANNIER.



LE CÔRTEGE OFFICIEL TRAVERSE L'YSER, AU PONT DE BESINGHE

LA BRETAGNE EN BELGIQUE

Le 15 septembre dernier a eu lieu à Boesinghe, près d'Ypres, l'inauguration du monument aux morts de la 87^e Division territoriale, composée de Bretons et Normands ; nous extrayons ce passage d'un journal de Bruges :

« C'est la 87^e Division territoriale (celle des pépères bretons) qui est aujourd'hui à la fête. Elle entra dans la danse en Belgique, au début d'octobre, sous les ordres du général Roy. En avril 1915, elle se trouvait en ligne entre le pont de Steenstraete et le cabaret Corteker, quand, pour la pre-

mière fois, les Germaniques utilisèrent les gaz asphyxiants. Nous sommes le soir du 22 avril. En première ligne, les 73^e et 74^e régiments (Guingamp et Saint-Brieuc) sont atteints les premiers. L'invention infernale produit ses effets meurtriers et l'ensemble de la ligne subit un léger fléchissement. Plus tard, en 1916, la 87^e Division occupe à nouveau le secteur de Boesinghe ; elle est placée sous les ordres du général belge Ruquoy.

« C'est donc tout naturellement sur ce point du champ de bataille que les vieux

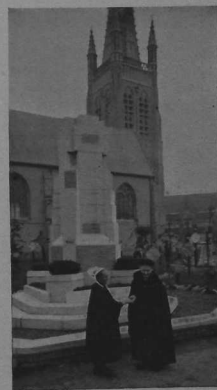
poilus ont voulu établir une borne marquant leur héroïsme.

« Ils sont venus nombreux du fond de la Bretagne. Des officiers les accompagnent : colonel Cordier (76^e), colonel Milon (73^e), colonel Turin (80^e), le chef d'escadron de Bellaing, le commandant Tassilly, le capitaine d'artillerie Villemain, le médecin-chef Jumelais, etc...

« Quand nous arrivons à Besinghe, les Français sont groupés à l'église, où, après l'office, Sa Grandeur Mgr Serrand, évêque de Saint-Brieuc et ancien aumônier de la division, fait le panégy-



LE MONUMENT AUX MORTS DE LA 87^e DIVISION. AU PIED, M^{me} LE Bihan, de GouDELIN, VEUVE DE GUERRE.



UNE BRETONNE ET UNE FLAMANDE SE SERRENT LA MAIN AU PIED DU MONUMENT AUX MORTS DE LA VILLE DE BESINGHE

BRETAGNE



PENDANT LA BÉNÉDICTION DU MONUMENT

rique des grands morts. La France est superbement représentée par le général Becker, la Belgique par le Gouverneur de la Flandre, le Commissaire d'arrondissement d'Ypres, le baron et la baronne de Besinghe, le premier échevin Vanderstichele et le deuxième échevin Coulier.

« Après la messe, les autorités sont reçues à l'Hôtel de Ville, puis le cortège se forme : l'excellente harmonie locale, le drapeau de l'Amicale, les porteurs de fleurs et couronnes, les autorités et les poilus.

« Le village a pris son air de fête, des quantités de drapeaux tout neufs flottent au vent, la population acclame énergiquement, on sent une réelle sympathie dans l'air. Nous franchissons le canal de l'Yser avec émotion, nous constatons que le pont de guerre est toujours là, bien que dix années aient passé. Tout de suite, à un carrefour, se dresse le calvaire. Dans un grand enclos, dont le terrain a été gracieusement offert par l'administration communale, se trouve le mémorial de la 87^e : un calvaire aux pierres patinées et aux formes élégantes ; il provient de Louargat et date du xv^e siècle ; un dolmen authentique provenant de Hénanbihen (C.-du-N.) ; la pierre maîtresse pèse 8 tonnes ; une table d'orientation en granit portant une tablette de bronze qui reproduit en creux la carte des lieux. Ça et là, quelques pierres de Bretagne, arbres et arbrisseaux, viennent eux aussi de là-bas. L'ensemble a un charme exquis.

« La cérémonie bien simple commence : discours du président de l'Amicale, du colonel Cordier, de l'échevin Coulier, du baron Jansens de Bisthoven. Au nom du Gouvernement français, le général Becker remet le mémorial à la Belgique, fidèle

alliée de la France. Mgr Serrand bénit le mémorial, puis l'assemblée, profondément émue, garde une minute de silence close par la sonnerie du réveil. »

Parmi les personnes présentes, se trouvait une veuve de guerre de Gondelin (Côtes-du-Nord), Mme Jean-Louis Le Bihan. On la vit au pied du monument élevé aux morts de la ville de Boesinghe serrer la main d'une femme flamande, comme elle veuve de guerre. Et ce simple geste symbolisait, en quelque sorte, dans l'ambiance évocatrice de la mémoire des disparus, l'union des Bretons et des Belges, défenseurs du sol contre l'ennemi commun.

A l'issue de la cérémonie, tout le monde se retrouva dans un banquet fraternel. Un télégramme fut adressé à Sa Majesté Léopold II. Le Gouverneur leva son verre au Président de la République amie ; le colonel Stinglember, ancien officier d'ordonnance de Sa Majesté, dans un discours particulièrement élevé de pensée, au nom de l'armée belge, porta un toast aussi aimable que spirituel à la France et à son armée ; il demanda une minute de silence à la grande mémoire du vainqueur immortel, le maréchal Foch.

Ce nous est, en terminant, un agréable devoir de signaler le dévouement avec lequel M. Fayer, président de l'Amicale ; M. Morvan, secrétaire, et M. Blivet, membre du Comité, se sont acquittés de leur mission en menant à bien cette œuvre du souvenir. Grâce à eux, nos morts dormirent leur dernier sommeil dans une terre bretonne, à l'ombre d'un vieux calvaire, au pied duquel leurs ancêtres ont péri, avant qu'ils ne s'y soient eux-mêmes agenouillés au moment de leur départ.

Commandant L. DE BELLAING.



LE DOLMEN DE LA VILLE BELLANGER, EN HÉNANBIHEN, DONT LES PIERRES ONT ÉTÉ TRANSPORTÉES À BOESINGHE

LES LIVRES

RAPPORT, présenté à la réunion de la F. S. I. E. sur le livre qui a le plus aidé à faire connaître la Bretagne :

D'autres l'ont dit avant moi : « C'est de l'écriture qu'est né le tourisme ». Si les œuvres littéraires, comme les œuvres artistiques, d'ailleurs, ont une incontestable influence sur le développement de l'activité touristique d'un pays, nulle région ne doit peut-être autant que la Bretagne à ses artistes, à ses écrivains.

Ce rapport a pour but l'institution d'un concours en vue de doter d'un prix : 1^{er} le livre qui a le plus aidé à faire connaître et visiter la Bretagne ; 2^e le livre à paraître, qui continuera à provoquer cette visite.

Or, les livres sur la Bretagne et de Bretagne sont légion. Des œuvres immortelles ont vu le jour Chez Nous, ont eu pour cadre notre pays ! Et la chose ne date pas d'hier. Les déduits bretons se tiennent sur un pied d'égalité avec les cours d'amour provençaux, les gestes picardes et bourguignons. Rappelez-vous le distique fameux de Jean Bodel :

Ne sont que trois matières à nul homme entendant
De France, de Bretagne et de Rome la Grand...

Et si nous nous plaçons sur le terrain bibliophilique ! des manuscrits merveilleusement rédigés, calligraphiés et enluminés — ne serait-ce que le *Livre d'Heures de la Reine Anne* ? — viennent de nos abbayes ; d'autre part, la Bretagne a possédé des imprimeries bien avant le Maine, la Touraine, la Picardie, la Normandie et beaucoup d'autres provinces de France. C'est en 1481 que « Les Loys des Trespasés », l'un des incunables français les plus rares de la Bibliothèque Nationale, est sorti des presses de Robin Fouquet et de Jehan Crès, de Bréhand Lodéac.

A vrai dire, sans nous arrêter aux *Chroniques* de Froissard, ce n'est guère qu'en 1636 qu'apparaît chez nous la littérature touristique avec l'*Itinéraire de Bretagne*, de François Nicolas Beaudot, seigneur du Buisson et d'Ambenay, réédité ans plus tard, dans ses Lettres, Mme de Sévigné révélait à ses intimes tout à la fois les agréments et les difficultés des voyages en Bretagne, quand elle allait par le coche d'eau jusqu'à Nantes, puis gagnait les Rochers par voie de terre. Lesage n'a rien publié de spécifiquement breton, quoiqu'on assure que certaines pages du *Diable Boiteux* et de *Gil Blas* aient une atmosphère morbihannaise. Il nous faut alors arriver aux *Voyages en France*, d'Arthur Young, dans lesquels sont décrits plusieurs coins de Bretagne, notamment Morlaix, dont la vallée, dit-il, « forme un port singulier » d'un « effet pittoresque » ; puis au *Voyage dans*

le Finistère, de Cambry, qui date, lui aussi, de la fin du xviii^e siècle. Les *Antiquités de Bretagne*, du chevalier de Frémerville, sont de 1836. Les *Notions historiques* du président Habasque, puis les *Côtes-du-Nord*, de Benjamin Jollivet, le *Morbihan*, de Cayot Delambre, le *Dictionnaire de Bretagne* et le *Rennes d'Ogée*, remanié depuis par Martinville, parus dans la première moitié du xix^e siècle, sont plus des ouvrages d'érudition archéologique que des œuvres d'imagination.

C'est en Bretagne même que naquit l'écrivain génial dont le rayonnement, depuis trois quarts de siècle, non seulement ne s'est jamais atténué, mais, au contraire, n'a fait que grandir. Vous avez deviné son nom avant que je l'aie prononcé : Chateaulinard. Nul, avant lui et autant que lui, n'avait encore subi l'empreinte de son terroir, de son pays, bien qu'il ne les ait désignés implicitement, décrits réellement, que dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, parus en octobre 1848, quelques mois après sa mort. Pourtant, dans *Atala*, dans *René*, dans *Les Martyrs*, nombre de pages sont inspirées par le décor breton. M. le Professeur Colas, de la Faculté de Rennes, a démontré que la plupart des paysages du Meschacé ont été vus au travers des campagnes boisées qui s'étendent autour de Combourg ou autour de Plancoët.

Entre *Atala* et les *Mémoires d'Outre-Tombe*, les cadres romantiques, au lieu de garder, comme au début, un visage impersonnel, s'étaient peu à peu précisés. Certains auteurs en avaient profité pour donner une image déformée de la Bretagne, qu'ils se flattaient ingénument de découvrir. Heureusement, des écrivains consciencieux ne tardaient pas à relever les sottises d'un Hippolyte Bonnelier, quand il affirmait que la langue bretonne pouvait être du grec altéré ; d'un Etienne de Joux (de l'Académie, s'il vous plaît !), qui s'appropriait Cambry, le démarquait, en l'agrémentant d'erreurs de son crû.

Les *Derniers Bretons*, les *Derniers Paysans*, le *Foyer Breton* et vingt autres livres, dans lesquels Emile Souvestre présente un visage exact et engage l'âme vraie de la Bretagne, apportèrent la mise au point qui s'imposait ; c'était une réponse aux ignorants, et même à Prosper Mérimée, dont les notes, recueillies en 1837, ne sont pas toujours aimables pour la « douce et bretonnante » Armorique.

En 1838, le *Barzaz Breiz* de la Villemarqué soulève l'enthousiasme des romantiques. Le seul nom de Bretagne commence d'exercer une irrésistible attraction. On se demande, au loin, ce que peut être cette province à l'atmosphère de féerie. Victor Hugo, lui-même, veut la mieux pénétrer. Il y vient avec son amie Juliette Drouot, et cela nous vaudra, plus tard, de grandioses descriptions de

la côte, de la mer, de la forêt et des campagnes bretonnes, qu'il placera dans les *Travailleurs de la Mer* ou dans *Quatre-vingt-treize*. Balzac et George Sand s'éprennent, eux aussi, de la Bretagne : C'est à Fougères que Balzac place les principaux épisodes de son roman *Les Chouans* ; Guérande et le « Calme Logis » du bourg de Batz servent de cadre à Béatrix et, en 1844, dans le Dumay, de *Modeste Mignon*, l'auteur de la *Comédie humaine* essaie de tracer le portrait type du Breton.

La *Bretagne ancienne et moderne*, de Pître Chevalier, paraît l'année suivante. C'est la mise en ordre d'une histoire encore mal connue, dont les archives sont plus que millénaires. Il se peut fort bien que ce dernier ouvrage ait décidé Gustave Flaubert et Maxime du Camp à entreprendre le voyage qu'ils firent de concert en Bretagne, en 1847. Le premier devait écrire des chapitres impairs et le second des chapitres pairs. Un désaccord surgit à la veille de la publication, ce qui nous valut deux ouvrages différents : *Par les Champs* et *par les Grèves* et les *Notes de Voyage* insérées dans la « Revue des Deux Mondes ».

Il nous faut marcher à grands pas et nous contenter de citer sans le moindre commentaire : le *Voyage pittoresque et romantique de l'ancienne France*, du baron Taylor, avec les admirables gravures qui l'illustrent ; la *Galerie Armoricaine* de Lalaise et Benoît ; l'*Album Breton*, publié à Rennes par Landais, *La Bretagne*, de Jules Jannin ; *La Bretagne contemporaine*, trois somptueux volumes, illustrés de planches « lithographiées par les premiers artistes de Paris », dus à la collaboration d'Aurélien de Courson, Gauthier du Mottay, Pol de Courcy, La Borderie, Ropartz, etc., etc., et cela nous amène à cette année 1865, où Michelet séjourna à la pointe du Raz, afin d'y ressentir les fortes impressions exprimées dans son livre *La Mer*.

Je ne sais s'il faut en rendre responsable la tourmente de 1870, mais il y a comme une solution de continuité dans la matière de Bretagne, en dehors, bien entendu, des poèmes tout de charme et de simplicité de Brizeux ; des *Paroles d'un Croquant*, où Lamennais évoque si magnifiquement les ombres de la Chesnaie ; des pages mélancoliques, consacrées au Guillo par Maurice de Guérin et Hippolyte de la Morvonnais ; des romans agréables où Zénaïde Fleuriot, dont on va, dans quelques jours, fêter le centenaire, présente tour à tour à ses lecteurs fidèles Saint-Brieuc et Locmariaquer ; des *Sacs et parchemins*, qui ne sont autres que les mémoires de Jules Simon.

Ce n'est, en fait, qu'une trêve. Bientôt, la marche vers la Bretagne reprend. Octave Feuillet décrit le pays d'Elven dans le *Roman d'un jeune Homme pauvre* ; Jean Richepin chante la Bretagne dans *La Mer*, conduit son *Flibustier* à Saint-Malo et donne pour cadre au roman des *Braves Gens* la presqu'île de Saint-Jacut. Pierre Loti,

dans *Matelot, Mon frère Yves, Pêcheur d'Islande*, montre sous un jour qu'on ne lui connaissait pas encore l'âme contradictoire et tourmentée des rudes marins de chez nous. Anatole France rapporte dans *Pierre Nozières* de jolis croquis du Morbihan et de Sainte-Anne d'Auray.

Déjà, un son de cloche, harmonieux comme ceux qui montent aux heures de calme des profondeurs de la mer où dorment Ys et les Atlantides disparues, avait retenti en 1883 avec les *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* de Renan, au travers desquels il faut voir Tréguier et sa côte qu'habitent les Gimmériens bons et vertueux.

C'était aussi l'heure des Parnassiens : de Hérédia, au Raz, écoutait l'océan lui parler « d'une voix fraternelle » ; André Theuriot, au moment du flux, regardait les barques revenir du large et doubler le Cap de la Chèvre ; François Coppée se faisait le pèlerin et le rapsoïde de l'Armor ; Sully Prud'homme respirait du sel dans l'air « à Douarnenez, en Bretagne », ce, pendant que Verlaine découvrait les *Amours Jaunes* et introduisait Tristan Corbière dans les rangs des poètes maudits.

À côté des Parnassiens de Paris, les Parnassiens purement bretons (car il y a toujours eu des poètes en Bretagne et il en est même qui tiennent une jolie place dans le cycle romantique), se groupaient autour de Louis Tiercelin : Frédéric Plessis, Edouard Beaufils, Marcel Béliard, Frédéric Blin, Dominique Caillé, Sullian Collin, Léon Duchrocher, Ollivier de Gourcuff, Pocard Kerviller, Eugène Le Mouel, Stanislas Millet, Jos Parker, Guy Ropartz, de la Ville-Hervé, Léon Sèché, Joseph Rousse, Frédéric Le Guyader, le chantre de *L'Ère Bretonne* et de la *Chanson du Cidre*, tous ceux enfin dont Hippolyte Caillère, le bon éditeur rennais, publiait les œuvres appelées à voisiner dans les bibliothèques bretonnes avec les sonious, les gwerzious, les légendes recueillies par Luzel ou Narcisse Quellien, les contes collectionnés par Sébillot, les chansons glanées par Orain...

Quelques années plus tard se levaient simultanément dans les milieux littéraires les deux hommes qui, depuis, ont le plus fait pour la Bretagne ; et nous avons le devoir de saluer ici comme les véritables chefs de la littérature bretonne actuelle : Anatole Le Braz et Charles Le Goffic. Ce n'est pas dans un rapport obligatoirement resserré que l'on peut exposer leur œuvre, préciser les résultats de leur action. Qui ne les connaît, qui ne les estime, qui ne les aime chez nous ?

L'éclat des beautés et des enseignements de l'œuvre de Le Braz guidera les écrivains bretons de demain, qui consulteront *La Légende de la Mort en Basse-Bretagne*, *Le Pays des Pardons*, *Le Gardien du Feu*, *Les Pâques d'Islande*, *La Terre du Passé*, *Les Contes du Soleil et de la Brame*, *Les vieilles Histoires du pays breton*, ou simplement l'anthologie *La Bretagne*, dont le préambule



On vient de poser, à Dinard, à l'église évangélique Anglo-Américaine, un grand vitrail, représentant la Nativité, don de M^{me} Deming-Jarves et exécuté dans les ateliers du maître verrier Barillet, membre des arts décoratifs, d'après les cartons de M^{me} et M. Jacques Nozal.

BRETAGNE

forme une synthèse de la presque armoricaine, la plus complète qu'il est possible d'imaginer.

Nous en exprimons ici le souhait, l'Académie Française rendra bientôt à Charles Le Goffic la justice qui lui est due. Son œuvre est considérable : dans l'exaltation profonde de l'amour breton, de l'esprit nettement régionaliste, elle embrasse d'un style fluide et bien français les sujets d'imagination pure comme les sujets historiques, les essais et les critiques. Les quatre tomes de *L'Âme Bretonne* sont pleins de souvenirs et d'enseignements précieux. Ils constituent la base, solide comme un bon granit, où s'appuient *Le Crucifié de Kéralès*, *Morgane*, *L'Abbesse de Guérande*, *La Payse*, *Les Passions Celles*, *Dirmaud*, *La Vie de La Tour d'Auvergne*, etc., etc... C'est derrière ces deux Maîtres que se sont groupés : Charles Géniaux avec *L'Océan*, la *Bretagne Vivante*, Gustave Geoffroy avec les *Pays d'Ouest* et la *Bretagne*, Armand Dayot avec *Au long des routes*, Théodore Botrel aussi, dont les *Chansons de Chez Nous* ont peut-être été les meilleures propagatrices de la saine poésie, toujours en puissance dans l'âme populaire bretonne.

Et depuis ? Cette fois, je suis débordé. Ils sont trop : Alexandre Verchin donne ses *Croquis Bretons* ; Jos Parker, *Le Clerc de Kerné* ; Charles Daniélou présente *Le Finistère* ; André Chevrillon écrit des pages inoubliables sur les *Reflets d'Occident* ; Jean des Cognets groupe dans son recueil *D'Un Vieux Monde*, des types bien bretons ; Pierre Champion fixe en traits rudes, dans *Françoise au Calvaire*, les Léonards qu'il a connus à la guerre ; Yves Le Fèvre, dans son livre discuté, *La Terre des Prêtres*, trace le saisissant portrait des Julots ; avec *l'Envoûté*, François Ménéz nous mène à Guingamp et sur les bords du Leff, puis guide nos pas à travers les *Jardins Enchantés de Cornouaille* ; le sud de la presque Ile retient Auguste Dupuy dans la *Paix des Champs* ; la splendeur de Douarnenez sert de thème au Docteur Mével pour *Les Seigneurs de la Mer*, pendant que Martin Chauffier, dans *Patrice ou l'Indifférent*, magnifie le Golfe du Morbihan et la transparente atmosphère de l'Ile aux Moines.

Par trois fois, le prix Goncourt échoit à la Bretagne : en la personne d'André Savignon pour les *Filles de la Plaine* ; de Marc Elder, pour le *Peuple de la Mer* ; d'Alphonse de Chateaubriant, pour *La Brière* ; le prix Blumenthal va successivement à Pierre Guéguen, pour *l'Arc-en-Ciel* sur la Domnonée ; à Louis Guillou, pour *la Maison du Peuple* ; le prix Fémina, par deux fois également, est remporté par des Bretonnes pour des œuvres Bretonnes : Marcelle Martin, une Nantaise, autour de la *Belle Trentemoussine* ; Marie Lefranc pour son prodigieux *Grand Louis l'Innocent* ; Marie-Paule Salomon enlève le prix Corrad ; Claude Derwenn le prix Sully Prud'homme.

L'ancienne Bretagne, entraînée par cet élan de

spiritualité, semble être devenue moins sévère, moins circonspecte. Elle ouvre plus largement ses archives où, après La Borderie, puisent nos modernes historiens de vies romancées : Lenôtre pour la Rouerie, Taupin, Boishardy ; Jean Lorédan pour *Marion du Faouët* ; Auguste Dupuy pour *De Kerguelen* ; Robert Surcouf pour son ancêtre ; Charles Le Goffic pour la *Vie amoureuse de La Tour d'Auvergne*.

Me voici rendu au seuil de la présente année. J'assemble mes souvenirs et je vois se dresser devant moi une pile impressionnante de volumes : *Sur la Côte et les Contes de l'Armor et de l'Arcoel*, de Charles Le Goffic ; *Les Loups sur la Lande*, de Mathilde Alanic ; *Moudez Le Léonard*, de Joseph Gréach, où s'éclairent d'étranges cœurs brestois ; le yacht mystique de *La Mort de Benjumeé*, de Paul Beaufrès, sonde les anfractuosités de la côte de Saint-Briac ; *Georges Calandrat*, de Lenôtre, relate les détails du duel épique qui mit aux prises le Corse et le Breton ; les *Dames Perrouettes*, de Marc Elder, évoquent Nantes sous le Second Empire ; *Bonne Sœur des Chemins*, de Florian Le Roy, a été écrit au clair soleil du Val-André. Dans la formule historique et descriptive, voici *Fougères*, de Pautrel ; *Du Couesnon à la Rance*, du regretté Etienne Dupont, illustré par Voisin ; *Combourc*, vivante monographie du célèbre château, par Joseph Gastard ; *L'Ile-et-Vilaine* (tome III) de Paul Banéat ; *Chateaubriant et ses sœurs à Fougères*, d'Etienne Aubré, auquel la Presse a rendu un hommage unanime ; *La Bretagne vue par les Ecrivains*, qui groupe de nombreux articles, patiemment recueillis et habilement présentés par Camille Lemercier d'Erme.

En arrivant à la fin de cette bibliographie, mon embarras grandit encore : c'est que j'ai pris ma petite part à cette production livresque et tourmentée, avec les *Légendes Traditionnelles de la Bretagne* et la *Bretagne Pittoresque*, édité par être distribuée en livres de prix aux enfants des écoles, réalisant une idée qui m'est chère : apprendre à l'enfant à connaître, à comprendre, à aimer son pays.

Au moment de conclure, je me repose la question : Quel est le livre qui a le plus aidé à faire connaître la Bretagne ? Je réponds très nettement que je suis incapable de le désigner. Il faut cependant une solution. Je vous propose celle-ci : remettre votre verdict à l'an prochain, constituer un comité qui choisira parmi les ouvrages que je viens d'indiquer ceux qui sembleront le mieux rentrer dans le cadre que nous allons fixer. Nous essaierons ensuite, au bulletin secret, tout comme l'Académie de Goncourt, de nous mettre d'accord et de découvrir dans une production toujours plus abondante l'œuvre de mérite, que nous devons récompenser.

O.-L. AUBERT.



(Suite et fin.)

Le travail de la résurrection se consumait, en effet, dans la conscience plusieurs fois séculaire de l'Ancien des Anciens. Il parvint à raidir sa nuque de squelette et darda ses prunelles éteintes vers les austères collines chauves sur qui, s'allumait, là-bas, l'astre symbolique de son peuple, la pure et mélancolique étoile du couchant. Il fit même le geste de lever la main pour désigner le point du ciel où elle scintillait d'un pâle éclat.

Puis ce fut au tour de ses lèvres de s'agiter. Les Kymris, aux écoutes, retenaient jusqu'à leur haleine. Mais le taciturne vieillard avait sans doute depuis trop longtemps désappris le langage des sons, car il ne put articuler distinctement que ces deux vocables :

— *Ar mor...* (1).

Ar mor ?... Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ?... Les chefs questionnèrent des yeux les devins qui hochèrent la tête, évasivement. Personne dans la horde n'apercevait de sons à ces obscures, à ces énigmatiques syllabes, débris, peut-être, de quelque idiome antérieur, dispersé au cours des grandes étapes d'autrefois avec la cendre des morts qui l'avaient parlé. Quant à demander au vieux d'en éclaircir le mystère, c'eût été désormais peine perdue. Epuisé par l'effort ou l'émotion, il venait de s'affaisser sur l'épaule de l'Osisme et lui étreignait le cou de ses doigts osseux, comme pour le conjurer de le réintégrer au plus vite dans son sépulcre.

Au reste, Gor lui-même ne se montra pas soucieux de prolonger l'épreuve, soit qu'il se tint pour satisfait des résultats qu'elle avait donnés, soit plutôt qu'il jugeât superflu d'insister davantage. Il rajusta d'une main sa peau de loup, en ramena un pan sur le corps du vieillard, et, fendant la foule, alla rendre à Hudur, toujours accroupie et hurlante, le dépôt qu'il lui avait un peu brutalement emprunté... Les Kymris racontèrent, par la suite, que l'Homme des Ages avait dû l'initier au secret de l'au-delà des collines en lui expliquant la valeur des paroles oraculaires, durant le trajet. Le certain, c'est que, lors-

qu'il revint prendre place dans l'assemblée, les chefs aux crinières grisonnantes, qui s'attendaient à lui trouver la mine basse, furent tout saisis de l'air d'enthousiasme concentré avec lequel il les aborda. Non seulement il n'avait rien abdiqué de sa belle assurance de tantôt, mais il s'y était ajouté, dans l'intervalle, quelque chose de plus indomptable encore et de plus fervent. Lyvarc'h, cependant, du clan des Corisopites, dont la barbe était dure et blanche comme la neige des monts, essaya de le plaisanter :

— Eh bien ? tu as ce que tu voulais, n'est-ce pas ?... Or, dis-moi : que savons-nous de plus que tout à l'heure ?

Les yeux de l'Osisme regardèrent devant eux, plus loin que le cercle des chariots, plus loin que la ligne assombrie des dunes...

— Un nom : *Ar mor*, répondit-il avec simplicité.

Et voilà qu'à passer par ses lèvres, les deux vocables inconnus s'emplit d'un bruit si large qu'il retentit au cœur terrifié des chefs, comme la voix d'un autre monde, comme l'appel de l'Infini.

Gor, escorté des hommes de son clan, avait gagné sa maison nomade, toute noire sous les étoiles. Ses chiens accoururent à sa rencontre en jappant : il ne parut point les voir, lui, qui d'ordinaire, encourageait volontiers leurs transports et souffrait sans déplaisir la rude caresse de leur langue sur son visage. L'intérieur de la voiture était éclairé. Là, dans le rond de lumière dessiné par une menue lampe de bronze en forme d'oiseau, l'attendait pour le repas du soir et les étreintes de la nuit, Iona, sa femme, qu'il avait eue vierge à l'automne précédent, la plus belle et la plus désirable des filles des Osismes. Elle vint à lui, rieuse, offrant sa bouche fraîche et fondante comme le fruit du mûrier.

— Tu dois avoir faim, dit-elle. L'heure est tardive. Puis, ne trouves-tu pas qu'il y a dans l'air de ces climats étranges une vertu qui excite à manger ?...

(1) La mer.

BRETAGNE

Il ne toucha aux mets que du bout des dents. Alors, elle lui apporta la coupe de cervoise blonde que sa mère, la veille de ses noces, lui avait appris à préparer avec art, en y mêlant le suc de la jusquiame, qui est une herbe d'amour. C'était le breuvage préféré de Gor. Il agissait sur lui à la façon d'une liqueur magique. Mais, cette fois, le

Gor, immobile, avait clos ses paupières et feignait de dormir. Mais, comme la corde bandée d'un arc, ses nerfs restaient tendus dans l'ombre. Toute sa personne veillait.

Brusquement, il se souleva sur le coude. — Ecoute ! — commanda-t-il d'un accent impérieux et angoissé tout ensemble.



sortilège ne produisit point son effet accoutumé. Car, lorsqu'ils furent allongés côte à côte, dans la tiédeur des pelletteries nuptiales, et qu'elle se coula contre lui pour l'enlacer, ce fut à peine s'il l'enveloppa d'un geste contraint. Ses songes, visiblement, étaient ailleurs : une âme étrangère et redoutable habitait ses yeux élargis.

Convaincue que l'influence de quelque divinité ennemie était sur son époux, la femme babare se prit à réciter tout bas les incantations qui passent pour conjurer les maléfices.

Dehors, la paix de la nuit se faisait profonde ; et, sous les bâches de cuir des chariots, le silence commençait à régner avec le sommeil. Bientôt, il ne fut plus troublé qu'à intervalles réguliers par le cri guttural des hommes de garde, annonçant l'heure d'après la marche des astres à l'horizon.

Sa compagne, interrompant sa prière, prêta l'oreille.

Dans la sonorité cristalline de la nuit, du fond des étendus imprécises, un grand murmure sourd montait. Peu à peu, cela se fit moins distant. On eût dit maintenant les pulsations rythmiques d'un cœur immense qui tantôt s'enflait d'une allégresse plus qu'humaine, tantôt se serrait en un spasme douloureusement passionné. Et ces alternatives de langueur triste ou d'exaltation triomphante étaient, dans leur uniformité même, d'une puissance et d'une douceur, d'une plénitude et d'une solennité sans égales.

— Qu'est-ce ? interrogea la jeune femme, peureuse et fascinée.

Elle venait d'éprouver, au-dedans de son être, une impression de froid, comme d'un coup fu-

AR MOR

neste porté à son bonheur. Son mari ne répondant pas à sa question, elle l'appela d'une voix mouillée :

— Gor, parle moi !... Le son d'une parole amie dissipe les rêves mauvais...

Elle s'était jetée toute vers lui, pour se réfugier dans son sein. Mais il avait cessé de lui appartenir ; sa chair et sa pensée étaient à jamais détachées d'elle : l'âme étrangère, l'âme rivale le possédait tout entier. Il avait écarté de lui les fourrures de sa couche, s'était dressé nu et frémissant. Sa poitrine velue battait avec force, à l'unisson de l'élément mystérieux qui palpitait au dehors comme le vaste cœur du monde. Il se sentait attiré par un aimant surnaturel. L'odeur merveilleuse l'enivrait : il voyait s'ouvrir des routes de chimère vers des aventures enchantées ; ses bras s'épouyaient comme des ailes en plein vol.

Iona, pour le retenir, tenta de lui nouer autour des genoux ses faibles mains de femme, mais il lui échappa, courut à l'autre extrémité du chariot, qui donnait sur les derrières du camp, et sauta dans la nuit.

Elle s'élança sur ses traces, l'invoquant, le suppliant par les noms les plus tendres : il ne se retourna même pas. Accablée de lassitude et de désespoir, elle tomba sur le sol, dans la litière des fleurs rampantes, couleur de pourpre pâle. Gor, à cet instant, venait d'atteindre les collines : elle l'aperçut, une fois encore, debout à leur sommet. La clarté des étoiles se réfléchissait dans les luisants bronzés de son torse. Il semblait démesuré.

Les grandes mèches de sa crinière léonine s'échelaient aux souffles de l'espace : on eût dit un grand feuillage rebroussé. Tout son corps planait, comme dans un vertige d'adoration et d'extase. A trois reprises, il proféra d'un ton véhément :

— Ar mor !... Ar mor !... Ar mor !...

Et les yeux de la douloureuse Iona ne distinguèrent plus rien que le sombre rempart des dunes où les plantes aux dards hérissés balançaient leurs thyrses. Le bruit même des pas du jeune chef s'était évanoui. Il s'était évadé à jamais dans l'odeur ambrosienne et le miraculeux chant de l'invisible...

Dès l'aube suivante, les Kymris décidèrent de lui élever un cairn funèbre à l'endroit où sa femme disait l'avoir vu disparaître. Les premiers qui escaladèrent à ce dessein la pente des collines occidentales demeurèrent frappés d'admiration : un ciel d'eau mouvante étincelait à l'infini devant eux, mirant l'autre ciel et décuplant sa beauté. Au lieu d'un monument de mort, ce fut un autel qu'ils bâtirent.

Et voilà, dit-on, comment, après des siècles d'interruption, et au terme des longues étapes terribles à travers l'Europe, fut de nouveau scellé l'ancien pacte des Kymris avec la mer.

Anatole LE BRAZ.

(Illustrations de Louis Caron)



EN BRETAGNE

BOURG-DE-BATZ (AU). — Bourg-de-Batz ! sonorité étrange et charmante à la fois ; avec ce je ne sais quoi d'ensorcelleur si particulier aux fées bretonnes.

O Batz ! je te revois toute brune au sommet de la colline, dans ce rouge soleil d'août. Batz ! pays des oignons et du sel. Batz ! patrie des Paludiers.



UN COUPLE DE PALUDIERS
(Dessin du début du XIX^e siècle).

En ce jour lourd, chargé d'or, ô rois des marais salants, c'est pour votre fête, c'est pour vous que je suis venu.

C'est pour vous voir courir par la ville sur les noirs rocs éroulés que la mer tourmente, mais que tu domines toujours, ô meuhir ! C'est pour vous voir entrer dans la vieille église Saint-Guénolé, avec ses symboliques pendentifs de pierre et son cheeur zigzaguant ; c'est pour vous voir danser devant les ruines enchantées de Notre-Dame-du-Mûrier ; c'est pour vous voir, vous-mêmes, avec vos chatoyants costumes et vos immenses chapeaux ; c'est pour entendre votre voix fraîche et votre rire jeune fuser dans la musique des violes, des fifres et des binious.

Je me souviens du moment où, pour vous imiter, ô Paludiers ! j'ai partagé avec vous la galette de blé noir et le sablé dont Batz s'est fait la spécialité. Je me souviens encore de ma journée si agréablement éparpillée...

Je me souviens aussi que, vers le soir, comme brusquement je venais de quitter les champs de blancs sarrasins en fleurs pour entrer dans les marais noirs et verts du Poulliguen, je te contempais une fois encore, alors que le soleil se couchait là-bas vers le Croisic et que tu étais déjà une ombre plus foncée dans les colonnes mauves qui montaient de la terre vers le ciel pourpre.

Jean-Marie LANNIERAND.

KERMAHONEC (LE MANOIR DE). — A trois kilomètres de Quimper, sur le versant ouest du joli vallon boisé où courent parallèlement les eaux mutines du Froot et la grande route de Châteaulin, une vieille maison ombragée de quelques hêtres et sapins subsiste du manoir de Kermahonec. Diminuée et remaniée, elle conserve encore de l'époque gothique une porte en arc brisé d'un tracé très pur, et la base d'une tourrelle à pans coupés dont la chute d'un sapin vultueux emporta le faite, il y a quelques trente ans. Naguère, l'un des pieds droit du portail extérieur montrait un petit personnage accroupi, élevant ses bras pour soutenir une sorte de console sur laquelle devait retomber la nervure de l'arcade. A l'entrée de la cour, un bassin circulaire est surmonté en son milieu d'une figure de dragon d'assez belle taille, sculpté en granit, le corps squeux, la gueule ouverte, la queue enroulée, les ailes griffues. C'est le fameux « dragon de Kermahonec », dont voici la légende qui, par bien des côtés, rappelle le début du poème de Tristan et Isult :

Sous le règne du comte Hoël ou de Budic-Meur vivait à Cuzon, un jeune homme de noble race, pauvre et fier, appelé Mahonec. Il habitait avec un seul serviteur une maison chétive, un petit *ker* qui, selon l'usage, portait son nom. A quelque distance, un puissant chef résidait dans une sienne villa, au pied de la montagne de Penhoat. Sa fille était très belle, et Mahonec l'aimait d'un violent amour, sans cependant rien espérer, car une aussi riche héritière était destinée d'avance à l'un des grands feudataires du comte de Cornouaille.

Or, il arriva qu'un sanguinaire dragon, une hydre monstrueuse, parut soudain dans les gorges du Stangala, où l'Odet se creuse un profond lit rocheux, entre les terres de Cuzon et celles d'Erzgué Gabéric. La bête avait son repaire sur l'épéron granitique qui, en souvenir d'elle, se nomme encore Le Griffonnez. De là, elle guettait sa proie, et moitié volant, moitié rampant, elle fonçait dessus. Animaux sauvages ou domestiques, tout lui était bon. Dès qu'elle eût goûté à la chair humaine, elle poursuivit les gens comme un gibier de prédilection. Pour l'empêcher de dépeupler le pays, on fut obligé de conclure avec elle un pacte aux termes duquel on devait lui livrer chaque mois une jeune fille tirée au sort.

Il est aisé de comprendre dans quelle désolation et quelle épouvante vécurent désormais les familles pourvues de jouvencelles. Bien des chevaliers essayèrent de détruire le griffon, mais tous échouèrent et beaucoup périrent.

Un soir, Mahonec apprit que la belle qu'il aimait était tombée au sort fatal, et que le lendemain, elle serait conduite au monstre. Le jeune homme passa la nuit à aiguiser son épée et à tailler en pointes les deux extrémités d'un solide piquet de chêne. Dès la prime aube, il courut au Stangala, grimpa jusqu'à l'antré du dragon, le provoqua en lui lançant des pierres. La bête furieuse se rua sur lui, la gueule grande ouverte pour l'engloutir d'un seul coup. Malgré l'haleine empoisonnée qui le frappa, Mahonec tint ferme, et enfonça brusquement entre les mâchoires béantes le bâton aiguisé qu'il avait préparé, empêchant ainsi ces terribles mandibules de se refermer sur lui. Puis il plongea son épée dans l'œil du dragon jusqu'à lui fouiller la cervelle. Quand les effrayantes convulsions du monstre se furent apaisées, il lui coupa sa langue verte, terminée par un dard fourchu, la cacha sous sa tunique et regagna le manoir sans que personne se fût douté de son héroïque équipée.

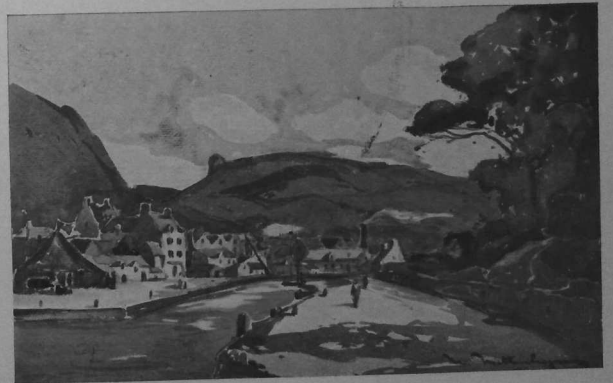
Il n'avait cependant pas respiré impunément le souffle délétère du griffon. A peine rentré, il s'affaissa et fut malade toute une semaine. Le matin où la fièvre le quitta, entendant les cloches de Cuzon sonner à toute volée, il en demanda la raison à son vieux domestique : — « Ce sont, dit ce dernier, les noces de la penhezere de Penhoat

avec le seigneur de Kergadou, qui a tué le dragon du Stangala au moment où il allait manger la pauvre petite. Tout le pays est en liesse, et l'on trouve très juste que ce brave seigneur, à qui je n'aurais pas cru tant de courage, devienne, quoi qu'il ne soit ni bien jeune ni bien beau, l'heureux époux de la rose de Cuzon ».

A peine achevait-il, que Mahonec était debout et qu'il s'habillait en chancelant. Arriverait-il à temps pour ne pas se laisser voler son bonheur par ce rival indigne. Lorsqu'il atteignit le bourg, le cortège nuptial y débouchait aussi. L'air arrogant et glorieux dans son somptueux accoutrement, le fiancé chevauchait en tête, côte-à-côte avec la blanche et mélancolique penhezere. Il allait mettre pied à terre quand Mahonec saisit la bride de son cheval et lui cria d'une voix vibrante :

« Monsieur de Kergadou, vous êtes un menteur, un lâche et un félon. Vous avez trompé cette jeune fille et son père. Ce n'est pas vous, c'est moi qui ai tué le dragon. Je l'affirme devant Dieu, et je suis tout prêt à attester mon dire l'épée à la main ! »

On devine l'émotion et l'esclandre. Heureusement, le comte était là : il prit l'affaire en main et interrogea, aussitôt, devant la foule, les deux compétiteurs. Le seigneur de Kergadou raconta une fois de plus sa mensongère histoire, son soi-disant duel victorieux avec le monstre et son entrée au manoir de Penhoat, tenant la tête décapitée de celui-ci, au moment où la jeune fille allait s'offrir à l'horrible sacrifice, toutes choses



Le peintre METTENHOVES, qui a si magnifiquement décoré l'Hôtel du Pavillon, à Auray, prépare actuellement un album d'aquarelles sur la Bretagne. Nous sommes heureux de reproduire l'une de celles-ci :
LE PORT DU LÉGUÉ, SAINT-BRIEUC

BRETAGNE

des plus vraisemblables. Quand il eut fini, Mahonec se borna à lui poser cette question :

« Puisque vous avez vu le dragon de si près, dites-moi combien il avait de langues, et quelle était leur couleur ? »

Kergadou demeura coi. Il n'avait pas songé à ce détail. Il crut bon pourtant de payer d'audace et de répondre hardiment :

« De langues, il en avait trois, rouges comme le feu ».

« Il n'en avait qu'une, verte comme l'oseille, répliqua Mahonec, et la preuve, c'est que la voici ! »

Ce fut un coup de théâtre. L'imposteur blêmit, balbutia, perdit contenance sous le regard sévère que le comte de Cornouaille fixa sur lui. La vérification fut facile, la tête du monstre ayant été suspendue en ex-voto aux voûtes de l'église, et elle confirma la véracité du jeune homme, ainsi que la fourberie de l'odieux fiancé. Ce dernier, arrêté à l'instant sur les ordres du comte, fut mené à Quimper en dure prison. Quant à Mahonec, le souverain lui donna les éloges que méritait sa prouesse, et le présenta à l'héroïne rougissante, à laquelle il dit avec un sourire :

« Demoiselle, je m'excuse de vous avoir enlevé celui qui allait être votre époux. C'est un misérable, indigne de posséder vos charmes. Pour vous dédommager, je vous offre un autre mari auquel vous ferez, je m'assure, bon accueil, parce qu'il est votre sauveur, qu'il a le visage clair, le cœur vaillant, l'âme loyale, parce que votre père vous y engage et que votre comte vous le demande ».

Il faut croire que l'héritière de Penhoat n'opposa pas grande résistance, car le mariage eut lieu, dit-on, sur l'heure. Mahonec et sa femme vécurent longtemps, furent très heureux et eurent beaucoup d'enfants. Pour commémorer cette romanesque histoire, ils placèrent sur le portail de leur château la figure du dragon. On l'y a conservée d'âge en âge. Les vieux ajoutent qu'on voyait dans les ruines de l'église de Cuzon la pierre tombale d'un chevalier armé de pied en cap, qui appuyait ses pieds sur le flanc d'un dragon couché, et ils ne doutaient pas qu'elle n'eût recouvert la sépulture de Mahonec lui-même.

Louis LE GUENNEC.

O VAGABOND

O vagabond sans feu ni lieu,
Sublime errant de la grand'route,
Pour maison tu n'as d'autre voûte
Que le ciel gris ou le ciel bleu.

Aucun mur ne borne ta place,
Le monde est à toi tout entier,
Il déroule son long sentier
Aux chemineaux fils de la race.

Tu dors au revers des talus,
Transi par les matins moroses
Dans l'indifférence des choses...
Et tu repars vieux et perclus.

Qu'importe la misère et l'âge !
Sans l'effrayer du lendemain,
Tu recueilles un peu de pain
Au détour de quelque village.

On l'assiste par charité,
Riant de l'étrange caprice
Qui le fait négliger l'hospice
Et marcher l'hiver et l'été.

Mais toi, dans ton dédain splendide
D'un trop uniforme bonheur,
Tu reprends ta route sans peur,
L'esprit calme et le front caudie.

N'as-tu pas quelquefois gémi
D'être seul au monde et farouche,
De n'avoir ni foyer, ni couche,
D'être sans enfant, sans ami ?

O Mendiant quel est ton rêve ?
Quelle chimère poursuis-tu ?
Pour l'en aller ainsi sans but
Que le jour finisse ou se lève ?

Nul pourtant ne tendra la main
Vers toi... telle est la destinée
Que par une obscure journée
Tu tomberas sur le chemin.

Le vent pleurera la prière,
Tu mourras grand, tu mourras seul,
La neige sera ton lincoeur,
Le fossé ta couche dernière.

Pauvre homme, que Dieu te sois bon !
Et qu'au lieu pour toi sonne l'heure
De l'arrêter en sa demeure,
Riche et paisible, ô vagabond !...

Marie-Thérèse LE MOÏX.

PLAGE ET LE PORT (LA). — Prenant prétexte du livre de M. Léon Barthe, commentant le chef-d'œuvre de Loti : *Pêcheur d'Islande*, notre collaborateur Auguste Dupouy se demande ce que sont devenues les goélettes islandaises, si nombreuses, il y a trente ans, à Paimpol, Binic, Dahouët, et qui, l'an dernier, étaient tout juste trois :

Pourquoi cette fin presque brusquée d'un armement qui fut pittoresque, attachant et prospère ? Entre autres raisons, le fonctionnaire consulté en donne une qui me fait croire que ce bureaucrate se double d'un psychologue : selon lui, le développement du tourisme et des villégiatures côtières se ferait aux dépens de la vie

EN BRETAGNE

locale. La plage serait l'ennemie naturelle du port. Peu à peu, elle l'absorberait, l'annihilerait. Comme il m'est arrivé d'écrire exactement la même chose, on ne s'étonnera pas que je souligne cette opinion émanée d'un statisticien. En visitant (c'était, je crois, en 1899) la côte du Goëlo et du Trégor, j'avais été saisi de voir comme la pêche et les industries connexes y étaient réduites à peu de chose, en dehors de Paimpol, alors que Bréhat, Perros-Guirec, Tréguier, Ploumanach, Port-Blanc, prenaient déjà leur air de banlieue parisienne sur la Manche. Puis, c'est à Concarneau que le même contraste me frappa, d'autant plus douloureusement, je puis le dire, que je me flatte d'être né dans ce joli port. On me dira : « De quoi vous plaignez-vous ? » Tout observateur raisonnable a lieu de se plaindre, il me semble, quand il voit des activités de luxe se substituer à des activités naturelles et traditionnelles. La santé publique ne gagne jamais à cette substitution.

Pour un port comme Concarneau, qui fait chaque été, grâce à la pêche, un si beau chiffre d'affaires, l'antagonisme en question peut paraître illusoire. La belle flotte thonnière qui en fait l'orgueil proteste contre toute idée de décadence. Permettez : cette flotte est en grande partie composée d'éléments étrangers au port. Sur ceux mêmes de ces dundees qui portent le double C, vrai titre de noblesse, combien en est-il dont l'équipage soit purement concarnois ?



LES THONNIERS A CONCARNEAU

Quant à la petite pêche, une bonne moitié de ceux qui la pratiquent dans les eaux concarnaises sont des hommes de Névez, de Monstérin et de Guilvinec. En hiver et au printemps, les comptes rendus locaux en sont réduits à signaler les arrivages de Lorient et d'ailleurs. Un même jeu d'écritures ferait de Paris un port de pêche comme il n'y en a pas deux en France. Regardez dans les maisons de la ville, où le métier de pêcheur était, jusqu'à la génération actuelle, le legs des siècles : c'est là que le changement est sensible.

Dans quelle mesure le tourisme en est-il responsable ? Il est difficile de le dire. Mais il ne faut pas se hâter de nier ce qui ne se calcule pas. Du moins voit-on assez bien comment il agit. Inutile d'invoquer une vague atmosphère et l'on ne sait quels impondérables. Les citadins qui viennent dans nos ports recruter leurs domestiques, diminuent d'autant le personnel des usines ; ceux qui se font piloter en mer par des pêcheurs mués en promeneurs (transformation définitive), ceux qui en font des logeurs ou des gardiens de villas ou de yachts, ceux qui s'emploient à leur ménage dans les villes de l'intérieur des situations dites de tout repos, ceux qui contribuent à les faire terrassiers, cheminots, petits fonctionnaires, lotis, innocemment, légitimement, enlèvent peu à peu de sa force vilale au port qui les a séduits et retenus.

C'est peut-être qu'un fond ils ne s'y intéressent pas. Beaucoup d'entre eux, sinon tous, s'intéressent à la plage et à ses contours, c'est-à-dire à de petites mondanités en costume estival. Ce costume n'est pas toujours, pour les hommes, le blazer à boutons de cuivre poli, le pull-over et le pantalon de claire flanelle. Dans nos ports de l'ouest, le complet de toile tannée est en faveur depuis plusieurs ans ; ça fait moins riche, mais plus loup de mer. Ne vous y fiez pas : le loup de mer, même s'il chaloupe intonivement, n'ambitionne le plus souvent que de se distinguer au tennis et au dancing. Si tels sont ses goûts, qu'il les satisfasse ! Je lui souhaiterais pourtant un autre usage de son colloque annuel avec la mer. C'est une bonne éducatrice, qui révèle d'admirables secrets au plus modeste chercheur de crevettes, à condition qu'il n'aïlle pas les chercher à marée haute, avec un filet à papillons. Mais s'il a le pied marin, le cœur sûr, que ni le balancement du bateau, ni l'odeur des appâts ne viennent à bout de sa bonne volonté, qu'il aïlle donc, la ligne au doigt, « sonder les profondeurs » ; qu'il même, quelques heures ou quelques jours par semaine, la vie exaltante et rude du marin. Il ne regrettera pas l'apprentissage. Il sera étonné de voir quelle gentillesse, quelle délicatesse se cachent souvent sous les vareuses déteintes. Il y réfléchira.

Auguste DUPOUY.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (LE MARIAGE IN EXTREMIS DE). — A l'occasion du quarantième anniversaire de la mort de Villiers de l'Isle-Adam, le *Mercur de France* donne d'étonnants détails sur les circonstances du mariage *in extremis* de Villiers de l'Isle-Adam, le 16 août 1889, dans la maison des Frères de Saint-Jean-de-Dieu, rue Oudinot.

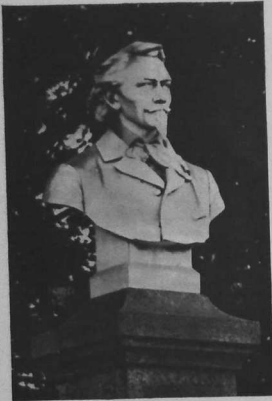
La cérémonie se déroula au chevet du moribond dans une chambre du deuxième étage ; le lit était appuyé contre le mur, au fond de la pièce ;

BRETAGNE

Villiers affreusement amaigri gardait cependant toute sa connaissance. Les douleurs du cancer intestinal dont il mourrait s'étaient assoupies : il ne souffrait plus.

Une fenêtre restait ouverte sur les jardins ensolés du couvent que Barbey d'Aurevilly, de son logis de la rue Rousselet, avait vu lui aussi, en mourant, quatre mois plus tôt, le 24 avril de cette même année 1889.

On avait obtenu du Procureur de la République



BUSTE DE VILLIERS DE L'ISLE ADAM, A SAINT-BRIEUC
ŒUVRE DE ELIE LE GOFF
(Photo Binet)

une dispense pour la deuxième publication des bans ; l'adjoint au maire et le greffier étaient présents, porteurs des registres d'état civil. Les témoins de Villiers de l'Isle-Adam étaient Stéphane Mallarmé et J.-K. Huysmans. Les témoins de Mme Elisabeth Bergeron, Léon Dierx et Gustave de Malherbe, à qui le *Mercury de France* doit ces précisions.

Ce fut très bref. L'adjoint lut rapidement les articles du Code, puis l'acte de mariage. Lorsqu'il arriva au passage qui mentionnait la reconnaissance d'un enfant :

— Enfant légitime, précisa Villiers.
— Cela va de soi, dit l'adjoint.

On but une bouteille de champagne apportée par Mallarmé. Après quoi le Père Sylvestre, aumônier des Frères Saint-Jean-de-Dieu, célébra le mariage religieux et, par dérogation aux règles de la maison, autorisa la femme à veiller la nuit son mari.

Villiers ne s'était décidé à ce mariage que sur

les instances du Père Sylvestre et de ses amis Mallarmé et Huysmans, préoccupés par l'avenir de l'enfant, le petit Victor, qui mourut en 1901, âgé de 30 ans.

« Episode triste à pleurer », écrit J.-K. Huysmans dans une de ses plus belles pages : « Au moment où il fallut signer les actes, la femme déclara qu'elle ne savait pas écrire ». Il y eut un silence affreux... Et tandis que nous nous regardions, navrés, elle ajouta :

« Je pourrai faire une croix, comme pour mon premier mari... »

Le plus dramatique des *Contes cruels*, c'est peut-être la biographie de leur auteur...

L. D.

DE TOUT ET PARTOUT

BIBLIOGRAPHIE. — Parmi les derniers ouvrages parus citons : *Les Dames Pironette* de Marc Elder, curieuse évocation de Nantes aux débuts du second empire. — *Eros chez les Mamelles* par Marcelle-Gaston Martin, l'auteur de la Belle Trentenousine. — *Vie de Louis VI le Gros*, de Suger, éditée et traduite par Henri Waquet, archiviste du département du Finistère. — *La Chair et le Pêché*, roman de Charlotte Charpentier. — *La Lumière sous le boisseau*, roman de Louis Roeha qui a pour cadre Le Huelgoat. — *Hussine chez les Roumis*, par Mme Laure Ferry de Pigny, illustré par Pierre Rousseau, nouvelles arabes écrites par une bretonne sensible qui a subi l'emprise des ciels africains. — *Sonnets où se trouvent de jolis vers* de Mme Mathilde Delaporte. — *Au long des jours* poèmes de Charles Le Bras. — *La Dernière gerbe* poèmes de Jean Philippe. — *Quelques notes sur Plouha* monographie très complète de René Couffon. — *Lille et Vitaine*, tome III, par Banéat, conservateur du Musée de Rennes, ouvrage de savante documentation, très bien édité et illustré. — *La question Bretonne dans son cadre européen*, par Maurice Duhamel. — *Histoire d'Emeriau, de Carhoix*, le Mousse qui devint Amiral, par Taldir Jaffrenou. — On annonce la parution prochaine de *Choses royales et poèmes divers*, œuvre posthume du poète Le Guyader, l'auteur de la *Chanson du cidre* ; les souscriptions sont reçues chez Menez, imprimeur, Quimper.

DANS LES REVUES. — *L'Erudition de Villiers de l'Isle Adam*, d'après « Claire Lenoir » pénétrante étude de E. Drougard (*Mercury*, 1^{er} Octobre). — *Bougainville et la Nouvelle Cythère* par Jean Dorsenne, (revue de Paris, Octobre). — *Le Château de Fougères*, par Charles Le Goffic, avec d'admirables photos signées Yvon (illustration, 5 octobre). — *Quelques variantes de poèmes de Tristan Corbière* par Gaston Martin (l'Archer), revue toulousaine. — *Despollières* par Robert Valléry-Radot (*Art & Artistes* d'octobre).

PEINTURE. — Louis Garin a passé l'été à l'île aux Moines. Il en a rapporté une série de toiles extraordinairement lumineuses, qui seront exposées, au début de Décembre, Salle Renoir, à la Galerie Bernheim jeune. — Le peintre Nantais Charles Perron, médaille d'or de l'an dernier au salon des Artistes Français vient d'être, par les

EN BRETAGNE



Panneaux décoratifs dans la salle du Restaurant de l'Hotel de la Gare, à Quimper (Pascal frères, Propriétaires)
exécutés par le peintre Quimpérois Le Floch.
(Photos Le Grand, Quimper)

BRETAGNE



M. l'abbé Trochu, Directeur de l'Ouest-Eclair qui vient d'être fait Chevalier de la Légion d'honneur

soins du Ministre du Japon à Paris, avisé que l'un de ses envois au dernier Salon ayant été remarqué, on serait heureux de voir cette œuvre exposée à Tokio dans les locaux et sous les auspices de la Société Japonaise des Beaux-Arts dont le Président d'honneur est S. A. I. le Prince Takamatsu, frère cadet de S. M. l'Empereur du Japon. Toutes nos félicitations à l'artiste sensible et dévoué, dont l'un des derniers pastels « Monnaie du Pape » vient d'être acquis par le musée de Cambrai. — A la galerie Mignon-Massart de Nantes, on a remarqué les expositions des peintres P. Montezin, Joseph Berges, Henry Grosjean, organisées par le Groupement d'Artistes Français, ainsi que les originaux de l'album « Brumes sur la Brière » de M. Raymond Dagobert qui sera présenté par Jean Armand Bregson. — à la galerie Decré, Nantes, il y a eu exposition des artistes étrangers puis des jeunes peintres de Bretagne où se voyaient quelques débuts prometteurs. — Pierre Gall, Professeur à l'École des Beaux-Arts de Rennes a exposé à la galerie Georges Petit. — Les peintres Menardeau et Patrick Mussa ont exposé à la galerie Ezall (Paris) de jolis coins de Bretagne.

LÉGIION D'HONNEUR. — Lors de la dernière Assemblée, à Morlaix, de la F. S. I. B. M. Audigier, Président de l'Union des Fédérations des Essis, a remis la croix de la Légion d'Honneur à M. Bahon-Bault; on a fêté en même temps la croix de M. Albert Durand, le dévoué Président de l'Essi de Fougères. — M. l'abbé Trochu, Directeur du journal L'Ouest-Eclair vient de se voir décerner la Légion d'Honneur. A tous nos sincères félicitations.

ÉCHOS. — Un violent orage a causé sur la côte nord de Bretagne de terribles dégâts dont le montant s'élève à plusieurs millions; Dinard.

Dinan, Plancoët, Saint-Brieuc, ont particulièrement souffert. — Dans sa dernière assemblée, la Société Archéologique de Saint-Malo a honoré la mémoire d'Etienne Dupont, l'Historien du Mont Saint-Michel. — La ville de Montmorency, à la demande d'Olivier de Gourguiff, a donné le nom de l'écrivain breton Emile Souvestre à l'une de ses rues. — La ville de Saint-Brieuc vient de donner le nom de Zénaïde Fleurot à l'une de ses rues; à l'occasion du centenaire de l'écrivain, notre Directeur O.-L. Aubert a fait une conférence sur sa vie et son œuvre.

NÉCROLOGIE. — Nous avons enregistré les décès suivants: Honoré Broutelle poète et tailleur d'images au talent original. — Le sculpteur Bourdelle, l'un des grands noms de la sculpture française, qui avait quelques attaches avec la Bretagne. — Guy Croisé, fondateur de la *Bretagne Ardente*. — Jean Psychari, gendre d'Ernest Renan, père de Ernest Psychari, l'auteur du *Voyage du Centurion*.



Un Comité s'est constitué pour l'érection à St-Brieuc d'un monument à la mémoire du sculpteur Paul Le Goff, tombé au Champ d'Honneur. Voici la maquette de ce monument qui sera exécuté par le jeune sculpteur Le Bozec.

TABLE DES MATIÈRES

(VOLUME I)

A		D	
Adieu (poème), Z. FLEURIOT.....	131	Dauchez (André), Peintre de Bretagne, A. CHEVRILLON.....	141
Ami des poètes (les).....	81	Dieu noir (le), de Isabelle Sandy, Marie-Paule SALONNE.....	111
Ancêtre des livres bretons (l'), Job LE BIHAN.....	66	E	
Ar Mor, Anatole LE BRAZ.....	113-155	Elginisme en Bretagne (l').....	42
B		Exposition d'art ancien à Nantes, Edouard LEMÉ.....	48
Bazin (le sculpteur François).....	117	F	
Bertrand Pierre, F. DE CROISSET.....	81	François II et l'Alliance anglaise.....	119
Bourg de Batz (au), poème, Paul GUENHAEL.....	15	G	
Bréhal, Auguste DUPOUY.....	41	Génie du Christianisme, de Yves Le-feuvre, O.-L. AUBERT.....	109
Bretagne, appel aux lecteurs, O.-L. AUBERT.....	5	Georges Cadoudal (de Le Nôtre), O.-L. AUBERT.....	38
Bretagne (la) aux salons de peinture, HOEL.....	25	Gilles de Bretagne, Jean SANNIER.....	17
Bretagne est française (la), Irénée LAMÉIRE.....	53	Grande misère des églises bretonnes (la), HOEL.....	56
Bretagne vue par les écrivains (la), de Camille LE MERCIER, d'Erm.....	77	Groupe des Bibliophiles bretons (le), O.-L. AUBERT.....	
Bretagne Pittoresque (la), de O.-L. AUBERT.....	77	H	
Bretagne romantique (la), Auguste LE FLAMANC.....	117	Héroïne bretonne (une), Charles LE GOFFIC.....	31
Bretagne à la Villa Médicis (J. PERDRIEL-VAISSIÈRE).....	118	Homme au tartan gris (l'), Pierre LADOUÉ.....	35-74
Bretagne de Zénaïde Fleuriot (la), Ch. CHASSÉ.....	125	Hugo (du nouveau sur l'enfance de).....	83
Bretagne en Belgique (la), L. DE BELLAING.....	149	J	
Bretons précurseurs de Colomb, Job LE BIHAN.....	105	Jeu du Papegau: (le), Jean SANNIER.....	71
Bretons et Jeanne d'Arc (les), Jean SANNIER.....	146	L	
C		Lemordant architecte, Ch. CHASSÉ.....	120
Camaret, port Finistérien, A. DUPOUY.....	82	Lucile de Chateaubriand, Jean SANNIER.....	99
Chapelle de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle (la), A. DE PONTSERRV.....	30	Loups sur la lande (les), de Mathilde Alanic, O.-L. AUBERT.....	77
Chenard Huché (le peintre), A. DUPOUY.....	58	M	
Chez Aimés-Legall, poésie, G. VICAIRE.....	64	Manoir de Kermahonec (le), LE GUEN-NEC.....	158
Cloches bretonnes (poésie), Aline BARGAIN.....	139		
Conteurs de Bretagne, O.-L. AUBERT.....	77		
Corbière (Edouard), X.....	42		

BRETAGNE

Marc Elder et la Bretagne, Charles CHASSÉ.	6		
Mariage in extremis de Villiers de l'Isle-Adam, L. D.	162		
Mes entretiens avec Foch, de Ch. Le Goffic, O.-L. AUBERT.	77		
N			
Napoléon I ^{er} à Nantes, Ed. LEMÉ.	83		
Notre-Dame du Folgoët, O.-L. AUBERT.	91		
P			
Pétillon (Andrée).	84		
Poème, J. PERDRIEL-VAISSIÈRE.	97		
Q			
Quelques ombres (de), de Charles Le Goffic, O.-L. AUBERT.	109		
R			
Rapport sur le livre qui a le plus aidé à faire connaître la Bretagne, O.-L. AUBERT.	151		
Régionalisme et spiritualisme, Marius Ary LEBLOND.	121		
S			
Schuré et la Bretagne, EDOUARD.	43		
Sculpture bretonne au Salon (la).	61		
Suffren et Kerguelen, Charles LE GOFFIC.	85		
T			
Tour d'Auvergne (la), de Ch. Le Goffic, O.-L. AUBERT.	38		
Tristan et Iseut, TROÏLUS.	24		
Trofeunteunioù chez le Maréchal Foch (à), Ch. LE GOFFIC.	45		
Troménie de Saint-Renan (la), A. DE PONTSERRY.	122		
V			
Vagabond (O), poème, Marie-Thérèse LE MOIGN.	160		
Vuillemin (Louis), par Job LE BIHAN.	34		
Visite au château de Blain (une), KERLANE.	174		
Z			
Zénaïde Fleuriot, Job LE BIHAN.	132		



